

FRANCE

Aulnay-sous-Bois Villeneuve-Saint-Georges : deux nouveaux tests

Après la victoire de l'opposition à Dreux, Sarcelles et Antony, deux bastions communistes sont menacés par les élections du week-end.

(Page 20)

ÉTATS-UNIS

Les « marines » soldats sans états d'âme...

(Page 6)

LECTURES

Heureux juifs d'U.R.S.S.

(Page 8)

FAIR-PLAY

Un sport pas comme les autres

(Page 11)

CINÉMA

De Madère à Mogadiscio

(Pages 12-13)

ASSURANCE-CHOMAGE

Les propositions du C.N.P.F.

(Page 16)

ÉLECTRONIQUE

Le gourou des ordinateurs

(Page 17)

Dans « le Monde Dimanche »
quatre pages de radio et de télévision

Effervescence et incertitude à Manille

Soumis à des pressions sans précédent
le régime de M. Marcos cherche à gagner du temps

De notre envoyé spécial

Manille. — Au-dessus de la mer, sous une pluie intermittente de confettis lancés au gré du parcours du haut des immeubles d'affaires ou du balcon des « salons de massage », des centaines de bras brandissent des banderoles, des milliers de voix entonnent sporadiquement des chants patriotiques. Au passage, on offre des fleurs aux policiers étonnés et ravis. Quoi qu'en dise le pouvoir, tout cela n'est guère « subversif », même si paroles et écrits ne laissent guère de doutes ni sur les sentiments des protestataires ni sur la nature du régime qu'ils dénoncent, après l'avoir subi depuis bientôt vingt ans.

« Marcos démission ! », « Donnez le mandat au peuple ! », « Rendez les libertés ! », « Justice pour Aquino, justice pour tous ! », « Soldats, cessez de tuer vos frères ! », et ceci, en passant, à l'intention de l'épouse du président : « Madame, vos bijoux permettraient de nourrir des millions de Philippins ; partagez ! ». Les pancartes individuelles foisonnent : « Justice pour Romeo Sarentas, liquidé à Negros ! », « Justice pour Armando Castanera, liquidé à Zamboanga ! ».

AU JOUR LE JOUR

Guerre

Le camion-suicide est devenu une arme de guerre. Il répand la terreur et la mort plus sûrement que les armées régulières. Des inconnus fanatisés — il faut l'être — brouillent ainsi les règles du jeu guerrier et de l'héroïsme des combattants en uniforme.

On pense évidemment aux Japonais et à leurs avions-suicide d'il y a quarante ans. Mais ceux-là ne cachaient pas leur provenance et l'emblème nippon ornait leurs appareils. La nouveauté, c'est l'attitude des commanditaires : ils font la guerre sans en avoir l'air, ajoutant à l'horreur des tueries la perfidie de leur anonymat.

BRUNO FRAPPAT.

LE PROJET DE LOI SUR LA PRESSE

Donner un coup d'arrêt aux monopoles de l'information

Pas de grand chambardement... En levant un coin du voile, vendredi 4 novembre, sur le projet de réforme de la législation sur la presse écrite (nos dernières éditions du 5 novembre), M. Georges Fillioud, secrétaire d'Etat chargé des techniques de la communication, a annoncé en même temps la couleur. « Adapter le droit en respectant des principes », certes, mais « pas question de bouleverser tout le paysage, seulement de corriger les abus manifestes et surtout d'éviter que ne se créent à l'avenir des situations qui porteraient un coup fatal à la pluralité de l'information ».

L'équilibre politique est là : d'un côté la volonté, enfin clairement

affirmée, des plus hauts dirigeants de l'Etat, de faire un effort pour « moraliser » la situation de la presse et d'appliquer le programme du président de la République (1) ; de l'autre, le souci de ne pas s'engager dans une réforme de grande ampleur qui provoquerait une lutte sans merci, avec le patronat de la presse et l'opposition notamment.

Il s'agit donc, prudemment, d'une « actualisation de l'ordonnance du 26 août 1944 », sur l'organisation de la presse française. Les législateurs de l'époque avaient voulu en finir avec la concentration des titres et leur domination par les puissances de l'argent. Mais la fameuse ordon-

nance a été sonnée aux pieds depuis bientôt quarante ans, et M. Robert Hersant, patron de la Socpresse, ne cesse d'étendre sa toile d'araignée, malgré l'inculpation dont il est l'objet à ce titre depuis 1978.

YVES AGNÈS.

(Lire la suite page 16.)

(1) La proposition 95 du candidat François Mitterrand disait notamment : « les ordonnances de 1944 sur la presse seront appliquées. Les dispositions assurant l'indépendance des journalistes et des journaux face aux pressions du pouvoir, des groupes privés et des annonceurs seront prises ».

DERNIÈRE ÉDITION

Le Monde

Fondateur : Hubert Beuve-Méry

Directeur : André Laurens

AVEC LE SUPPLÉMENT DU DIMANCHE

QUARANTIÈME ANNÉE - N° 12061

4,80 F

DIMANCHE 6 - LUNDI 7 NOVEMBRE 1983

5, rue des Italiens 75427 Paris Cedex 09 - Tél. : 246-72-23

L'imbroglio sanglant du Liban

- La conférence de Genève est ajournée au 14 novembre
- Les combats de Tripoli ont fait des centaines de morts

Quelques heures après l'attentat contre le siège du gouvernement militaire israélien de Tyr, les participants au Congrès national de réconciliation ont ajourné leurs réunions à Genève jusqu'au 14 novembre pour permettre au président Amine Gemayel de négocier le retrait des forces israéliennes du Liban. Le communiqué commun publié à l'issue de la dernière séance souligne l'« esprit patriotique et responsable » dont ont fait preuve les participants au congrès « dans une atmosphère de totale franchise ». Ce texte auquel ont souscrit tous les délégués, y compris le président Gemayel, dont sont reconnus « les efforts qui ont abouti au succès des travaux », indique que des accords ont été obtenus sur quatre points : l'arabité du Liban, l'évacuation des troupes israéliennes du Liban, le renforcement du cessez-le-feu du 25 septembre dans le Chouf et dans la montagne libanaise, et le principe d'une discussion ultérieure sur les projets de réforme établis dans tous les domaines par les participants au Congrès. Après la clôture de la conférence, le président Gemayel et M. Walid Joumblatt se sont rencontrés en tête à tête pour la première fois depuis le début des



entretiens. D'autre part, l'ajournement de la conférence a coïncidé avec l'arrivée à Genève de M. Kineche, le directeur général du ministère des affaires étrangères israélien et l'un des principaux artisans de l'accord israélo-libanais du 17 mai qui a été gelé par la conférence.

Le problème des représailles israéliennes à l'attentat de Tyr a

été évoqué au cours de la dernière séance. « Je crains vraiment que les Israéliens ne tentent de changer la situation sur le terrain pour nous empêcher de revenir à Genève », a déclaré à ce propos le chef des milices chiites Amal, M. Nabih Berri, qui a ajouté que Jérusalem cherchait un prétexte pour « s'emparer du sud du pays ». M. Joumblatt s'est déclaré de son côté « terriblement

concerné » par les raids aériens dans les montagnes d'Aley et du Chouf. Mais, a-t-il dit, « je n'ai rien à voir avec ce qui s'est passé à Tyr. Et je ne sais pas pourquoi le Chouf doit encore souffrir ».

M. Amine Gemayel devait quitter ce samedi Genève pour Beyrouth. Il pourrait d'autre part se rendre à Paris dans les tout prochains jours. Sa visite pour Washington n'est pas prévue dans l'immédiat.

• A DAMAS, un porte-parole militaire syrien a déclaré vendredi soir qu'aucune position syrienne en « zone dans laquelle se trouvent les forces armées syriennes » n'a été exposée aux attaques aériennes israéliennes de représailles. Le porte-parole des dissidents palestiniens du Fath, M. Mahmoud Labadi, a pour sa part confirmé que les bombardements de l'aviation israélienne avaient visé des positions palestiniennes dans les régions de Sofar, Bhandoun et Aley, qui se trouvent toutes en dehors des régions contrôlées par Damas.

(Lire page 5 la suite de l'article, et page 3 les articles de nos envoyés spéciaux Jean-Pierre Langellier et Jean-Michel Durand-Souffland.)

LA VISITE EN FRANCE DU CHEF DE L'ÉTAT ALGÉRIEN

« Nous n'avons ni rancune ni complexe à l'égard du passé »

nous déclare M. Chadli Bendjedid

Pour la première fois depuis l'indépendance,
un chef d'Etat algérien vient en visite officielle à Paris,
où il doit être accueilli, lundi matin, par M. Mitterrand

« Monsieur le président, vous êtes le premier chef d'Etat algérien à vous rendre en visite officielle en France. Quel sens donnez-vous à cette visite ? Quels seront, pensez-vous, ses sentiments lorsque vous ramènerez la flamme à l'Arc de triomphe ? »

Cette question est en elle-même une réponse. Nous avons un long passé commun émaillé de

difficultés en raison de l'incompréhension de certains groupes. Les Algériens n'ont pas de sentiment de rancune ni de complexe à l'égard du passé. En Europe, il y a eu des guerres entre la France et l'Allemagne, et pourtant les relations entre les deux pays sont devenues excellentes. Pourquoi n'y aurait-il pas de relations identiques entre la France et l'Algérie ? C'est là le sens de ma visite.

Nous avons tourné la page pour en écrire une nouvelle. Un grand pays industrialisé du Nord et un pays du Sud en voie de développement, soucieux de son développement, sont engagés dans une relation historique par une coopération sincère. Cela est la conséquence des efforts déployés de part et d'autre. Les résultats sont positifs. Nous avons mis en place un cadre juridique de coopération permettant le dialogue et de nouvelles relations ouvrant un champ d'action très vaste.

Propos recueillis par
PAUL BALTA
et JEAN DE LA GUÉRIÈRE.

(Lire la suite page 4.)

M. EDOUARD LECLERC invité du « Grand Jury R.T.L. - le Monde »

M. Edouard Leclerc, président du groupe de magasins à grande surface qui portent son nom, sera l'invité de l'émission hebdomadaire le « Grand Jury R.T.L. - le Monde », dimanche 6 novembre, de 18 h 15 à 19 h 30.

M. Edouard Leclerc, qui a lancé une campagne de propagande avec pour slogan « Le parti prix », répondra aux questions d'André Passeron et Alphonse Thélier, du Monde, et de Christian Mammstein et Gilles Leclerc, de R.T.L., le débat étant dirigé par Elie Vassier.

J. DELMAS & C^{ie}

DICTIONNAIRE unique
d'une langue nouvelle
celle des « affaires »
économie, finance,
gestion, informatique,
statistiques... pour
les relations
internationales

IMPORT
EXPORT

DELMAS

BUSINESS DICTIONARY

ANGLAIS FRANÇAIS FRANÇAIS ANGLAIS
ENGLISH FRENCH FRENCH ENGLISH

DICTIONNAIRE DES AFFAIRES

J. DELMAS et C^{ie}

Environ 80 000 mots,
termes, locutions,
qui peuvent avoir un
sens différent en
Angleterre et aux U.S.A.
Consultations faciles

2^e édition 524 pages
format 21 x 29,7
cartonné 300 F
Franco de port 350 F
Diffuseur : LA MAISON
DU DICTIONNAIRE
95 bis, rue Legendre, 75017 Paris
229.48.36

J. DELMAS & C^{ie}

4, rue de la Sorbonne
75005 Paris

Étranger

LA GUERRE AU LIBAN

Logique syrienne

Le Proche-Orient, rebelle par nature à la logique dite cartésienne, offre un spectacle de plus en plus paradoxal. Peut-être est-ce précisément parce que s'y entremêlent deux inspirations fondamentalement étrangères l'une à l'autre : le calcul des puissances grandes et moyennes, dans sa froide rationalité, et la pulsion de l'irrationnel, en l'espèce l'extrémisme islamique. Le résultat a quelque chose de surréaliste.

Qu'on en juge : le président syrien, avocat passionné et irrésistible de la cause palestinienne, est en train d'« éliminer » M. Arafat à coups de canon de son horizon politique — le terme étant, au demeurant, celui qu'utilise la victime. La destruction de l'O.L.P. — à une échelle dont son ennemi naturel, Israël, n'a jamais pu que rêver — est assurée par ses propres militants entrés en dissidence et qui fournissent la piétaille sacrifiée dans l'offensive. Au Liban, un président dénoncé avec fureur comme « phalangiste » et « partial » par l'opposition est soudain investi à Genève, par ses adversaires, d'une mission qui consiste, en fait, à demander à Washington de lui sauver la face en l'aider à contourner l'accord qu'il a signé avec Jérusalem, sous l'influence américaine, et qui ne sera ni « gelé » ni « abrogé » sans être pour autant maintenu.

L'irruption dans ce tableau de militants suicidaires dans le style cher à l'imam Khoméini, massacrant avec une remarquable efficacité des soldats français, américains puis israéliens, que l'on croyait mieux protégés, achève de brouiller les lignes. Comme l'observe le *Times* de ce samedi, avec une pointe d'humour noir, « c'est la terrible beauté du Liban qu'on puisse rarement y identifier un criminel, presque tout le monde ayant un motif plausible de commettre le crime ».

Au-delà des supputations sur les responsables directs ou indirects des récents attentats — et sur les services spéciaux qui y prêtent la main, — une chose est certaine : Damas même le jeu et personne n'en est totalement mécontent. Ni les Israéliens, qui voient avec ravissement la liquidation de la résistance palestinienne et sa transformation en milice de la Syrie, ni les Américains, qui n'ont jamais renoncé à se réconcilier avec elle et lui ont reconnu tacitement à Genève le droit à protectorat qu'elle a fait valoir sur le Liban. Le jeu se déroule dans une sorte de discrète collusion entre Jérusalem et Damas. Aucune des deux capitales ne souhaite l'affrontement, et l'on vient de voir avec quel admirable synchronisme les représailles israéliennes après l'attentat de Tyr, qui, selon les témoins libanais sur place, ont bel et bien frappé des batteries et des chars syriens, des deux côtés, de « limites » aux seuls Palestiniens.

Dans le tohu-bohu proche-oriental, la Syrie, qui — dans un style feutré — a largement obtenu satisfaction à Genève, va-t-elle amorcer le rapprochement avec les États-Unis et la grande négociation qui demeure son seul et constant objectif ? Connaissant le style du président Assad, dont elle a transformé le pays en arsenal, l'U.R.S.S. doit avoir quelques raisons de s'inquiéter. Son seul grand allié dans la région n'est pas de ceux qui se laissent arrêter par les serments et les scrupules. M. Yasser Arafat peut encore, si besoin est, en témoigner.

A TYR

Rage et tristesse dans le vacarme et la poussière

De notre envoyé spécial

Tyr. — Une jambe émergeant des gravats près d'un paquetage carbonisé. Un pan de mur noirci dressant ses derniers moignons avant de s'effondrer sous la pichenette d'un bulldozer. Quelques lambeaux d'uniformes sous une poutre broyée, cinq cadavres enveloppés sur des civières pour leur dernier voyage. La ronde infernale de l'hélicoptère, l'agitation et l'impuissance des sauveteurs, le visage grave des rescapés, parfois au bord des larmes, rage et tristesse dans le vacarme et la poussière.

Comment échapper sur ce « champ de la mort » à la sensation d'être vu ? Il y a douze jours, c'était à Beyrouth ; le scénario, semblable, s'est reproduit à Tyr. Comme à Beyrouth et à la même heure, un homme a foncé vers sa mort au volant d'un véhicule bourré d'explosifs avant de s'écrouler contre une même cible : le quartier général d'une armée étrangère. Comme à Beyrouth, ce suicide meurtrier n'a laissé qu'un champ de ruines. Un spectacle déjà presque routinier.

Il est 6 heures et quelques minutes, vendredi 4 novembre. En cette aube d'un automne anormal, le ciel est d'un bleu pâle, l'air est chaud. Dans les deux bâtiments qui, à l'entrée de Tyr, abritent le siège du gouvernement militaire israélien, la plupart des soixante soldats présents dorment encore. Quelques-uns sont sous la douche. Tous appartiennent à une unité de gardes-frontières durement éprouvée au Liban. Il y a près d'un an, le 11 novembre 1982, l'immeuble de leur quartier général s'est effondré tout près d'ici. Bilan : quatre-vingt-neuf morts, dont soixante-quinze militaires. On avait d'abord cru à un attentat, mais l'enquête a conclu à un accident provoqué par une fuite de gaz. On transféra le Q.G. dans une ancienne école de l'Agence des Nations unies pour les réfugiés (UNRWA).

Ce vendredi, un Pick-up Chevrolet immatriculé en Israël surgit soudain à vive allure face au bâtiment, franchit en zig-zag les barrières de béton et défonce la grille d'entrée. Les cinq gardes en faction sur le toit et dans les parages ouvrent aussitôt le feu et blessent, semble-t-il, le chauffeur-kamikaze, dont la silhouette s'affaie. Mais il est trop tard. La camionnette, qui transporte près d'une demi-tonne d'explosifs, achève sa course folle contre l'un des deux immeubles dont le sous-sol abrite un dépôt de munitions. Le premier édifice est désintégré ; le second, touché latéralement, s'affaisse sous le choc. Dans une maison voisine, où habitent deux familles libanaises, toutes les vitres sont soufflées. Sur le parking, les voitures prennent feu.

A la mine et au bulldozer

Les secours s'organisent rapidement. Les membres de l'antenne médicale, éparpillés, car ils dormaient sous un camp de toile, apportent leurs premiers secours aux blessés. Depuis l'accident de Tyr, l'armée israélienne possède pour ce genre de désastre un matériel très moderne, notamment des détecteurs ultrasensibles et des leviers à cousin d'air. Les travaux de déblaiement s'effectuent d'abord à la mine puis au bulldozer. Les hélicoptères Sikorsky, atterrissant dans un verger voisin, commencent leur navette incessante entre Tyr

● L'association France-Palestine renouvelle son soutien à l'O.L.P. L'association France-Palestine, dans un communiqué, appelle le gouvernement syrien à arrêter ses combats et à répondre à la volonté de négociation de la direction légitime de l'O.L.P. La poursuite des affrontements aurait pour conséquence l'effacement politique du peuple palestinien, menaçant sa survie dans les territoires occupés et empêchant l'établissement de la paix au Proche-Orient.

et l'hôpital Rambam de Haïfa, dont un service est spécialisé dans le traitement des ensevelis. C'est là que les Israéliens avaient offert d'accueillir les militaires blessés à Beyrouth.

Les recherches se poursuivent pendant neuf heures à l'aide de sondes et de deux bergers allemands ; en fin d'après-midi, quand tout espoir a disparu de retrouver des survivants, les employés de la Hevra Kadisha — les pompes funèbres de l'armée — continuent de fouiller les décombres. Coiffés de la calotte traditionnelle des Israéliens religieux, ils enfouissent les restes des victimes dans de grands sacs en plastique blanc. Les opérations de sauvetage se terminent au crépuscule. A Jérusalem, l'état-major publie son bilan définitif : vingt-neuf morts et vingt-neuf blessés, dont cinq grièvement. L'attentat a également fait dix victimes et blessés parmi les Libanais et les Palestiniens qui étaient détenus au Q.G. pour « activités anti-israéliennes ».

Sur le terrain, l'armée a réagi rapidement. Elle a bouclé toute la région, décrété un couvre-feu général pour soixante-douze heures et fermé les points de passage sur la rivière Awali, sa ligne de défense au Sud-Liban. La route côtière, où plusieurs milliers de véhicules circulent chaque jour, est subitement désertée. Mais le gouvernement de Jérusalem, soucieux de répondre à ses ennemis au coup par coup, décide de lancer un avertissement à la Syrie, inspiré, selon lui, des attentats anti-israéliens au Liban.

De nouvelles mesures de sécurité

Les représailles prennent la forme d'un double raid, un raid contre des objectifs palestiniens situés dans deux régions du Liban sous contrôle syrien, à l'est, près de Mansouria et de Bhamdoun, sur la route Beyrouth-Damas. Selon Jérusalem, ces bombardements réussissent ont visé un poste de commandement palestinien et des chars et des pièces d'artillerie de 130 appartenant au Front populaire de libération de la Palestine — commandement général d'Ahmed Jibril et des rebelles du Fath, dirigé par Abu Moussa.

En Israël, l'homme de la rue a appris avec stupeur l'attentat de Tyr. Il prend soudainement conscience de la vulnérabilité de son armée face à des commandos suicidaires. Pas plus que les contingents de la force multinationale à Beyrouth, l'armée israélienne n'est à l'abri de cette nouvelle forme de terrorisme kamikaze. Retrouvant les réflexes des mauvais jours, les Israéliens se sont remis vendredi à écouter dans un silence religieux, au bureau ou dans les autobus, les bulletins d'information de la radio nationale.

Les dirigeants, eux, ne semblent pas avoir été pris totalement au dépourvu. Ils s'attendaient à un attentat spectaculaire contre l'armée israélienne. Celle-ci avait reçu des consignes de prudence et renforcé la protection de ses cantonnements au Sud-Liban. Selon le ministre de la défense, M. Moshe Arens, « des mesures draconiennes » avaient été prises à Tyr et aucun véhicule ne pouvait avoir directement accès au quartier général. Elles n'ont pas empêché le drame, mais sans elles l'armée aurait peut-être dû déployer un bilan beaucoup plus lourd. Déjà après le drame de novembre 1982, l'armée avait reçu l'ordre de ne plus loger ses effectifs dans des immeubles ayant plus de deux étages.

Une commission d'enquête a été créée sur ordre de M. Arens. Elle comprend des experts militaires et des membres des services de sécurité, et devra rendre ses conclusions dans une semaine. « Ses résultats seront très importants pour nous », a déclaré M. Arens. Le conseil des ministres de dimanche devrait être totalement consacré aux répercus-

sions du drame de Tyr. « Nous envisageons », a annoncé vendredi le général Moshe Levy, chef d'état-major, de prendre de nouvelles mesures de sécurité qui rendront certainement la vie difficile à la population du Sud-Liban ».

S'agira-t-il de fermer une fois pour toutes les ponts sur la rivière Awali, comme le recommandait vendredi le ministre de la science, M. Neeman, chef du parti d'extrême droite Renaissance, en souhaitant qu'Israël impose au Sud-Liban des mesures de sécurité aussi draconiques que celles en vigueur en Cisjordanie et à Gaza ? M. Arens n'a pas tranché : « Il faudra, a-t-il dit, envisager cette question la tête froide ». Jérusalem a jusqu'à présent refusé toute solution extrême qui serait à coup sûr interprétée comme un encouragement à la partition du Liban. La fermeture des ponts risque aussi, selon le ministre, de braquer encore plus la population civile contre l'armée israélienne et d'augmenter en fin de compte le terrorisme.

Le bouclage de l'Awali ne constituerait pas un remède miracle. Sur les lieux de l'attentat de Tyr le lieutenant-colonel Yona Gazit, porte-parole du commandement régional, reconnaissait vendredi que « le Sud-Liban est truffé d'armes et de munitions ». « Nous en trouvons de temps à autre », ajoutait-il, la région abrite aussi des centaines de terroristes. Certains se sont réorganisés depuis la fin de la guerre au Liban, d'autres ont été enrôlés par d'anciens détenus du camp d'Ansar. « Nous frapperons et nous vaincrons », lançait pour sa part M. Arens. Mais il a admis que son gouvernement n'avait aucune information sur les auteurs de l'attentat.

Le drame de Tyr survient alors qu'en Israël la majorité comme l'opposition dénoncent la militarisation croissante de la Syrie. On souligne ici que l'armée de Damas est forte maintenant de quatre cent vingt mille hommes et possède trois mille chars. Est-ce pure coïncidence si Jérusalem a annoncé la tenue dans les prochains jours d'un exercice de mobilisation de grande envergure des réservistes le premier du genre depuis cinq ans ? Pourtant, on ne pense pas ici que l'attentat de vendredi prélude à un affrontement avec la Syrie.

JEAN-PIERRE LANGELLIER.

A WASHINGTON

L'attentat anti-israélien conforte les partisans d'une riposte militaire au massacre

De notre correspondant

Washington. — L'attentat contre le quartier général israélien de Tyr risque de donner de nouveaux arguments dans l'administration américaine aux partisans d'une riposte militaire au massacre des « marines » de Beyrouth.

Le soir même de l'attaque-suicide dont avait été victime, le 23 octobre, leur contingent de la force multinationale, les États-Unis avaient déclaré qu'ils répondraient à « cet acte criminel quand ceux qui l'ont perpétré auront été identifiés ». « Nos actions seront résolues », avait fait alors préciser le porte-parole de la Maison Blanche, avant que le président Reagan, lui-même, n'affirme le jeudi suivant : « Justice doit être rendue contre ceux qui ont dirigé cette atrocité. Ce sera fait ».

Entre-temps, Washington avait mis en cause la Syrie, considérée au minimum comme complice, et les responsables américains n'avaient cessé depuis de faire dire, ou de laisser entendre, qu'il y aurait représailles. Le secrétaire d'État, M. Shultz, avait notamment déclaré, il y a quelques jours, qu'une action contre les responsables de l'attentat pouvait avoir un « caractère préventif » dans la mesure où ils pourraient être tentés de répéter leur geste.

Ces menaces, auxquelles le débarquement à la Grenade était venu donner une crédibilité en montrant la détermination des États-Unis à user de leurs forces militaires, pouvaient cependant être seulement vues comme un moyen de pression contre la Syrie. Washington souhaitait en effet vivement la réussite des négociations de Genève sur le Liban, qui n'étaient pas encore ouvertes à l'époque, et la bonne volonté de Damas et de ses alliés libanais est indispensable à l'entreprise.

L'attentat de Tyr, au lendemain du jour où un premier pas a été franchi dans les négociations, laisse donc Washington dans un embarras certain. Rester maintenant passif, même si c'est l'armée israélienne et non l'américaine qui a été touchée, soulignerait l'étrouffesse de la marge de manœuvre des États-Unis dans la région. La passivité ne serait pas non plus à la hauteur de la violence affichée par M. Reagan, particulièrement depuis deux semaines, à riposter à tout coup porté à son pays et au monde libre par un terrorisme qu'il juge d'inspiration soviétique. Quelques heures après l'attentat de

Tyr le président affirmait encore, au cours d'une cérémonie d'hommage aux « marines » tués à Beyrouth, que les États-Unis étaient à nouveau prêts à faire usage de leur force « pour empêcher l'humanité de sombrer dans un océan de tyrannie. (...) Ne laissons aucun terroriste, aucun tyran douter de notre volonté, a-t-il ajouté. Les Américains sont courageux et déterminés. Nous ne devons pas être et ne serons pas intimidés par quiconque ou qui que ce soit ».

Lancer aujourd'hui une opération de représailles sonnerait, en revanche, presque à coup sûr, le glas de négociations dont l'aboutissement permettrait à M. Reagan de retirer les « marines » de Beyrouth — ce que continue de souhaiter, en ce début d'année électorale, l'opinion américaine. Le problème est donc de savoir si les États-Unis estiment que les premiers résultats de Genève sont porteurs d'une solution satisfaisante pour eux, qu'Israël puisse accepter et qui ait des chances de ramener un semblant de paix au Liban. M. Eagleburger, le numéro trois du département d'État, se trouve depuis mardi à Jérusalem, et les premiers commentaires officiels de Washington sont d'un optimisme prudent.

Reste que le porte-parole du département d'État a déclaré, après avoir fait part de la « révolte » de son gouvernement contre ce « tragique attentat », qu'un éventuel regain de tension au Proche-Orient serait dû « à ceux qui ont attaqué le quartier général israélien » et non aux premières représailles lancées par Jérusalem, officiellement qualifiées de « colère compréhensible ». M. Reagan a, quant à lui, fait dire que ce « nouvel acte insensé de violence (...) démontre clairement jusqu'où vont les éléments radicaux pour perturber le processus de paix au Liban et au Proche-Orient ».

En attendant, le Pentagone s'est refusé vendredi à exclure la possibilité de représailles américaines. On disait au même moment que les porte-avions Independence et Kennedy pourraient gagner les côtes libanaises au large desquelles se trouvent déjà le cuirassé New Jersey et le porte-avions Eisenhower. D'ici quatre ou cinq jours, une force d'au moins vingt-neuf bâtiments et trois cents avions pourrait ainsi être rassemblée devant Beyrouth. Intimidation ou plus ?

BERNARD GUETTA.

Avec l'O.L.P. assiégée à Tripoli

De notre envoyé spécial

Tripoli. — Peu à peu, alors que nous roulons dans les faubourgs de Tripoli étrangement déserts à cette heure de la matinée, la ciel, jusque-là bleu, viré au noir toujours plus dense. Loin de la mer, par-delà la porte d'Al-Mina, s'étire un épais nuage couleur d'encre. Depuis la veille, jeudi 3 novembre, trois des réservoirs de carburant proches de la raffinerie sont la proie de flammes que les pompiers n'ont pu juguler.

Encore quelques kilomètres par les avenues presque vides, où passent de rares ambulances, toutes sirènes hurlantes, et des véhicules bordés d'hommes et de femmes le visage dévoré de fatigue, et c'est Seddadi, le camp palestinien situé à la limite nord de la ville. Un seul combattant, son pistolet mitrailleur dans le creux du bras, garde le chemin menant au groupe de petits bâtiments de style H.L.M. où est installé le porte-parole de l'O.L.P. De la fenêtre du deuxième étage, un homme nous fait de grands signes du bras : « Ne restez pas là. Montez. Mais avant, gardez les véhicules contre les murs. Mieux vaut qu'ils soient les moins visibles possible ».

De l'appartement aux vitres brisées et au mobilier sommaire, on peut voir le Djebel Torbol où les assaillants ont établi leurs positions et deviner, éparpillés par-

tout sur le piémont, les retranchements de l'O.L.P. dissimulés dans les rochers gris. Désormais, pas une minute qui ne soit ponctuée par les coups de canons des dépôts d'artillerie, les rafales, brèves ou appuyées d'armes automatiques, et le bruit de papier déchiré que font, en s'arrachant à leur tube, les obus de Staline.

L'un des deux Palestiniens désigne du doigt par la fenêtre, à cinquante mètres de nous, une olive plantée dans un arbre nu resté entier : « Ce matin, en une heure de temps, quatre cents obus au moins sont tombés tout autour de nous ».

Il est environ 10 h 30 ce vendredi, on tire toujours de part et d'autre, à un rythme qui s'accroît de minute en minute. Mais bien présumptueux serait celui qui prétendrait expliquer les opérations. Une seule constatation : en dépit de leur infériorité numérique, les hommes de Yasser Arafat se montrent peu regardants en matière de munitions, renvoyant presque toujours à l'adversaire le double, ou même le triple, de ce qu'ils ont reçu. La seule hypothèse qui fait l'unanimité parmi les observateurs veut que les assaillants n'aient pour l'instant qu'un seul but, isoler radicalement l'un de l'autre les deux bastions palestiniens, avant de les éliminer puis de lancer l'assaut final qui pourrait bien marquer la fin de l'O.L.P.

A notre confrère Sammy Katz, de l'A.F.P., Yasser Arafat a déclaré vendredi qu'il était « résolu à rester à Tripoli pour lutter aux côtés de son peuple » et que « si le rêve des Syriens a toujours été de contrôler l'O.L.P., celui-ci n'est pas une pièce de jeu d'échecs qu'on manipule à sa guise ». La ville de 400 000 habitants est comme paralysée, tous commerces fermés. Rares sont les hommes âgés qui sucent le narguilé en jouant aux dominos dans le grand café qui fut autrefois le séail, sur la place du Tell. « Cette nuit, nous dit un homme dont le veston s'entrouvre sur une carottière solidement garnie, ça a tiré et bombardé un peu partout. A 500 mètres d'ici, des obus ont détruit deux maisons et tué tous leurs habitants. Tout Tripoli a passé la nuit dans les caves, et le canon n'a pas cessé de gronder... Beaucoup de gens ont fui leur maison et leur travail pour aller chercher refuge ailleurs ».

De petits groupes de miliciens et d'intégristes du Mouvement d'unification de l'Islam (Tawhid) gardent des rues, tandis que d'autres patrouillent, le lance-roquette sur le dos. En reprenant le chemin de Beyrouth, on voit de nouveaux panaches de fumée noire monter du quartier du port pour grossir le nuage de mauvais augure qui obscurcit la ville.

J.-M. DURAND-SOUFFLAND.

Etranger

LA GUERRE AU LIBAN

Selon un document britannique
Le « cerveau » des opérations terroristes
serait le chef des Gardiens iraniens
de la révolution à Baalbeck

De notre envoyé spécial

Beirut. — Selon un document d'origine britannique, on serait parvenu à établir les identités des organisateurs du double attentat du 23 octobre. Rien n'aurait été plus facile que d'identifier les auteurs de ces opérations terroristes dirigées contre les militaires français et américains arrivés pour non de code Abou Moussab. Il s'agirait d'un iranien venu s'installer à Baalbeck, il y a un an, où il commandait les huit cents Gardiens de la révolution iraniens de la ville. Le document fait état de la visite inconnue qui aurait été faite à Damas, le 19 octobre dernier — soit quatre jours avant le double attentat de Beyrouth. — M. Hossein Sékhol Ismailzadeh, ministre iranien de la

défense et chef des Gardiens de la révolution. Le document note que M. Ismailzadeh était déjà présent à Damas le 16 avril, soit deux jours avant l'attentat commis contre l'ambassade des Etats-Unis à Beyrouth. Sans l'affirmer, le texte laisse entendre que le ministre iranien pourrait être celui qui donne le feu vert aux terroristes après s'être assuré que l'opération a été parfaitement préparée. Enfin, on peut lire qu'un membre du clergé chiite libanais, le cheik Ragheb Harb, membre du mouvement Amal islamique, connu dans la banlieue chiite de Beyrouth pour être le correspondant local des Gardiens de la révolution, s'est lui aussi rendu secrètement à Baalbeck à la mi-octobre. Pour les auteurs de ce rapport, il ne fait aucun plus de doute que c'est dans le quartier Chias, quartier chiite du sud de Beyrouth, que les terroristes ont établi leur base. — J.-M. D.-S.

EN CONDAMNANT L'ATTENTAT DE TYR ET LA POLITIQUE DE LA SYRIE

Le P.C.F. se démarque de l'Union soviétique
et fait un pas en direction des socialistes

M. Georges Marchais, très officiellement « chargé » par le bureau politique du P.C.F., le 3 novembre, de préparer la rencontre prévue entre son parti et le P.S., a, en quelque sorte, inauguré cette mission, vendredi 4 novembre, en prenant position sur la situation au Liban. Le secrétaire général du P.C.F., en effet, dénoncé, dans l'attentat de Tyr, « un nouveau crime terroriste ». Il a déclaré :

« Après les victimes françaises et américaines de Beyrouth, au moment même où, à Tripoli, coule une fois de plus le sang palestinien du fait de l'agression syrienne, ce sont des soldats israéliens des troupes d'occupation, des prisonniers palestiniens et libanais qui viennent de perdre la vie dans un attentat lâche et odieux. Au nom du parti communiste français, je veux condamner avec la plus grande fermeté ce nouvel acte monstrueux qui ne peut servir que la cause des ennemis de la paix, et exprimer l'émotion qui est la nôtre devant ses victimes. »

M. Marchais a souligné le « danger » d'une « entente », qui, au Proche-Orient, pourrait « conduire à des affrontements encore plus importants, voire à une configuration générale ». La position du P.C.F. tient en quatre points : droit de chaque peuple de cette région à l'indépendance, à la paix et à la sécurité ; indépendance, souveraineté, unité du Liban ; soutien à la « direction légitime de l'O.L.P. » et à M. Yasser Arafat ; l'ONU doit être saisie de nouveau du problème du Proche-Orient.

L'originalité de la déclaration de M. Marchais réside, en premier lieu, dans le fait qu'elle exprime clairement la condamnation, qui résulte de ces quatre points, vis-à-vis de la Syrie. Le P.C.F. demande « que cesse l'agression armée de la Syrie à Tripoli ». Cette déclaration se signale, en second lieu, par la condamnation qu'elle porte contre l'attentat de Tyr.

En s'élevant contre cet acte, le P.C.F. ne modifie pas sa position sur la politique d'Irak et sur le fait que ses troupes sont, au Liban, des troupes d'occupation. Il estime seulement que, après les attentats de Beyrouth, la multiplication d'actes de ce genre ne peut que desservir la cause qu'ils prétendent défendre et qu'elle comporte, surtout, un risque de provoquer un affrontement généralisé dans la région, voire au-delà.

Quant à l'attitude de la Syrie, les communistes français avaient condamné, en 1976, son intervention au Liban, à la demande des dirigeants chrétiens. Ils avaient, ensuite, modifié leur position, en prenant acte de l'accord intervenu entre le gouvernement libanais et la Ligue arabe. Leur position, aujourd'hui, se présente, d'abord, comme un soutien à l'O.L.P. et à sa « direction légitime ».

M. Marchais a formulé officiellement, vendredi, la conséquence d'une analyse que les communistes français font depuis plusieurs semaines. Ils estiment que la Syrie recherche, en fait, un compromis

(Suite de la première page.)

Votre visite consacre donc la réconciliation ?

Le mot réconciliation, à ce stade, est un peu fort. La confiance mutuelle existait déjà entre le président Mitterrand et moi-même. C'est grâce à elle que nous en sommes arrivés là. C'est la volonté forte et sincère des deux parties qui a créé le climat qui permet et permettra à ma visite de renforcer notre action commune et particulièrement notre coopération. Nous avons senti des deux côtés que nous avions perdu beaucoup de temps. Nous avons maintenant une vision beaucoup plus claire que par le passé, car nous avons abordé toutes les difficultés dans un dialogue franc et constaté qu'elles n'étaient pas insurmontables.

Certains problèmes ont été réglés, d'autres sont en cours de règlement.

Les Français qui sont restés en Algérie depuis l'indépendance se plaignent de la lenteur avec laquelle est traitée la question de la vente de leurs biens et des transferts. N'y a-t-il pas là un problème qui reste pesant sur le plan humain ? Sa solution ne consacrerait-elle pas la bonne entente entre les deux pays ? De son côté, l'Algérie estime-t-elle que la France fait preuve d'incompréhension dans certains domaines ? Lesquels ?

Je suis très sensible à l'aspect humain de la question. Celle-ci se pose d'ailleurs des deux côtés. Je ressens les difficultés de notre émigration en France, qui revendique le respect de ses droits légitimes. J'éprouve les mêmes sentiments à l'égard des Français en Algérie.

La position du P.C.F. s'écarte spectaculairement de celle des soviétiques sur l'attentat de Tyr, puisque l'agence Tass a présenté celui-ci comme « une nouvelle opération » de « patriotes libanais », qui « a fait des dizaines de tués et de blessés parmi les agresseurs [israéliens] ». Vis-à-vis de la Syrie, la différence est moins nette, puisque les communistes français souhaitent un accord entre Damas et l'O.L.P. Souligner la « légitimité » de M. Arafat ne peut nuire à la recherche d'un tel accord.

La demande du P.C.F. vise à montrer, d'autre part, que sa position sur le Liban n'est pas si éloignée qu'on le pense de celle du chef de l'Etat et des socialistes français. La comparaison de la déclaration de M. Marchais avec celle de M. Max Gallo, porte-parole du gouvernement, est, à cet égard, éloquent. Les communistes estiment que la situation, sur place, ayant évolué, principalement depuis la conclusion d'un accord de cessez-le-feu, la position française a, elle aussi, évolué, de même que la leur. Or bien les parties libanaises parviennent à un accord, qui suppose une garantie internationale, ou bien elles n'y parviennent pas, et la France devra, alors, faire un choix par rapport à la politique des Etats-Unis, qui n'est pas la sienne.

L'affaire libanaise vient illustrer une thèse que mettent en avant les dirigeants du P.C.F. et selon laquelle la situation internationale, qui est, aujourd'hui, un facteur de division au sein de la majorité, pourrait devenir, à terme, un facteur de cohésion. La multiplication des foyers de tension dans le monde, le caractère agressif de la politique américaine et donc témoigne l'opération de la Grèce, — pourraient amener au rapprochement entre le point de vue des communistes et celui du président de la République et des socialistes sur la nécessité, pour la France, de se démarquer plus nettement de la logique des blocs.

Il est vrai que les communistes ont intérêt à tout faire pour atténuer des désaccords qui, en matière internationale, les desservent, dans la mesure où ils sont attribués à une fidélité envers l'Union soviétique. Mais la tonalité anti-américaine du congrès socialiste de Bourges-Bressay peut donner un poids à l'hypothèse d'un rapprochement, et la déclaration de M. Marchais sur le Liban incite à prendre cette hypothèse au sérieux.

PATRICK JARREAU.



(Dessin de CAGNAT.)

De grands pas ont été franchis. Notre ministre des finances vient d'annoncer des mesures en leur faveur. D'autres suivront. Nous disons à ces Français que leurs problèmes sont en voie de règlement. S'il y a des insuffisances, ce n'est pas toujours de la responsabilité de l'administration algérienne. Il y a aussi celle des intérêts et de l'administration française. Aujourd'hui, nous sommes dans la phase d'un accord. Régler l'ensemble n'est plus qu'une question de temps.

La coopération ne doit pas être comprise comme mercantile. Elle a des aspects humains et cela est valable pour tous. La présence de la communauté algérienne en France date d'avant la première guerre mondiale. Après l'indépendance, les deux parties ont vu la nécessité de trouver un cadre juridique à cette immigration, ce qui a été fait en 1968. En 1973, l'Algérie a décidé d'arrêter l'émigration à l'étranger et passivement en France. Il existe maintenant des encouragements pour les retours volontaires.

Je ne mets pas en cause le gouvernement français, il respecte les accords et les fait appliquer. Je ne mets pas en cause non plus le peuple français, mais il y a certains nostalgiques qui ont un comportement regrettable : ils commettent des actes qui ne sont pas à l'honneur d'un pays dont la devise est « Liberté, égalité, fraternité », et qui a une tradition de justice, de tolérance et de lutte antiraciste. Nous espérons que tous les partis et toutes les personnalités éprises de liberté combattront pour le respect de cette tradition.

L'Algérie et la France sont d'accord pour souhaiter la réinsertion des travailleurs immigrés dans leur pays d'origine. Le fait que beaucoup d'entre eux vivent depuis longtemps en France ne

limite-t-il pas le nombre des candidats réels au retour ?

Je ne crois pas à la double allégeance. Mais il s'agit d'un choix individuel, dont il faut accepter les conséquences. Chacun est libre et celui qui choisit une allégeance étrangère n'aura évidemment pas les mêmes droits qu'un citoyen algérien, étant entendu qu'il pourra, bien sûr, revenir au pays comme il l'entend.

Cette faculté sera-t-elle également offerte aux harkis ?

En ce qui concerne les harkis, l'Algérie n'est pas revancharde. Le passé, c'est le passé. Si nous n'avons pas pris de décision à l'égard de certains d'entre eux, c'est pour préserver leur propre sécurité. Il ne faut pas oublier que des familles ont été les victimes des actions de certains d'entre eux. En ce qui concerne leurs enfants, il n'y a aucun problème. Ils sont innocents. Pourquoi seraient-ils responsables des actes de leurs parents ? Ils peuvent venir sans problème, et nous les y encourageons.

Le Maghreb ne peut se faire au détriment des Sahraouis

Huit mois après votre rencontre avec le roi Hassan II, la solution du problème du Sahara occidental ne semble pas en vue. Malgré ce désaccord, la normalisation amorcée entre Alger et Rabat peut-elle se poursuivre ?

Cette rencontre a eu lieu en raison de l'insistance du roi du Maroc auprès de certains de nos amis qui reprochaient à l'Algérie de refuser le dialogue. Je l'acceptais pour aider le roi. Je me suis engagé à lui donner une couverture politique dans le cadre du Maghreb, une couverture économique dans le cadre de la coopération bilatérale. Celle-ci peut s'instaurer grâce à divers projets, dont la construction d'un gazoduc terrestre reliant l'Algérie à l'Espagne, via le Maroc, et dont les études sont terminées ; l'exploitation du fer de Gara-Jebel (dans le Sud algérien), évacué par un port qui serait construit au Maroc.

J'ai dit au roi : « Je suis prêt à vous aider, mais je vous demande un peu d'imagination pour régler ce problème dans le cadre des résolutions de l'O.U.A. et de l'ONU. » Je lui ai encore dit : « Si demain le peuple sahraoui s'exprime librement, l'Algérie acceptera son choix. L'Algérie veut la paix dans la région et elle l'a prouvée en réglant les problèmes de frontières avec l'ensemble de ses voisins, y compris avec le Maroc en 1972. »

Nous n'avons pas de problème bilatéral avec le Maroc. Celui du Sahara occidental n'est pas algérien ou marocain, mais africain. Nous aidons le peuple sahraoui, comme nous aidons les peuples de Namibie et d'Afrique du Sud. Je n'accepterai jamais qu'un soldat algérien passe les frontières reconnues internationalement. Pour nous, il s'agit d'un problème de décolonisation. Le dix-neuvième sommet de l'O.U.A. a clarifié les choses en désignant les deux belligérants, le Maroc et le Front Polisario. Etat indépendant ou Etat fédéré ? Le choix appartient aux Sahraouis. J'ai cru un moment qu'il y avait un espoir d'entente. Malheureusement, le roi du Maroc a changé de position dans ses dernières déclarations. Le Maghreb ne peut se faire au détriment des Sahraouis ou au détriment de notre peuple. Pour établir des relations diplomatiques, il faudrait que le problème sahraoui soit réglé car je crains qu'elles soient remises en cause au moindre accrochage.

La France pourrait-elle jouer un rôle pour faciliter la solution du conflit ?

On peut penser qu'elle est en mesure de jouer un rôle positif quand on sait qu'elle croit au principe du droit des peuples à l'autodétermination et quand on connaît ses relations avec les pays du Maghreb.

L'Algérie de son côté a-t-elle des propositions à faire au sujet du Tchad ?

Notre position est très claire. Nous sommes à la solution du problème dans le cadre de l'O.U.A. Les conditions du règlement sont : réconciliation nationale, respect de l'unité du peuple et de l'intégrité du pays, non-

immixtion étrangère. Il faut le retrait de toutes les forces étrangères, qu'elles appartiennent ou non au continent africain.

La tentative de médiation dans la guerre irako-pennsylvanienne se poursuit-elle ? Pensez-vous que la livraison des Super-Etendard à Bagdad vous complique la tâche ?

Nous sommes préoccupés d'autres différends entre les deux pays avant même que n'éclate la guerre. Tous nos efforts n'ont malheureusement abouti à aucun résultat concret. Il n'y a pas d'espoir dans un avenir proche. Mais nous devons continuer. J'ai dit aux belligérants que la guerre ne peut être une fin en soi. Je n'ai pas de commentaire à faire sur la livraison des Super-Etendard. Je ne pense pas que le renforcement du potentiel militaire dans la région règle le problème. Nous devons aider nos frères arabes et musulmans. Mais notre solidarité ne peut se manifester sur une base raciale.

Comment l'Algérie apprécie-t-elle la présence de la force d'intervention française au Liban ?

Toute initiative qui a pour but la paix et la concorde nationale est la bienvenue, si elle prend en charge le peuple libanais dans sa totalité. Nous espérons que la rencontre actuelle à Genève aura des résultats et diminuera les souffrances de ce peuple. Nous souhaitons que les responsables libanais rétablissent la concorde nationale en vue de l'unité et de l'arabité du peuple libanais.

« Seul le Coran est intangible »

Les activistes musulmans considèrent-ils un obstacle réel au développement moderne de l'Algérie ?

L'Algérie est un pays de droit qui a ses lois et une Constitution qui précise que l'islam est la religion de l'Etat. Tout citoyen doit agir dans le cadre de la loi et cette loi est celle de l'islam, qui rejette la violence et qui prêche la tolérance et la justice sociale.

Le développement du secteur privé est-il conforme à la charte nationale de 1976, qui trace les grandes orientations idéologiques et économiques du pays ? La charte est-elle susceptible d'être révisée ?

La charte nationale est la base idéologique de notre peuple. C'est un texte évolutif, qui peut être mis à jour et enrichi par le congrès du parti en fonction de l'expérience et des étapes de la révolution et de ces étapes les termes mêmes de la charte ; seul le Coran est intangible. L'Algérie a réalisé son développement à un rythme accéléré. Quelles que soient les bonnes intentions des

« Pieds-noirs » vivant encore ici. En avril, un « avis » du ministre algérien des finances avait interdit à tous les étrangers ne remplissant pas certaines conditions de rapatrier une partie de leur salaire. Etaient touchés des Français non coopérants séjournant en Algérie depuis plus de cinq ans. En vertu d'un échange de lettres auquel il a été procédé après la récente visite à Alger de M. Mauroy, le principe était posé qu'à titre de réciprocité, aucun Français n'est désormais concerné. Mais dans la pratique, chacun des intéressés (plus de cinq cents) devra constituer un dossier de dérogation et attendre la réponse. On ne sera donc fixé sur la portée réelle de l'accord que dans quelques semaines.

Cette situation suscite une certaine nervosité chez beaucoup de salariés non coopérants qui n'ont pas pu rapatrier un franc depuis les printemps.

Deux mille biens immeubles

Le 30 octobre, les autorités algériennes ont diffusé à l'intention des Français concernés les modalités d'une procédure qui devrait aboutir au déblocage de tous les « comptes d'attente » et de « départ définitif » ouverts à

gens, il est possible de commettre des erreurs. Ces erreurs doivent être corrigées sur la base de l'expérience acquise. Nous refusons la fuite en avant. Nous avons le courage de faire notre autocritique parce que nous sommes sûrs de nous et de la volonté de notre peuple.

Le secteur privé est prévu par la charte. Il existait d'ailleurs depuis l'indépendance mais il était incontrôlable. Il y a des milliards en Algérie qui se sont enrichis sur le dos du citoyen et de l'Etat. Nous avons voulu mettre de l'ordre. Le secteur privé ne peut exploiter le pays. A partir du moment où nous avons clarifié son cadre d'activité, nous l'avons encouragé. C'est le cas, notamment, dans les domaines du tourisme et surtout de l'agriculture où les paysans privés bénéficient des mêmes avantages que les coopératives et les villages socialistes. Il faut mettre un terme à la notion d'assisté.

Des arrestations ont été annoncées récemment en Algérie. S'agit-il d'affaires politiques ou indubitablement de droit commun ?

Ce n'est pas un problème politique. Il y a eu trafic de drogue et de devises. Certains ont été utilisés par des nostalgiques des années 60. Ils ont été payés et devaient bien se justifier au regard de leurs bailleurs de fonds. Je ne veux pas parler de telle ou telle personne ; quelqu'un ou pu tomber dans un piège tendu en leur faisant miroiter des choses. Ce qui est sûr, c'est qu'il s'agit d'une affaire de droit commun.

Le cinquième congrès du F.N.U. va se tenir à la fin de l'année. Quels seront les grands thèmes du débat ?

Il s'agit de préparer une nouvelle étape dans le développement du pays. Elle est résumée par la devise du congrès : « Travail et rigueur pour garantir l'avenir. » Quelques retouches seront apportées aux statuts du parti, mais je ne peux pas vous en dire plus car je serai un militant parmi les autres et le congrès est libre et souverain.

Au cours de ce congrès, le parti désignera son candidat à la magistrature suprême. Briguezerez-vous de nouveau cette charge ?

Je suis un homme de principes. Nous voulons créer des traditions dans le cadre de la démocratie responsable. Si demain les militants et le peuple veulent de nouveau de moi, je serai à la disposition de la nation pour consentir les sacrifices nécessaires. Si un jour je sens qu'il est changé d'avis, je ne m'imposerais pas. Je rentrerai dans le rang.

Propos recueillis par PAUL BALTA et JEAN DE LA GUERIVIERE.

La communauté française du déblocage des comptes

De notre correspondant

Alger. — La colonne française d'Algérie est actuellement de trente-sept mille personnes, dont la moitié réside dans la circonscription consulaire d'Alger. La population active est constituée à 40 % de coopérants, de personnel de l'ambassade et des consulats, d'enseignants dans les établissements scolaires français d'Algérie. En dehors du service public, les travailleurs expatriés dans le cadre des grands contrats commerciaux représentent 30 % des personnes exerçant une activité professionnelle. Le reste, étant constitué de Français établis à leur compte ou ayant un contrat d'emploi conclu directement avec l'Algérie.

Les « pieds-noirs » sont environ trois mille, en majorité des personnes âgées de condition modeste. Cinq cents d'entre eux, parfois grabataires, survivent grâce à l'allocation du fonds de solidarité du gouvernement français et sont aidés par des voisins algériens charitables. Demeurent aussi en Algérie quelque six cents religieux dont certains travaillent et ont pris la nationalité algérienne.

Alger vient de prendre différentes mesures à propos du contentieux sur les transferts de fonds et les cessions de biens des

« Pieds-noirs » vivant encore ici.

En avril, un « avis » du ministre algérien des finances avait interdit à tous les étrangers ne remplissant pas certaines conditions de rapatrier une partie de leur salaire. Etaient touchés des Français non coopérants séjournant en Algérie depuis plus de cinq ans. En vertu d'un échange de lettres auquel il a été procédé après la récente visite à Alger de M. Mauroy, le principe était posé qu'à titre de réciprocité, aucun Français n'est désormais concerné. Mais dans la pratique, chacun des intéressés (plus de cinq cents) devra constituer un dossier de dérogation et attendre la réponse. On ne sera donc fixé sur la portée réelle de l'accord que dans quelques semaines.

Cette situation suscite une certaine nervosité chez beaucoup de salariés non coopérants qui n'ont pas pu rapatrier un franc depuis les printemps.

Deux mille biens immeubles

Le 30 octobre, les autorités algériennes ont diffusé à l'intention des Français concernés les modalités d'une procédure qui devrait aboutir au déblocage de tous les « comptes d'attente » et de « départ définitif » ouverts à

PRÉSIDENT CHAÏA Alger ou les avan- ces des désagréments

Le président libanais, Elias Châïa, a été reçu à Alger par le président de la République, François Mitterrand, le 30 octobre. Cette rencontre a été l'occasion d'un échange de vues sur la situation au Liban et sur les relations entre la France et le Liban. Le président Châïa a souligné l'importance de la coopération entre les deux pays et a exprimé sa confiance dans la capacité de la France à résoudre les problèmes libanais. Le président Mitterrand a répondu que la France était prête à faire tout ce qui était en son pouvoir pour contribuer à la paix et à la stabilité au Liban.

Le président Châïa a également souligné l'importance de la coopération entre les deux pays dans le domaine économique et social. Il a exprimé sa confiance dans la capacité de la France à aider le Liban à surmonter ses difficultés économiques. Le président Mitterrand a répondu que la France était prête à faire tout ce qui était en son pouvoir pour contribuer à la prospérité et au développement du Liban.

Le président Châïa a également souligné l'importance de la coopération entre les deux pays dans le domaine culturel et éducatif. Il a exprimé sa confiance dans la capacité de la France à aider le Liban à développer son système éducatif. Le président Mitterrand a répondu que la France était prête à faire tout ce qui était en son pouvoir pour contribuer à la culture et à l'éducation du Liban.

Le président Châïa a également souligné l'importance de la coopération entre les deux pays dans le domaine sportif. Il a exprimé sa confiance dans la capacité de la France à aider le Liban à développer son sport. Le président Mitterrand a répondu que la France était prête à faire tout ce qui était en son pouvoir pour contribuer à la santé et au bien-être du Liban.

Le président Châïa a également souligné l'importance de la coopération entre les deux pays dans le domaine de la santé. Il a exprimé sa confiance dans la capacité de la France à aider le Liban à améliorer son système de santé. Le président Mitterrand a répondu que la France était prête à faire tout ce qui était en son pouvoir pour contribuer à la santé et au bien-être du Liban.

Le président Châïa a également souligné l'importance de la coopération entre les deux pays dans le domaine de la justice. Il a exprimé sa confiance dans la capacité de la France à aider le Liban à améliorer son système judiciaire. Le président Mitterrand a répondu que la France était prête à faire tout ce qui était en son pouvoir pour contribuer à la justice et à la paix au Liban.

Le président Châïa a également souligné l'importance de la coopération entre les deux pays dans le domaine de la culture. Il a exprimé sa confiance dans la capacité de la France à aider le Liban à développer sa culture. Le président Mitterrand a répondu que la France était prête à faire tout ce qui était en son pouvoir pour contribuer à la culture et à l'éducation du Liban.

فكرنا من الأصل

EN FRANCE
gérien

DU PRÉSIDENT CHADLI

Alger ou les avantages
et les désagréments d'un vaste chantier

De notre correspondant

Alger. — Sur le trottoir de l'ancienne rue d'Isly, devant les façades des immeubles de style nouille flamboyant, habillés il y a moins d'un quart de siècle par les « pieds-noirs », une femme de diplomate avoue : « Je ne suis pas une nostalgique du passé, j'ai manifesté pour la paix en Algérie, mais, ici, c'est plus fort que moi : impossible de ne pas penser à eux. Il faut dire qu'ils ont marqué cette ville à un point incroyable ».

Le rapatrié qui revient en pèlerinage à Alger (il y en a, en nombre moindre, il est vrai, qu'à Oran, fréquenté par les membres d'un pittoresque Pieds-noirs club international, dont le président, installé dans le Midi, anime aussi les amis de Santa-Cruz) que voit-il, lui ? Selon qu'il arrive par le bateau de Marseille ou par l'un des quelque douze vols reliant chaque jour la capitale algérienne aux principales villes de France, la première impression est différente.

Vu du port, le cœur de la capitale, amphithéâtre ouvert sur la Méditerranée, a peu changé. La Casbah, fortement dégradée de l'intérieur, est toujours, aperçue de loin, un chef-d'œuvre d'harmonie blanche. Les bâtiments à arcades du front de mer présentent des façades bien entretenues. Le premier chauffeur de taxi venu — expression inadéquante car il en vient peu — surprendra le client en lui faisant répéter sa destination : par commodité, on désigne encore un grand nombre de rues et de lieux publics par leurs anciens noms.

Des charmes
« rétro »

Sur le bateau, la ligne d'horizon est modifiée par la masse de l'hôtel Aurassi, les quelques tours poussées sur les hauteurs, le mémorial de l'Indépendance, mais dans la perspective limitée des principales artères de la ville basse, l'architecte Chassériau retrouverait sans trop de peine ses plans de la fin du siècle dernier. Emotion de l'ancien locataire du boulevard Carnot devant l'ascenseur qu'on met en marche en introduisant une pièce de monnaie dans la fente d'un ingénieux dispositif ! Monument rare, parfois encore en état d'entamer sa lente ascension.

Autres charmes « rétro » : la devanture d'avant-guerre d'un confiseur de la rue Didouche Mourad, les comptoirs boisés de

certaines pharmacies, deux ou trois boutiques d'antiquaires dans lesquelles, avec un peu d'imagination, on peut reconstituer un foyer européen de Bab-el-Oued des années 30. Seul établissement d'enseignement secondaire français, le lycée Descartes, autrefois lycée Fromentin, comprend toujours le bâtiment où siège le comité de libération nationale pendant la seconde guerre mondiale. Les camouflages anti-aériens sont encore visibles sur quelques murs. L'arrivée et la sortie des élèves, déposés la plupart en voiture, suscitent un des embouteillages traditionnels d'Alger ; le lycée est fréquenté par la colonie fran-

pascal, reçoit volontiers les visiteurs dans le petit archevêché fleurant bon l'encastrique et les vieilles reliures. Le croyant ou l'esthète, s'il ne se sent pas à l'aise sous les tonnes de béton de la nouvelle cathédrale du Sacré-Cœur, flanquée d'une station d'essence, face au ministère de l'Information, ferait mieux de monter à Notre-Dame-d'Afrique, toujours ouverte sous la garde de quelques Pères blancs.

Si, dans beaucoup de pays en développement, l'axe reliant l'aéroport à la capitale administrative est une voie triomphale ou « une vitrine » trompeuse, rien de tel à Alger. Essayer de ne pas renverser les piétons qui esca-

gent et de la salubrité publiques ? [...] Des efforts louables ont certes été déployés et des résultats probants obtenus. Mais à quel prix ? Il a fallu l'intervention personnelle du président Chadli Bendjedid. »

Article caractéristique avec son dosage habituel de satisfaction militante et de constat critique. Face à l'évidence, les prudences oratoires ne sont même plus nécessaires. C'est Révolution africaine, l'hebdomadaire du parti unique, qui faisait, il y a un an, le plus sévère des tableaux : « A l'heure présente, vivre dans la wilaya d'Alger, c'est vivre quotidiennement des problèmes d'eau, de transport, d'approvisionnement, de promiscuité, le tout enveloppé dans une atmosphère où l'ennui est le corollaire d'un manque chronique de loisirs [...] ». S'approvisionner à bon compte à Alger ne relève plus de la débrouillardise mais de l'exploit. On regarde avec admiration le citoyen qui, tout sourire, se déplace avec quelques sachets de pommes de terre sèchement exhibées.

Depuis, des progrès ont été enregistrés. Le développement des grandes surfaces commerciales, parallèlement à la levée des suspensions à l'égard du secteur privé, a réduit les fameuses « chaînes » (queues) devant les produits alimentaires. La création d'une police de l'environnement a conduit certains commerçants à faire un petit effort pour embellir la rue. Des mesures ont été prises pour obliger restaurateurs et gargotiers à respecter un minimum d'hygiène. Des opérations ont été menées pour nettoyer certains quartiers envahis d'ordures ménagères et de détritus de toutes sortes. Il reste beaucoup à faire ; y compris dans des zones réputées résidentielles.

« Dégourbisation »

Conçue pour huit cent mille habitants, Alger a aujourd'hui une population dépassant les trois millions. « Véritable tumeur maligne accrochée aux flancs de la cité, les bidonvilles abritent près de deux cent mille personnes », écrivait, en 1982, Révolution africaine. Estimation modeste, on l'a découvert à l'occasion des opérations de « dégourbisation » menées depuis août.

Parce qu'il faut de la place pour construire les nouvelles structures indispensables à la capitale, parce que, de toute façon, il faut décongestionner celle-ci au bord de l'asphyxie, ordre a été donné de détruire ce qu'on appelle ici « l'habitat précaire » — ou, par un euphémisme encore plus exquise, « l'habitat spontané » — et de reconstruire les habitants dans leur lieu d'origine, attesté par les papiers d'identité. Tous les flocs concernés n'étaient pas des bidonvilles, mais dans ces derniers on aurait découvert des dizaines de milliers de personnes « enregistrées » nulle part et vivant en « parasites ».

Au jour et à l'heure dits, l'armée et la police arrivent avec camions et cars. Dans les uns on met les biens, dans les autres on fait monter les personnes. En route pour la province. En principe, des structures d'accueil ont été prévues, des emplois attendent les évacués. La presse a publié des articles sur les bonnes conditions de réinsertion. La réalité est souvent différente. C'est du moins ce que donnent à penser quelques manifestations au début de septembre, dont la plus animée a eu lieu à El-Harrach, dans la banlieue d'Alger.

Cette chirurgie lourde est sans doute nécessaire pour sauver une ville qui n'a pris conscience que tardivement de son mal. Au sein même de la classe dirigeante, des voix se seraient cependant élevées pour demander plus de douceur. Vingt et un ans après l'indépendance, l'Algérois constate encore que la révolution n'est décidément pas un dîner de gala.

JEAN DE LA GUÉRIÈRE.



La ville et le port d'Alger (le Monde illustré, 1860)

caise, beaucoup d'enfants de diplomates étrangers et aussi un nombre appréciable d'Algériens dont les parents ont séjourné, ou peuvent être appelés à séjourner, hors du pays.

Bien qu'elle ne soit pas la plus grande et la plus confortable des constructions de type hispano-mauresque d'Hydra et d'El-Biar, maintenant occupées pour la plupart par des diplomates, la villa les Oliviers restera probablement la résidence de l'ambassadeur de France en raison du passé : le général de Gaulle s'y installa en août 1943 après un court séjour à la villa des Glycines (aujourd'hui habitée par l'ambassadeur de Grande-Bretagne) où il conserva ses bureaux.

Un nombre croissant d'églises sont fermées ou transformées en mosquées. C'est le cas de l'ancienne église Saint-Charles, près de laquelle le cardinal Duval, dont le quotidien El Moudjahid publie chaque année le message

dem ténérément les barrières de séparation sur l'ancienne « Moutonnrière » dans la poussière et les odeurs d'un oued pollué est, de mémoire de diplomate régulièrement convié à l'accueil des hôtes de marque dans le salon d'honneur de l'aéroport Houari-Boumediène, une des plus épreuves qui soient. De même, rien n'est fait pour apaiser les tensions entre les visiteurs aux abords du site des foires internationales à Senoubar. Quiconque se perd dans les cités poussiéreuses, situées à seulement quelques kilomètres du Pavillon des nations, aura une vue juste mais partielle des réalités algériennes.

Les invraisemblables embouteillages qui concourent à l'épreuve avertissent déjà qu'inconfort n'est pas marsemme économique. Aujourd'hui Alger, au moins dans sa périphérie, est un immense chantier, avec ce que cela comporte de désagréments, mais aussi d'espoir. Les études du métro, la construction de « pénitentes » et « radiales » et de « rocade », l'édification de nouvelles cités, moins inhumaines, concernent une autre Alger, qui n'est plus « Alger la blanche », une autre ville au-delà de la ville actuelle, qui n'a pas encore trouvé son âme, mais où, on l'espère comme les rédacteurs de l'hebdomadaire Algérie Actualité qui en font le titre de leur dernier numéro, « La qualité de la vie, ce n'est plus un slogan ».

Un regard de l'ancien pied-noir, sans doute passablement désemparé, substituerait donc celui d'un « travailleur émigré en France depuis 1973 » revenu au pays et écoutons ses propos rapportés par le même hebdomadaire : « Des la sortie de l'aéroport aménagé et agrandi, mais encore trop exigü pour l'affluence, on perçoit les signes du changement. Alger commence pratiquement aux portes de l'aéroport. Des manifestations sans appel d'une politique nouvelle de protection et d'aménagement de l'espace résidentiel et du logement sont perceptibles. Toutefois, je me suis demandé face aux vastes étendues prévues pour les « surfaces vertes » : d'où va venir l'eau ? [...] Je me demande si l'éducation sociale des citoyens n'est pas quelque peu négligée. Le spectacle de certains balcons, les ravages de certains vandales, ont de quoi inquiéter. [...] Alors, qui s'occupe, ou plutôt qui ne s'occupe pas, de l'entretien des immeubles ? Qui est chargé de l'hy-

J.G.

LA GUERRE AU LIBAN

Les combats de Tripoli

(Suite de la première page.)

● A MOSCOU, les dirigeants soviétiques ont adressé un ferme et solennel avertissement aux États-Unis contre toute exploitation des derniers incidents du Liban pour justifier une « opération militaire à grande échelle ». L'agence Tass a fait savoir à ce propos que les dirigeants soviétiques ne toléreraient pas d'extension de l'ingérence armée américaine au Liban. Les milieux officieusement entendus que la mise en garde avait été rédigée avant les derniers développements du Liban et que ceux-ci ne lui étaient d'ailleurs rien, bien au contraire, de son actualité. D'autre part, l'agence Tass annonce que le ministre syrien des affaires étrangères effectuera une « visite de travail » en Union soviétique dans la première quinzaine de novembre.

● A PARIS, le porte-parole du gouvernement, M. Max Gallo, a affirmé que la France « condamne » l'attentat anti-israélien de Tyr (Liban) et « les bombardements qui se poursuivent contre les camps de réfugiés palestiniens », considérés comme « autant d'obstacles à la recherche d'une solution pacifique et équilibrée dans la région, solution qui doit prendre en compte toutes les réalités ».

● A TRIPOLI, les violents combats qui ont opposé vendredi les loyalistes aux dissidents du Fath, appuyés par les Syriens, ont

diminué d'intensité dans la soirée de vendredi. Le nombre des victimes est très élevé, mais, en raison de l'intensité des combats au cours de la journée, aucun bilan ne pouvait être obtenu. Cependant, le C.I.C.R. dans un communiqué rendu public à Genève vendredi faisait état de « plusieurs centaines de morts et de blessés parmi la population et demandait à toutes les parties en présence que les bombardements sur les camps de réfugiés palestiniens et sur certains quartiers de la ville de Tripoli cessent ». Selon des informations recueillies par l'A.F.P. à Tripoli, les combats ont déjà fait au moins 140 morts dont une cinquantaine de civils, 26 loyalistes et 60 dissidents. Le nombre des blessés s'élèverait au moins à 200. Enfin, de nouvelles cuves de la raffinerie de Tripoli ont été touchées vendredi après-midi par des obus, portant ainsi le nombre des réservoirs en flammes à 12.

● A TUNIS, on indique de sources proches du département politique de l'O.L.P. que le gouvernement français « a demandé avec insistance vendredi à plusieurs États arabes d'intervenir pour arrêter les bombardements sauvages auxquels sont soumis les camps palestiniens à Tripoli et au Liban nord ». Paris aurait également entrepris « des consultations avec certains États européens en vue d'examiner les possibilités d'une action politique commune ». (A.F.P. - Reuter - A.P.).

M. PERTINI A BEYROUTH

« Une journée exaltante »

De notre correspondant

Rome. — « Une journée exaltante. » C'est en ces termes que le président de la République, M. Pertini, a qualifié les quelques heures qu'il a passées vendredi 4 novembre à Beyrouth au milieu des soldats du contingent italien. En cette journée anniversaire des forces armées, la visite de M. Pertini à la caserne la plus exposée d'Italie a pris un double sens. D'abord réaffirmation solennelle de l'engagement de l'Italie dans la force multinationale de paix au Liban, mais aussi en quelque sorte consacrer cet orque retrouvé des soldats italiens tournés en dévotion à la suite des péripéties de leur armée et aujourd'hui salués par tous, la presse internationale

comme les parties sur le terrain, pour l'exemplarité de leur action.

« C'est en parfaite conformité aux principes [qui ont guidé l'armée italienne] que le contingent italien au Liban accomplit aujourd'hui sa tâche délicate et dangereuse qui a pour unique objectif le maintien de la paix et la défense des populations civiles », a déclaré M. Pertini dans son message aux soldats. Après avoir visité l'hôpital militaire, M. Pertini a salué les officiers français. Une journée marquée par cette simplicité un peu bon enfant qui caractérise les déplacements du président de la République (il avait apporté aux soldats mousses et panettoni) mais aussi empreinte de dignité et de chaleur. — Ph. P.

Six détenus d'Ansar enterrés vivants
lors d'un réaménagement du camp

Jérusalem (A.F.P.). — Six détenus du camp d'internement israélien d'Ansar (Sud-Liban) ont été enterrés vivants « par erreur » vendredi 4 novembre, au cours des travaux de réaménagement du camp, a annoncé le porte-parole militaire israélien.

Selon le porte-parole, deux bulldozers travaillant à la réfection d'une partie du camp, après le transfert, survécu cette semaine, d'une

grande partie des prisonniers dans un nouveau centre d'internement, ont enseveli six prisonniers qui s'étaient dissimulés dans un des nombreux tunnels creusés au cours de tentatives d'évasion.

Par ailleurs, deux prisonniers, qui refusaient de sortir d'une cachette pour être transférés dans le nouveau camp, ont été blessés au cours de leur arrestation, a-t-il ajouté.

Haute-Volta

Un « mercenaire » blanc
tué par les forces de sécurité

Un « mercenaire » blanc a été tué, mercredi soir 2 novembre, à Ouagadougou par les forces de sécurité, à proximité du palais du Conseil de l'entente, où siège le Conseil national de la révolution (C.N.R.). De source militaire voltaïque, on indique que la victime, dont l'identité n'a pas été révélée, faisait partie d'un groupe d'au moins quatre hommes qui ont été repérés près du quartier général du C.N.R. durant le couvre-feu, toujours en vigueur de 23 heures à 5 heures du matin. Le corps de ce « mercenaire » a été exposé à la morgue de la capitale voltaïque. Selon les mêmes sources, on précise que cet homme était porteur de papiers d'identité volés à un enseignant vivant en France, et qu'il serait de nationalité française. Le 28 octobre, le chef de l'Etat voltaïque, le capitaine Thomas Sankara, avait dénoncé l'existence d'un complot et les risques d'« agression imminente par des mercenaires recrutés par une

poignée de politiciens revanchards ». D'autre part, le 30 octobre, le lieutenant Pierre Quesdrogo, secrétaire national des comités de défense de la révolution (C.D.R.), avait indiqué que les mercenaires capturés en Haute-Volta seront désormais « physiquement éliminés ». (A.F.P. - Reuter).

Zimbabwe

● L'EVEQUE MUZOREWA A ENTAMÉ UNE GREVE DE LA FAIM. — L'ancien premier ministre zimbabwéen, Mgr Abel Muzorewa, arrêté le 31 octobre par les services de sécurité, observe une grève de la faim depuis son arrestation, a annoncé, vendredi 4 novembre, son fils, M. Philémon Muzorewa, qui a précisé que son père était malade et que les autorités avaient refusé qu'un médecin l'examine. — (A.F.P.).

te française
les comptes

Les comptes de l'Etat algérien pour l'année 1980 ont été publiés. Ils montrent un déficit de 900 milliards de francs, ce qui est un record pour un pays en développement. Le déficit est dû à une augmentation des dépenses militaires et à une diminution des recettes fiscales.

Le déficit de 900 milliards de francs est dû à une augmentation des dépenses militaires et à une diminution des recettes fiscales. Le gouvernement algérien a annoncé qu'il allait prendre des mesures pour réduire les dépenses et augmenter les recettes.

Deux mille deux cents immeubles ont été vendus en Algérie. Le gouvernement algérien a annoncé qu'il allait vendre des immeubles appartenant à l'Etat.

France

LE BUDGET DE L'AGRICULTURE A L'ASSEMBLÉE

MM. Barre et Rocard : « Parler vrai », même aux agriculteurs

M. Jacques Chirac a montré la voie : être apprécié par les agriculteurs est un atout considérable pour tout homme politique doté de hautes ambitions. M. Raymond Barre, qui ne veut plus être qu'un économiste, a au moins retenu cette leçon de celui qui fut son prédécesseur à l'hôtel Matignon. Il a donc choisi, dans le débat budgétaire en cours à l'Assemblée nationale, de ne pas intervenir dans la discussion générale, mais d'être le principal porteur de l'U.D.F. sur le budget du ministère de l'Agriculture. Seulement, M. Michel Rocard lui a contesté la place en haut de l'affiche.

Pour sa première grande intervention au Palais Bourbon en tant que ministre de l'Agriculture, M. Rocard se devait d'apparaître comme un grand spécialiste du délicat dossier que lui a confié le président de la République. Il sait qu'il joue là une partie de son avenir politique. Plus de deux heures de discours, de longues réponses à une trentaine de questions précises lui ont permis de montrer que, en sept mois, il avait su ouvrir tous les tiroirs de son ministère. Mais ceux qui espéraient qu'il ferait ici l'intervention qu'il s'était interdit de faire à Bourg-en-Bresse sont restés sur leur faim. Ministre technique il est, ministre technicien il entend rester.

« Gardez-vous à gauche, gardez-vous à droite »

Quel intéressant face-à-face que celui de ces deux hommes qui ont construit leur image sur leur volonté de « parler vrai », de ne pas cacher les difficultés, de dire les choses telles qu'elles sont, quoi qu'il leur en coûte. Si M. Chirac avait été présent dans l'hémicycle, lui dont qu'il entendait sans oreilles siffler de quelque côté qu'il se fût tourné. « Je n'ai pas de clientèle à défendre ni à constituer », a assuré l'actuel ministre de l'Agriculture. « Je ne me livre pas à une opération catégorielle », a affirmé, en écho, l'ancien premier ministre, en critiquant les visions « trop politiques » du dossier agricole dont il a, dit-il, « pu mesurer les inconvénients ». Et, pour que son message soit clairement entendu à l'hôtel de Ville de Paris, M. Barre a rappelé l'importance des montants des investissements monétaires qu'il avait trouvés en accord avec M. Chirac à l'hôtel Matignon.

Les deux vedettes de ce débat se sont adressées l'une à l'autre avec respect, se trouvant d'accord sur un certain nombre de points importants. L'une comme l'autre font la même analyse des difficultés de la politique agricole commune et des orientations qui doivent prévaloir aux négociations sur sa réforme (même si M. Barre souligne que la situation est plus complexe la tâche du gouvernement) voire sur les conditions de l'extension du Marché commun à l'Espagne et au Portugal. Tous les deux constatent que le principal problème de l'agriculture européenne est l'insolvabilité des pays du tiers-monde et les pressions américaines. Ils sont encore d'accord pour reconnaître qu'il n'est pas possible de laisser s'écouler les excédents laitiers. Et quand M. Barre déclare : « Le moment vient où l'on ne peut plus espérer ni dans une forte hausse des prix communautaires ni dans une distribution massive de la manne budgétaire », M. Rocard est-il satisfait ?

M. Barre n'est pas pour autant converti à la gestion socialiste. Il a mené contre elle une attaque ferme, accusant le gouvernement de « ne plus considérer l'agriculture française comme un secteur prioritaire de notre économie », voyant dans le projet de budget « le sacrifice des investissements agricoles. C'est-à-dire de la préparation de l'avenir », parlant de l'« inconstance » de la politique agricole et expliquant que si le revenu agricole avait augmenté en 1982, c'était parce que « l'héritage était plus solide que vous ne le prétendez ».

M. Rocard n'est pas devenu bariste. S'il se félicite des choix faits dans les années 60 pour le devenir de l'agriculture française, pédagogue il brandit un graphique à la tribune pour montrer comment, de 1974 à 1981, les agriculteurs avaient « supporté ce qu'aucun groupe social ne serait prêt aujourd'hui à accepter : une baisse profonde et durable de son pouvoir d'achat ». Et puisqu'il lui est reproché — ce qu'il ne conteste pas — une diminu-

tion des crédits pour les investissements agricoles de l'Etat, il lance une pierre dans le jardin de M. Barre, en faisant remarquer que, de 1976 à 1981, ils avaient déjà connu une « diminution de 37 % en francs constants ».

En disant ses quatre vérités à l'opposition, M. Rocard est dans son rôle. En « parlant vrai » à sa majorité, il est fidèle à son personnage. L'entrée de l'Espagne et du Portugal dans le Marché commun ? Il se frotte les mains. « Les données techniques réelles », avec « lucidité » et « non dans l'aveuglement des passions déchaînées par je ne sais quel front de refus aussi hétéroclite que voué à l'échec ». La population active

agricole ? Oui, elle continuera à diminuer. L'enseignement agricole ? Oui, il va déposer un projet de loi qui définira « la nature et les missions du service public », en y insérant certes l'enseignement privé, mais « sur la base de contrats avec l'Etat », le service public devant demeurer « divers dans ses composantes », même s'il devra être « unifié dans ses missions ».

Sur tout, gardant le vin amer pour la fin du repas, M. Rocard a martelé sa conception de ses rapports avec les syndicats agricoles. « Moi, je prends le monde agricole tel qu'il est, avec son histoire, avec ses traditions, ses organisations et les dirigeants qu'il s'est donnés », expliquant que « le métier de ministre de

l'Assemblée nationale, dans la nuit du vendredi 4 au samedi 5 novembre, a adopté — les députés R.P.R. et U.D.F. votant contre — les crédits du ministère de l'Agriculture (31,1 milliards de francs, en hausse de 4,3 % par rapport à 1983) et ceux du budget annexe des prestations sociales agricoles (58,9 milliards de francs, en hausse de 2,9 %).

« Budget-catastrophe » pour le R.P.R. ; « budget de misère » pour l'U.D.F. ; pas d'« éradication » au P.S. ; « engrenage » au P.C. Il a fallu que la majorité retrouve dans la répartition des crédits des priorités qu'elle approuve (formation, installation des jeunes, organisation des marchés, réforme de la fiscalité agricole) pour qu'elle adopte ce budget.

M. Michel Rocard a pu, il est vrai, en cours du débat, répondre positivement à quelques demandes pressantes : dans la

suite de la discussion budgétaire, les crédits pour les bourses de l'enseignement agricole devraient être accrus, ainsi que ceux pour le développement de l'hydraulique ; il pourrait en être de même pour ceux destinés à soutenir l'agriculture de montagne.

Il a aussi confirmé publiquement son souhait de voir modifier en deuxième lecture l'article du projet de loi de finances qui accroit les taxes sur les contrats d'assurances souscrits auprès des mutuelles agricoles. Quand à la possibilité de revenir sur le seul amendement communiste adopté, relatif à la fiscalité, qui limite les exonérations de l'impôt sur les grandes fortunes pour les propriétaires de terres agricoles, comme le souhaitent certains socialistes, les discussions — discrètes — continuent.

Th. B.

Quelques douceurs pour faire passer la rigueur

L'Assemblée nationale, dans la nuit du vendredi 4 au samedi 5 novembre, a adopté — les députés R.P.R. et U.D.F. votant contre — les crédits du ministère de l'Agriculture (31,1 milliards de francs, en hausse de 4,3 % par rapport à 1983) et ceux du budget annexe des prestations sociales agricoles (58,9 milliards de francs, en hausse de 2,9 %).

« Budget-catastrophe » pour le R.P.R. ; « budget de misère » pour l'U.D.F. ; pas d'« éradication » au P.S. ; « engrenage » au P.C. Il a fallu que la majorité retrouve dans la répartition des crédits des priorités qu'elle approuve (formation, installation des jeunes, organisation des marchés, réforme de la fiscalité agricole) pour qu'elle adopte ce budget.

M. Michel Rocard a pu, il est vrai, en cours du débat, répondre positivement à quelques demandes pressantes : dans la

l'illustration de la conception de la gauche, pour qui la banque « ne peut être qu'un outil aux mains du pouvoir ». Cette appréciation globale, portée par M. Michel Maurice-Bokanowski (R.P.R., Hauts-de-Seine), au terme de l'examen du projet commencé jeudi 3 novembre et achevé le vendredi 4, expliquait l'hostilité du R.P.R. à un texte essentiellement « politique ».

L'opinion de M. Etienne Dailly (Gauche dém., Seine-et-Marne), qui rejoignait celle du ministre de l'Economie, des finances et du budget, était toute différente : il s'agit de rénover le cadre juridique et institutionnel dans lequel s'exerce l'activité bancaire et de « rien d'autre ». Pour M. Dailly, « rien

de R.P.R. voit dans le projet le signe de la « poursuite de l'insatiation » commencée en mai 1981 et

l'agriculture (...) requiert une formidable aptitude au réalisme et à l'humilité qui messiaient tant aux doctrinaires de tous bords ».

Pour que les choses soient claires, si elles ne l'étaient pas encore, il faut remarquer à la F.N.S.E.A. que « le pluralisme n'est pas une vertu réservée exclusivement à l'enseignement », et aux autres organisations syndicales qu'il faut « au gouvernement des interlocuteurs qui soient capables de s'engager au nom du monde agricole ». Le choix de ceux-ci a été fait par les agriculteurs eux-mêmes, explique-t-il, lors des élections aux chambres d'agriculture. Et aux socialistes et aux communistes, qui souhaitent que les petits syndicats soient représentés partout, M. Rocard rappelle que « la rigueur des temps a réussi à faire admettre à peu près à tout le monde que deux et deux font quatre » et que, dans le même esprit, « 5 % de quatre peut difficilement faire un siège ». Pas question, donc, quoi qu'en aient pensé, la semaine passée encore, le groupe socialiste et les instances dirigeantes du parti socialiste, « d'opacifier la représentation du monde agricole dans les organismes de gestion ».

A ses amis qui auraient pu l'avoir oublié, M. Rocard rappelle : « Je crois avoir été nommé ministre de l'Agriculture pour faire avancer les choses dans ce secteur, et non pas pour compter les points d'une guerre de tranchées ». En clair, il fallait corriger le cap suivi avant lui par M. Edith Cresson. Est-il en train de réussir à rapprocher socialistes et monde agricole ? La volonté de M. Barre de se mêler aux débats et la dureté des attaques du R.P.R. sont peut-être des éléments de réponse. Mais avoir fait subir au ministère de l'Agriculture le poids de la rigueur plus directement qu'à d'autres, n'est certainement pas, pour ceux qui l'ont décidé, la meilleure façon d'aider M. Rocard à remplir cette dure tâche.

THÉRIER BRÉHIER.

dans le texte ne ressemble ni de près ni de loin à une illustration.

En approuvant ce texte « technique », l'opposition ne dit pas pour autant oui à la politique économique et financière du gouvernement, explique-t-il, avant de conclure : « Je suis prêt à prendre le pari que, si [l'opposition] revenait aux affaires, le texte ne serait pas abrogé, car il est indispensable à tout gouvernement, quel qu'il soit ». Au cours de la discussion des articles, le rapporteur de la commission des lois avait nié que la commission bancaire instituée à la place de la commission de contrôle des banques créée par la loi de 1941 aurait des pouvoirs exorbitants.

ANNE CHAUSSEBOURG.

Les principaux amendements

En accord avec le gouvernement plusieurs amendements, tendant à harmoniser plus complètement que ne le faisait le projet initial la législation bancaire avec les directives européennes adoptées ou en cours d'adoption, ont été adoptés. Il en a été de même pour des améliorations rédactionnelles ou techniques, proposées notamment par MM. Yves Durand (non inscrit, Vendée), rapporteur de la commission des finances, et Etienne Dailly (Gauche dém., Seine-et-Marne), rapporteur pour avis de la commission des lois.

Art. 5 (opérations connexes que les établissements de crédit peuvent effectuer). — Sur proposition du P.C., les opérations sur or, métaux précieux et pièces seront autorisées, mais soumises, comme les autres activités connexes, au contrôle prévu par le projet. Sur proposition de M. Dailly, les établissements pourront s'occuper du placement, de la souscription, de l'achat, de la gestion, de la garde et de la vente — (non mentionnée dans le texte initial) des valeurs mobilières et de tout produit financier, et — innovation par rapport au texte — des opérations de location simple de biens mobiliers ou immobiliers pour les établissements habilités à effectuer des opérations de crédit-bail.

Art. 12 (interdictions de responsabilité dans la gestion des établissements). — Sur proposition de M. Dailly, l'interdiction est étendue à tout ceux qui ont fait l'objet d'une condamnation, qu'il s'agisse d'une peine d'emprisonnement (prévue par le texte initial) ou d'amende (ajoutée par le Sénat), à ceux qui violeront les interdictions édictées par le présent projet ; aux personnes déclarées en faillite par une juridiction étrangère quand le jugement est déclaré exécutoire en France.

Art. 25 (compétence du Conseil national du crédit). — Sur proposition de M. Dailly, la consultation du C.N.C. pour l'élaboration du Plan est obligatoire. Sur celle de M. Garbano, il doit (et non peut) être consulté par le ministre de l'Economie et des finances sur tout projet et décret entrant dans le champ de sa compétence. Sur celle de M. Durand, le C.N.C. doit adresser chaque année au président de la République et au Parlement un rapport relatif à la monnaie, au crédit et au fonctionnement du système bancaire et financier.

Art. 47 (nomination d'un commissaire du gouvernement auprès

des organes centraux et de certains établissements de crédit). — Malgré l'opposition du gouvernement, le Sénat suit sa commission des finances, qui précise que le droit de veto du commissaire du gouvernement est limité au respect de la légalité et qui supprime le commissaire du gouvernement dans les établissements de crédit ayant une mission d'intérêt public.

Art. 34 (droit à l'ouverture d'un compte de dépôt). — Le projet initial laissait à la Banque de France le soin de désigner un établissement où toute personne à qui l'ouverture d'un compte aura été refusée pourra ouvrir un compte de dépôt. Le R.P.R., hostile à ce « droit au compte », se rallie à la proposition de M. Dailly qui limite ce droit aux seuls services financiers de la poste.

Art. 56 (crédit d'exploitation aux entreprises). — Le projet tend à remédier à la précarité du crédit à durée indéterminée dont l'interruption brutale peut entraîner de graves difficultés pour une entreprise. Sur proposition de la commission des lois, l'établissement de crédit ne pourra résilier l'ouverture de crédit qu'en cas de « fausse caractérisation du bénéficiaire » ou lorsque sa situation s'avère irrémédiablement compromise.

LA FIN DE LA VISITE DE M. MITTERRAND EN POITOU-CHARENTES

La part du rêve

De notre envoyé spécial

La Rochelle. — Gemin, François Mitterrand confiait des bouteilles au fil de l'eau. Il supposait qu'elles descendraient la Charente, de Jarnac, sa ville natale, jusqu'à Rochefort, où l'un de ses camarades était censé les récupérer. L'ami en question n'en a jamais trouvé aucune.

Le président de la République, qui a rappelé ce souvenir de jeunesse vendredi 4 novembre à Rochefort, étape de son voyage en Poitou-Charentes, jette encore des bouteilles à la mer. C'est peut-être sa part de rêve ou, plus sûrement, l'expression d'un goût prononcé pour les messages au long cours.

Part de rêve, l'appel répété de ville en ville au rassemblement des Français. Part de rêve ? Elle est pourtant réelle. Le président de la République est garant de l'unité du pays par fonction. Du « rassemblement », il sait bien que la réalité lui échappe, comme elle a échappé à ses prédécesseurs, Charles de Gaulle excepté. La réalité du combat politique est rude, et M. Mitterrand, comme il le dit lui-même, n'est sur ce sujet « ni nèf ni jobard ». Mais enfin, puisque rassembler appartient au vocabulaire de base de la V^e République et de ses présidents, va pour le rassemblement !

D'autant qu'il est permis, certains jours bûlés, de rêver un peu. La deuxième journée du voyage présidentiel, vendredi, s'y prêtait. Première étape : Pressignac, municipalité communale. Décor à la « Jour de fête » selon Jacques Tati, drapeaux tricolores aux fenêtres et accordeon dans les haut-parleurs — assistance plus large que les seuls cinq cent quarante-neuf habitants de la commune. C'était le petit matin de rêve : « Il est quelques moments dans la vie — c'en est un — où l'on a le sentiment de dépasser les divergences pour se retrouver capable d'un élan commun », a dit M. Mitterrand.

Deuxième étape : La Rochelle. Feu d'artifice sur le vieux port, drapeaux tricolores qui tombent du ciel en parachutes, orchestre en costumes bleus et blancs sous les arcades de la maison de la culture — on jouait *Petite fleur*, — et les milliers de Rochelais en sympathie avec l'événement. Le rêve encore : « J'ai vécu des moments intenses... » « Un peuple rassemble... »

Pas de manifestation, pas d'incident digne de ce nom. Tout juste un groupe de jeunes gascardiens — « Mitterrand, démission ! » — et une torpille baptisée « Jérémy à Poitiers (1) : quelques banderoles « Vive au pays » à Châtelleraut, le même jour ; une cinquantaine de petits vœux de la part du MOUPE, vendredi, à Cognac ; une délégation des ouvriers de chez Dufour à La

Rochelle. La droite hostile est restée chez elle. La gauche enthousiaste ne s'exprime plus, si elle existe encore. Restent à la fois la sympathie et le mécontentement d'un électeur frappé par la crise. Les ouvriers de Dufour, entreprise en difficulté, ont applaudi le président et lui ont offert, afin qu'il pense bien à leur avenir, une maquette de bateau. On manifeste sa sympathie sans enthousiasme. On manifeste son inquiétude sans colère.

Première étape symbolique : Pressignac — le village de Jour de fête — avec ses soixante morts sur le monument aux morts de la guerre de 14. « Ce pays blessé ne l'était pas à mort. Vous en avez la preuve », a dit M. Mitterrand.

Deuxième étape : La Rochelle. Ouverture « sur le monde nouveau », comme l'a déclaré pompeusement son maire, M. Michel Crépeau, ministre du commerce et de l'artisanat. « J'aurais regretté », a dit M. Mitterrand, d'être là (président de la République) dans une période plus aisée. C'est mon rôle que d'assurer le changement. Le changement est rendu nécessaire quand c'est difficile, quand ce que l'on n'a pas voulu changer rend impossible l'avenir. » Etape intermédiaire : Angoulême. « Il faut abandonner le plein-pied la période ouverte. A cause de la crise, grâce à la crise, il faut tirer un bien d'un mal. » Il est vrai qu'à Angoulême M. Mitterrand a eu quelque raison d'espérer. Il a assisté à une démonstration d'adaptation de l'électronique au dessin — ou l'inverse — offerte par le centre d'action culturelle et le dessin de l'artisanat. « Rassurer et exalter », a-t-il dit ; exalter de voir naître une industrie d'un art.

La crise existe, il faut en tenir compte et en tirer le meilleur parti. Le changement, de ce point de vue, seule la gauche peut y parvenir, l'ancienne majorité ayant été incapable de l'offrir. Tel est donc le message de M. Mitterrand. Ce message au long cours s'inscrit dans le temps, un temps très long. Le chef de l'Etat ne veut pas « courir après l'opinion ». L'action qu'il définit ne peut être, dans son esprit, inflexible « au gré du vent », en fonction des sondages, des reculs enregistrés, dimanche après dimanche, par la gauche aux élections partielles. L'impopularité ? Tant pis, dit-il. Les Français, paraît-il penser, finiront bien par s'apercevoir, avant la fin du septennat, que la crise est moins pénible avec la gauche qu'avec la droite, et que c'était cela, le message dans la bouteille.

JEAN-YVES LHOMEAU.

(1) La jeune fille qui avait lancé une torpille en direction de M. François Mitterrand, jeudi 3 novembre, à Poitiers (Vienne), a été inculpée d'outrage à magistrat, apprend-on auprès du parquet de Poitiers.

Incidents en Guyane. — La mort d'un marin pêcheur guyanais, M. Robert Radjou, tué d'un coup de fusil, dans la nuit du mercredi 2 au jeudi 3 novembre, à Cayenne, au cours d'une rixe, par un restaurateur d'origine réunionnaise, M. Evan Franconneau, a provoqué une manifestation violente, jeudi soir, au centre de la ville. Quelques centaines de jeunes gens, mobilisés pour la plupart par une radio locale proche du parti socialiste guyanais, R.T.M. 102, et apparemment persuadés qu'il s'agissait d'un crime raciste commis par un Européen, ont

commis divers délits, s'attaquant à des véhicules et à des magasins appartenant à des métropolitains. — (A.F.P.)

PRECISION. — Dans le commentaire accompagnant les programmes de la nouvelle direction du P.S., tel qu'il a été publié dans nos premières éditions du 5 novembre, M. Christian Goux était classé parmi les suppléants devenus titulaires. M. Goux est devenu membre titulaire du comité directeur et membre suppléant du bureau exécutif.

L'U.J.P.
Mouvement national des jeunes gaullistes
organisé à l'occasion de ses dix-huit ans

UNE JOURNÉE POUR LA FRANCE

Salle Gaveau
Mardi 8 novembre à 20 heures

Avec la participation de nombreuses personnalités de l'opposition nationale
Gala de variétés - Exposition

Renseignements : 526-67-04

Société

FAITS DIVERS

La « java » meurtrière de Pascal Dolzan

Arrêté récemment, Pascal Dolzan a reconnu trois meurtres. La personnalité ambiguë du meurtrier ne permet pas de mettre les cinq autres crimes similaires, non élucidés, depuis janvier dernier, sur le compte d'une monnaie d'un racisme anti-homosexuel.

Jour sans gloire dans les salles de jeu de Clichy : Pascal Dolzan, entre deux fugues des foyers de l'éducation surveillée, vit, dès l'âge de quatorze ans, de prostitution. L'argent facile, une mère inconnue oubliée à jamais, l'apparence de liberté et déjà cette envie de tuer, ce plaisir de « voir tomber des mecs » qu'il confie à deux journalistes, « Pascal, ce vieux roulier », lit-on dans *Libération* en décembre 1977.

La cavale prend fin le 26 octobre dernier place Clichy encore. Comme si, en six ans, il n'était jamais sorti de ce quartier ! Pascal Dolzan est arrêté lors d'un contrôle de routine pour deux meurtres d'homosexuels commis en février. Avez-vous immédiats, sans explication rationnelle ni haine particulière. Il reconnaît même froidement un troisième meurtre. « J'ai tué. J'ai frappé, c'est tout, explique-t-il aux policiers. Quand j'ai bu et fumé, je ne sais plus ce que je fais ».

Pascal Dolzan, à vingt et un ans, n'est pas pourtant un de ces truqueurs qui feignent d'accepter les avances des homosexuels pour mieux les dévaliser. Le meurtrier est de la famille. Pas un soir où on ne l'ait vu, depuis deux ans, fumer « joint » sur « joint », dans une de ces boîtes « cuir » pour homosexuels à tendance sadique ou masochiste. « Sans domicile fixe », il multiplie les hébergements, et ses amours passagères le faisaient vivre. On le savait violent et sadique, jusqu'à dessiner des croix gammées dans les bars.

On l'aimait ainsi avec, du haut de son 1,70 m, sa dégaine de pesteur dur.

Le lundi 14 février pourtant, peut-être est-il triste, comme à quatorze ans, lorsqu'il regardait, un demi de bière devant lui, place Blanche, l'hiver trop gris ? Il donne rendez-vous gare Montparnasse, hors de ses circuits habituels, à deux copains de l'éducation surveillée et de l'armée, Sylvano Butic, vingt et un ans, et Thierry Mercier, vingt et un ans, tous deux également sans travail. Le trio décide, pour un soir, de « faire la java » : quelques bières avalées, des rétroviseurs fracassés, des prostituées agressées. Mais, très vite, l'argent manque. Il se rendent, pour s'en procurer, chez le barman d'un club privé du Marais, Le Sling.

Le nom d'un accessoire de la parodie sado-masochiste, où Pascal Dolzan a quelque temps travaillé. Patrick Barbotte, qui héberge chez lui près de la rue Lepic un ami, Jean-Pierre Lecoq, leur ouvre, malgré l'heure avancée : ainsi le veut l'hospitalité des gens de la nuit. Ils exhortent de l'argent à Patrick Barbotte, la tension monte. Et c'est le carnage : seul restera intact, à l'arrivée de la police, l'ours en peluche de la salle à manger. Des seringues, des fouteurs, des cartouches et les fils du réveil-radio, attaches improvisées, jonchent le sol. Pascal Dolzan a abattu de deux balles dans la tête chacune des deux victimes, qui ont subi divers séjours en hôpital.

Plus précisément, un patron de bar, alerté par la police, prévient Pascal Dolzan début octobre des poursuites engagées contre lui. Depuis, le meurtrier se terrait dans des cages d'escalier avant d'échouer avec un ultime ami de passage dans un petit hôtel du dix-septième arrondissement.

D'où, le jour de son arrestation, cette barbe mal rasée, ces vêtements sales, cette allure de malingre qui n'est pas exacte : le milieu, en effet, l'a fait vivre et, aujourd'hui, ne l'accable pas : « Depuis dix ans, il y a toujours eu des assassins. On n'en a pas tant parlé, disent les responsables du bar Le Sling, où une des victimes travaillait. Pour vivre heureux, laissez-nous vivre tranquilles ».

de dix-sept coups de couteau un compositeur canadien, Claude Vivier, qu'il tient en laisse, jeu sado-masochiste négocié pour 400 F par la victime dans un bar de Belleville. Orange mécanique version cuir : la cocotte y est pour un peu, la folie meurtrière de Pascal Dolzan pour beaucoup. Trois jours après, le criminel inconscient revient sur les lieux, s'empare de quelques vêtements et les revend pour une somme dérisoire. Le vol n'explique pas à lui seul ce geste criminel et pas plus cette tentative, depuis, de fracasser le crâne d'une femme à la sortie de Beaubourg, contre le trottoir.

Vivre caché

Les crimes connus, Pascal Dolzan étant recherché, la brigade criminelle n'a pas toujours trouvé un soutien très actif dans la communauté homosexuelle : « Pour Dolzan, expliquent les policiers, ses forfaits sont simplement un rite sado-masochiste qui a mal tourné. » Ainsi certains responsables de l'hebdomadaire *Gai Pied* auraient-ils demandé Pascal Dolzan pour l'affaire Vivier. Un simple accident, d'après eux, d'un métier nécessairement dangereux. Le guide de l'homosexuel *Spartacus* ne signale-t-il pas, après tout, d'un astérisque les endroits dangereux ?

Plus précisément, un patron de bar, alerté par la police, prévient Pascal Dolzan début octobre des poursuites engagées contre lui. Depuis, le meurtrier se terrait dans des cages d'escalier avant d'échouer avec un ultime ami de passage dans un petit hôtel du dix-septième arrondissement. D'où, le jour de son arrestation, cette barbe mal rasée, ces vêtements sales, cette allure de malingre qui n'est pas exacte : le milieu, en effet, l'a fait vivre et, aujourd'hui, ne l'accable pas : « Depuis dix ans, il y a toujours eu des assassins. On n'en a pas tant parlé, disent les responsables du bar Le Sling, où une des victimes travaillait. Pour vivre heureux, laissez-nous vivre tranquilles ».

LES RÉFORMES HOSPITALIÈRES

Plusieurs organisations de médecins prévoient grèves et manifestations

Les vingt-deux organisations représentées dans l'intersyndicale des médecins hospitaliers, largement majoritaire dans l'ensemble des établissements de soins, ont décidé, à l'approche de l'examen de la réforme hospitalière par le Parlement et de la publication des décrets réformant les statuts des praticiens hospitaliers, d'actions revendicatives, marquées notamment par des grèves de soins et des manifestations de rue.

La Fédération nationale des syndicats des médecins et biologistes des hôpitaux généraux, que dirige le docteur Mollard, a déposé un préavis de grève pour le 14 novembre.

À Grenoble

DEUX ADMINISTRATEURS JUDICIAIRES SONT ÉCROUÉS

(De notre correspondant.) Grenoble. — Deux administrateurs judiciaires, l'un grenoblois, M. Jean-Louis Cavat, cinquante-huit ans, et M. Eric Finzi, trente-cinq ans, exerçant depuis 1981 à Bar-le-Duc (Meurthe-et-Moselle), ont été inculpés, le 4 novembre, par M. Paul Weisbuch, juge d'instruction, de malversation, faux et usage de faux. Ils ont été écroués à la prison de Varas.

Les deux hommes avaient vendu à des intermédiaires complaisants, ou à des amis, des biens qu'ils étaient chargés de liquider. La loi de juillet 1967, qui définit la mission des administrateurs judiciaires, leur fait obligation de vendre les biens des sociétés défaillantes aux enchères publiques afin d'indemniser au mieux les créanciers. M. Cavat ne semble pas avoir agi toujours de la sorte. Il a refusé, il y a quelques mois, une proposition d'achat des locaux d'une entreprise en liquidation pour la somme de 300 000 F, estimant l'offre insuffisante. Quelque temps plus tard il céda ces mêmes biens immobiliers pour le tiers du prix proposé à l'épouse de l'industriel en faillite.

De nombreux autres biens ont ainsi été vendus à des prix qualifiés de « dérisoires » par les policiers du S.R.P.J. de Grenoble. Un non roulant fut ainsi acheté 150 000 F par un entrepreneur savoyard, ami de M. Cavat, puis revendu dix fois plus cher à un client. Depuis plusieurs mois le S.R.P.J. s'interrogeait sur les agissements du plus important syndicat de la ville, mais les policiers ne parvenaient pas à mettre en lumière avec précision le type de malversation effectuée par M. Cavat.

CLAUDE FRANCILLON.

● **Mort d'un ancien évêque de Grenoble.** — Mgr André-Jacques Fougère, ancien évêque de Grenoble, est mort, le 31 octobre, à Rome, dans sa quatre-vingt-deuxième année.

[Né le 23 février 1902 à Barbezou (Charente), Mgr André-Jacques Fougère fut recteur honoraire de l'Institut catholique de Paris avant d'être nommé évêque de Grenoble par Pie XII le 1956. Il avait terminé sa vie à Rome comme consultant de la Secrétairerie d'État et chanoine de la basilique Saint-Pierre.]

À Rennes

ANNULATION D'UNE DÉCISION PRÉFECTORALE SUR LE FINANCEMENT DES ÉCOLES PRIVÉES

Le tribunal administratif de Rennes a donné tort, jeudi 3 novembre, au préfet du Finistère, commissaire de la République, dans le conflit qui l'oppose à plusieurs municipalités au sujet des écoles privées sous contrat d'association. En 1980, seize écoles primaires privées avaient conclu un tel contrat et avaient demandé le versement du forfait communal pour couvrir leurs frais de fonctionnement. Les municipalités de quatorze communes s'y étaient opposées et le préfet avait refusé d'inscrire d'office ce versement dans les budgets communaux. Les écoles avaient donc décidé de saisir le tribunal administratif du refus préfectoral.

Le tribunal administratif de Rennes a annulé la décision du préfet, en faisant valoir qu'il aurait dû tout d'abord se prononcer sur le caractère obligatoire ou non de la dépense, puisque la demande des écoles était antérieure au 1^{er} janvier 1983.

● **Une allocation « restaurant » pour les étudiants.** — Un « complément restaurant », d'un montant de 120 F par trimestre, sera versé à compter du 1^{er} janvier 1984 aux étudiants boursiers sur critères sociaux.

LA FIN DES ENNUIS D'UN FACTEUR GAY

Le facteur Yves L., n'est plus privé de tournée. Cet employé des P.T.T., homosexuel, qui avait été condamné en juin à Grenoble pour outrage public à la pudeur, suspendu de ses fonctions et était passé le 14 octobre devant le conseil central de discipline (le *Monde* du 19 octobre), a en effet été « absous » par M. Louis Mexandeau, ministre des P.T.T. Alors que le conseil de discipline avait suggéré au ministre de suspendre Yves L., deux mois et de le muter, ce dernier a simplement été « déplacé » dans la région de Grenoble comme il en avait du reste lui-même exprimé le désir.

Faits et jugements

Deux médecins de Perpignan sont inculpés d'homicide involontaire

Perpignan. — Un chef de service du centre hospitalier de Perpignan, le docteur Gérard Bedoux, et un interne de service, le docteur Ali Acarès, viennent d'être inculpés d'homicide involontaire par M. Jean-Louis Thiolet, juge d'instruction à Perpignan. Ces inculpations font suite à la mort, en août, d'un petit garçon de trois ans, Patrick Leroy, décédé deux jours après avoir fait une chute en montagne.

Admis dans le service de neurochirurgie que dirige le docteur Gérard Bedoux, Patrick s'était plaint de maux de ventre dès son entrée. Il était resté plus d'une journée en observation. Il devait décider d'un arrêt cardiaque trois heures après avoir quitté le service de neurochirurgie alors qu'il avait été décidé de pratiquer une intervention chirurgicale abdominale.

● **Fausse facture à Marseille : des peines de prison ferme.** — Trois dirigeants de société et un fonctionnaire de la ville de Marseille ont été condamnés, vendredi 4 novembre, par le tribunal correctionnel de cette ville, à deux ans de prison ferme chacun. MM. Elie Cohen, directeur du centre régional de la Société chimique routière d'entreprise générale (S.C.R.E.G.) à Vitrolles (Bouches-du-Rhône) et Marcel Irion, ancien directeur d'une filiale de la même société; Charles Schmitt, directeur d'agence, et Henri Arnaud, ingénieur principal chargé de la direction et de la surveillance de tous les conducteurs de travaux pour le compte de la municipalité, étaient impliqués dans une affaire de pots de vin et de surfacturation au préjudice de la ville de Marseille, de 1976 à 1978.

● **Alerte à la bombe au ministère de la Justice.** — Le ministère de la Justice, place Vendôme, à Paris (1^{er}), a été évacué vendredi 4 novembre, à 12 h 45, à la suite d'une alerte à la bombe. Les policiers ont également fait évacuer les passagers qui se trouvaient sur le terre-plein devant le ministère, au pied de la colonne Vendôme.

Un dirigeant C.G.T. du port de Dieppe poursuivi pour abus de confiance

Secrétaire général du syndicat C.G.T. du port de commerce de Dieppe (Seine-Maritime), M. Jacques Debais a été inculpé, jeudi 3 novembre, d'abus de confiance. Cette inculpation fait suite à la plainte d'un dockeur, M. Michel Flamant, qui affirme n'avoir pas reçu sa part de la « caisse de répartition des dockers », gérée à Dieppe par la C.G.T. Créée en 1969 dans tous les ports de France, cette caisse est alimentée par les employeurs en fonction de la quantité de marchandises transitées dans le port. Partagées ensuite entre tous les dockers, les sommes recueillies permettent de compenser le manque à gagner résultant de la modernisation des installations portuaires.

● **Les ennus judiciaires d'un policier lyonnais.** — Un policier lyonnais, M. Mohamed Zaidi, officier de police judiciaire, inspecteur à la brigade de répression du banditisme, a été inculpé de tentative d'homicide volontaire par le doyen des juges d'instruction de Lyon, M. Gérard Lambrey. Cette inculpation est consécutive à la plainte d'un malfaiteur lyonnais, Abdel Kaddour Negri, blessé par balle lors de son interpellation par la police le 11 janvier à Oullins.

M. Edmond Hervé chahuté au Mans

De notre correspondant

Le Mans. — C'est un comité d'accueil agité qui attendait le secrétaire d'État à la santé, M. Edmond Hervé, venu inaugurer au Mans, dans l'après-midi du 4 novembre, un nouvel hôpital de cinq cent cinquante lits autour duquel doit s'articuler la restructuration du centre hospitalier, vétuste et inadaptable. Quelque deux cents infirmiers C.F.D.T. et C.G.T. étaient venus chahuter le ministre parce que les effectifs n'ont pas suivi la progression attendue et que leurs conditions de travail s'en ressentent. Lorsque M. Hervé leur a rappelé les vingt-cinq mille postes créés depuis mai 1981 (dont trois cents pour Le Mans), les huées lui ont fait connaître qu'il y avait encore « des vides et des manques » qu'il faudrait bien remplir. En effet, trente lits de chirurgie, quinze lits de réanimation chirurgicale sont toujours « gelés » faute de personnel. Les médecins hospitaliers sont tout aussi mécontents et inquiets des réformes qui se préparent.

Mais ils l'ont fait savoir plus discrètement au ministre, en refusant de le rencontrer et en boycottant les cérémonies officielles. Le docteur Lebas, président de la commission médicale consultative, s'est contenté

de remettre au secrétaire d'État une lettre ouverte signée également par le docteur Lhuillier de Cordoue, président du Syndicat départemental des médecins et biologistes des hôpitaux généraux de la Sarthe. Les médecins ont annoncé qu'ils allaient se mettre en grève pendant six jours en novembre et décembre au Mans, comme dans tous les hôpitaux généraux, à l'appel de la Fédération nationale des médecins et biologistes des hôpitaux non universitaires.

Refusant de rencontrer le secrétaire d'État, les médecins n'ont pas pu l'entendre justifier ses projets : « Il fallait en finir avec l'actuelle multiplicité des statuts ». Quant à la départementalisation, le ministre a précisé qu'elle ne serait « ni parachutée, ni imposée » — à chaque hôpital d'en déterminer les contours. « Avec le budget global, la départementalisation constituera une nouvelle étape de la décentralisation de la santé publique ».

ALAIN MACHEFER.

● **Lens contre Anderlecht.** — Le Racing-Club de Lens rencontrera Anderlecht en huitième de finale de la Coupe de l'U.E.F.A. de football. Match retour le 7 décembre à Bruxelles.

DECOUVREZ

la revue de la

céramique

et du verre

OFFRE SPECIALE

30⁰⁰

les 3 dernières revues

Avec votre paiement, renvoyez le bulletin ci-dessous à :

REVUE DE LA CERAMIQUE, 10, rue Marquet, 92500 Ville-la-Vie, France

Tél. (01) 4252341

Nom _____

Prénom _____

Adresse _____

ATTENTION ! Cette revue n'est pas vendue en kiosque.

LIBRAIRIE POUR ENFANTS

Laisse béton, ou j le juge avec ! »



Voilà dans la bibliothèque

Les livres de la bibliothèque

هكذا من الأصل

Sur le marché américain, les films français progressent

Linda Beath a quitté United Artists Classics (Canada) pour former Spectra Films, avec des bureaux à New-York et à Toronto. Spectra Films ou « la réputation de jouer les parvenus agressifs ». Mais « c'est une politique payante » : Linda Beath croit en l'avenir.

Avant Cannes, et alors que son partenaire était en train de monter la société, elle est venue en coup de vent à Paris conclure une négociation au prix fort pour les films de Resnais. Swaim, Truffaut et Godard. Sans même avoir vu *Vivement dimanche!* ou *Prénom Carmen*, qui n'étaient pas terminés. Avec Godard, elle a traité directement avec l'auteur. « C'est le septième Godard de ma carrière, précise-t-elle, le troisième Resnais, et les Truffaut, je ne les compte pas ! ». Prix d'acquisition de la *Femme d'à côté* : 300 000 dollars. *Vivement dimanche!* : le double, dit-on.

Tout a changé depuis 1976, poursuit Linda Beath, quand Cousin Cousine a été acquis pour 65 000 dollars. Il n'y avait pas alors de circuit ari et essay à Toronto et les cinq salles de la Gaumont n'existaient pas à New-York. Aujourd'hui, le marché réagit mieux aux films étrangers. Mais c'est un marché limité à une centaine de salles, dans quelques villes-clés : on commence doucement, avec une dizaine de copies.

Il y a des exceptions, comme Cousin Cousine, les films de François Truffaut et, bien entendu, le Cage aux folles. Mais le marché américain est réputé inaccessible aux films français, et quand le succès arrive, c'est le rapatriement des recettes qui, parfois, n'est pas satisfaisant.

Les obstacles ? Ils sont nombreux. Pourtant, les grandes compagnies ont désormais des départements films classiques, et la concurrence fait monter les prix d'acquisition des œuvres étrangères. Apparaissent également des marchés parallèles de distribution : les cinéastes de l'Hexagone peuvent avoir bon espoir, ils progressent, et les festivals, de Toronto à New-York, témoignent de cette évolution.

Que sont donc ces mystérieuses dépenses qui entourent la sortie d'un film aux Etats-Unis ? En fait, il faut déjà compter 30 000 dollars uniquement pour assurer la publicité dans les journaux new-yorkais, sans compter l'affichage et autres frais promotionnels. Cependant, Linda Beath convient que la comptabilité des départements « classiques » aussi bien que les « majors » en général a des failles. « Le marché américain est étendu et le comptable ne travaille pas en relation avec les départements vente et de publicité. Personne ne prend le temps de s'en occuper. A U.A. Classics, on avait des mois de retard en comptabilité : c'était trop. Et je me souviens d'une facture de 147 000 dollars pour « frais généraux » ! »

Au Festival de New-York, la sélection du francophile Richard Roud imprime régulièrement sa marque. Quel est le festival qui

n'a pas son Truffaut ou son Godard ? Mais ce qui est nouveau à New-York, c'est que l'on met en avant cette année des films commerciaux dits *cross-over* (destinés à un public art et essai, mais qui pourraient avoir une exploitation plus large). Dans sa critique du film de Diane Kurys, *Entre nous* (Coup de foudre), Vincent Canby, le tout-puissant critique du *New York Times*, s'enthousiasme pour ce film « très personnel et émouvant, qui catapulte son auteur dans l'avant-garde du cinéma français commercial ». Plus classiquement, *Passion*, de Godard, et *l'Argent*, de Bresson, ont également reçu les hommages de Canby, mais tandis que *Passion* est sorti, le film de Bresson n'a pas encore trouvé de distributeur.

« La vente ne se fait pas en deux jours », explique Catherine Verret, directrice d'Unifrance Film (1) à New-York. « Le présent français au Festival de New-York était considérable, et donc les films français participent au Festival de Chicago : c'est le reflet d'une grande évolution ». Au cours de l'année, Unifrance a paré une soixante-trois films dans les festivals-clés : New-York, Chicago, Telluride, Mill-Walley, Filmes, San-Francisco, Toronto et Montréal. Seize films ont été présentés dans le cadre de Perspectives, à New-York, à Toronto et à Ottawa, et dix dans le Festival Landmark, une chaîne de trente-trois salles à travers les Etats-Unis destinée à l'exploitation des films commerciaux.

Truffaut, une valeur sûre

Au bureau Unifrance de Los Angeles, Josette Bonte a mis à l'étude le projet d'un festival de grande envergure pour tout l'ouest des Etats-Unis. Il serait organisé en collaboration avec United Artists Theatres qui, possède de nombreuses salles dans les banlieues. Le thème ? Ce pourrait être « L'amour au cinéma français ».

Depuis cinq ans, les films français réalisent de grands progrès au box office. En 1979, la *Cage aux folles* a fait 3 031 000 dollars (recettes distributeur) (2) ; en 1980, *Une histoire simple* a gagné 1 300 000 dollars (recettes salles), *Sauve qui peut* la vie, 750 000 dollars (recettes salles) ; en 1981, *Ten*, en version anglaise, a gagné 9 825 000 dollars (recettes distributeur) ; la *Cage aux folles 2*, 2 786 165 dollars (recettes distributeur) ; en 1982, *la Guerre du feu* (sans barrière de langue) a récolté 12 200 000 dollars (recettes distributeur), et *Diva*, dont la carrière continue, 6 700 000 dollars (recettes salles). Chaque année, c'est une œuvre française qui a le meilleur score des films sous-titrés.

Gabriel Desdoits est l'homme à tout faire du film français à New-York. En association avec Alain Vannier à Paris, il négocie avec tous les distributeurs, depuis ses vieux amis d'Europe comme Ernst Goldschmidt et Erik Pleskow, — partis d'United Artists pour former Orion, qui maintenant possède aussi sa division classiques — jusqu'à la nouvelle arrivée à New-York, Linda Beath. « Nous formons une équipe musclée », explique Gabriel Desdoits, nous suivons les recettes de près et nous arrivons à récupérer de l'argent... Tom Sternberg, qui

négocie les contrats de Coppola, fait partie de l'équipe.

Desdoits aime à dire qu'aux Etats-Unis on n'est ni pro-Europe ni anti-Europe. « On est pragmatique. On sait que Truffaut est une valeur sûre qui va rapporter entre 1 et 2 millions de dollars. Les films qui marchent sont les films d'auteur. C'est pourquoi la réussite du Retour de Martin Guerre est une heureuse surprise : il est sorti depuis le 10 juin à New-York, les recettes salles dépassent 2 800 000 dollars pour soixante-dix salles à travers les Etats-Unis. Mais il y a aussi le problème des critiques : à New-York il y a plusieurs critiques influents, pas seulement ceux du *New-York Times*, il y a aussi le *New Yorker*, le *New-York Magazine*, le *Village Voice*... A San-Francisco, en revanche, il y a un seul critique, il a détesté Martin Guerre : le film est pour ainsi dire mort-né à San-Francisco.

Un peu léger, un peu érotique

« Le film français ou européen reste « spécial », réservé à un public restreint. C'est à cause du sous-titrage. Je me souviens d'un exploitant de salles à Atlanta, en Géorgie, qui m'a dit : « Vous savez bien que mon public ne lit pas !... » Cependant les films doublés font 10 % de recettes en moins. C'était vrai pour la *Cage aux folles*, pour *Diva*, et pour le Dernier Métro. Tant que les Américains feront barrage aux films doublés, nous resterons dans un ghetto. »

Selon Ernst Goldschmidt, d'Orion, « il n'existe pas de conspiration contre les films français, mais il y a une différence de goût et de culture ». Le premier film sorti d'Orion Classics, *Pauline à la plage*, est en train de battre le record de tous les films de Rohmer (recettes salles, 1 332 584 dollars dans quarante-neuf salles et trois mois d'exploitation). « Depuis peu », indique Ernst Goldschmidt, « il y a une plus grande sensibilité et une ouverture aux films européens. Les Américains savent tourner des films dits commerciaux : ils attendent autre chose du film français. Pauline à la plage est un bon exemple, qui correspond à l'image du film français : intelligent, un peu léger, un peu érotique. »

« Le nombre de salles disponibles pour les films français est limité, mais cette limite est inévitable : si un exploitant a cinq grands films qui sortent cette semaine-là, Pauline à la plage, sous-titrée, ne passera pas. »

Un festival de films français aux Etats-Unis ? Pour Ernst Goldschmidt, « le cinéma français n'en a pas besoin, sauf pour essayer d'ouvrir de nouveaux territoires, comme Dallas ou La Nouvelle-Orléans. Autrement, Unifrance fait très bien son travail de promotion, je ne vois pas pourquoi un festival le ferait mieux. Le vrai problème, c'est que les Français ne comprennent pas le marché américain. »

JOAN DUPONT.

(1) Organisme chargé de la promotion des films français à l'étranger.
(2) Recettes salles : sont issues de la vente de tickets. Les « recettes distributeurs », c'est ce qui revient à ces derniers une fois prélevés des pourcentages du producteur et des salles.

— DERNIÈRE 10 NOVEMBRE —

THEATRE FONTAINE
en collaboration avec
le Festival d'Automne

LE FRIGO de COPI

Cinéastes du

SOMALIE : Les anglophones découvrent les francophones

Si l'avenir de leur cinématographie préoccupe les pays d'Afrique francophone, la situation paraît idyllique en regard de ce que connaissent les pays d'Afrique anglophone. Le deuxième Symposium du film panafricain, Mogadiscio, les a rassemblés à Mogadiscio (Somalie), du 12 au 20 octobre.

De notre envoyée spéciale

Mogadiscio. — L'air de la mer soulève les voiles des femmes, donne une douceur inusitée à cette capitale austère, à la poussière sèche et ocre que bordent des maisons à l'architecture musulmane et des petites boutiques peintes en rose, jaune ou mauve. Mogadiscio respire un climat mêlé d'influences islamiques, noires, italiennes, anglaises... Pourquoi ce pays de nomades, l'un des plus pauvres d'Afrique, abrite-t-il un festival de cinéma ?

L'effort est louable pour cette terre épineuse, plusieurs fois ravagée par les sécheresses (ou les inondations), éprouvée par l'inflation, la guerre au nord. La Somalie, certes, aime le cinéma. Les quinze salles en plein air de la capitale (cinquante-deux salles dans le pays) ne désempassent pas. La foule regarde sans désempasser les films italiens, les « karaté », les sous-produits américains et indiens. Le gouvernement somalien, qui a entrepris un important travail de « récupération culturelle » dans le domaine de la langue, de la poésie et du théâtre, a pris il y a une dizaine d'années des mesures pour faire ce qu'il considère comme une acculturation dans le domaine du cinéma. D'abord en nationalisant la distribution.

La Somali Film Agency a été créée en 1973, avec pour tâche de produire et de distribuer des documentaires — éducatifs surtout. Elle est obligée de faire son possible pour que 10 % des films projetés dans le pays soient arabes ou africains (problème : comment les obtenir ?). La Somalie, qui vient d'inaugurer le 20 octobre sa télévision, a produit cent cinquante documentaires, mais seulement deux longs métrages à ce jour : elle est en train de tourner le troisième : une grande fresque épiques sur le héros des luttes anticoloniales, Sayid Mohamed Abdulle Hassan. En 1981, elle a accueilli le premier Symposium du film panafricain, Mogadiscio 1, dont le but déclaré était de renforcer les cultures nationales, promouvoir la solidarité africaine, instituer un nouvel ordre économique et culturel mondial, encourager les documentaires, discuter de l'avenir du cinéma. Cette année, quelque cinquante cinéastes, experts, journalistes, fonctionnaires de trente-neuf pays et institutions (Afrique, Maghreb, Proche-Orient, Asie, Europe) ont participé au Mogadiscio 2.

Un outil de développement

Si le festival de cinéma de Carthage est plutôt tourné vers les films du Maghreb, le festival de Ouagadougou vers la production de l'Afrique noire francophone, Mogadiscio poursuit constituer le pendant — très intéressant — des deux autres pour l'Afrique anglophone. Il ne l'est pas. Il ne le veut pas. Il veut être un forum, un lieu de discussion entre cinéastes et autres professionnels du cinéma — bien qu'on y montre des films.

On en a vu trois ou quatre par jour, deux, trois fictions, d'innombrables documentaires sur l'eau, les forêts, le développement, les danses, certains très professionnels, pas tous. Contrairement à l'Afrique francophone, l'Afrique anglophone ne produit pratiquement pas de fictions. Les anglophones ont une conception différente du rôle des films : le cinéma est conçu comme un outil de développement.

Au festival de Mogadiscio, on a pu mesurer l'avance des pays francophones. En dehors du talentueux cinéaste nigérian Olu Balogun (qui n'était pas là), il n'y a pas en Afrique anglophone de metteurs en scène de la dimension d'un Sembene Ousmane, d'un Oumarou Ganda, d'un Souleymane Cissé. Selon Ferid Bougheir, spécialiste du cinéma africain, critique, cinéaste lui-même, le premier film anglophone ne remonte qu'à 1975 : « Tandis que l'Afrique francophone a produit un peu plus de cinquante films de fiction depuis 1960, une dizaine seulement ont été réalisés par quatre pays d'Afrique anglophone (Ghana, Nigéria, Soudan, So-

malie). Des pays comme le Zambie, le Kenya, l'Ouganda, la Tanzanie, le Malawi, n'en ont pas encore produit ».

Aussi les anglophones ont-ils regardé avec attention *Finja*, de Souleymane Cissé (Mali), *Jom d'Ababacar Samba* (Sénégal), comme ils ont écouté avec modeste l'expérience menée par un certain nombre de pays de l'Afrique de l'Ouest pour tenter de contrôler, à travers le C.I.D.C., un marché cinématographique largement dominé comme chez eux par les sociétés étrangères.

En dehors de *Finja*, de *Jom*, de *la Mémoire fertile*, déjà montrés à Carthage et à Ouagadougou, et dont on a parlé ici, quelques nouveaux films méritent d'être relevés. Le Kenya, qui produit de bons documentaires (un grand nom : Sao Gamba), a montré un petit film merveilleux, *The Tender Ones*, de Gilbert Githere, sur les jeux d'enfants. Emotionnel, un hymne amoureux à la nature (*Mother Nature*), à l'enfance, tout en lumière et en mouvement, il fait danser l'âme.

Bien qu'il ne vienne pas d'Afrique, mais de la communauté noire antillaise à Londres, citons également *Burning an Illusion*, deuxième long métrage du cinéaste barbadien Melnik Shabazz. C'est la prise de conscience d'une jeune Noire à Londres à travers les problèmes de la vie (chômage, racisme, police) filmée avec humour, naturel, un ton personnel. *Burning an Illusion*, qui est sorti au cinéma en Angleterre et a été acheté par la TV Channel 4, est exemplaire de ce nouveau courant de cinéastes noirs en train de naître en Grande-Bretagne, un mouvement qui a choisi de travailler dans des secteurs indépendants et s'attache à traduire les préoccupations d'une génération née à Londres.

La nécessité d'un marché inter-africain

Où va le cinéma africain ? C'est sur ce thème qu'on débatait, pendant six jours, les cinquante invités du festival. Au rythme d'une grande séance plénière qui durait plus de cinq heures chaque matin dans une des grandes salles climatisées de l'Assemblée nationale, traduction (quasi) simultanée en arabe, français, anglais. Si au premier Mogadiscio les débats avaient tourné plutôt autour du rôle du cinéma dans la lutte pour l'identité et l'analyse des circuits de production et de distribution, ceux du deuxième Mogadiscio ont été nettement plus prosaïques. Car, si pour les grandes idées tout le monde est à peu près d'accord, pourquoi la situation progresse-t-elle si peu ? Sao Gamba, qui a posé la question — inquiet de la portée réelle des résolutions, — a énuméré les facteurs qui gênent le développement d'une industrie africaine du cinéma (coût élevé des films, marché insuffisant, manque de conscience de certains gouvernements) et insisté sur la nécessité d'un marché inter-africain.

Où et comment trouver des films (et comment les payer) ? Comment financer les festivals (à qui demander de l'argent) ? Problèmes de droits, circulation de copies, archivage, documentation, expérience des uns et des autres. Au terme de discussions parfois interminables mais toujours courtoises, les participants ont abouti à une dizaine de résolutions finales, elles-mêmes discutées jusqu'aux virgules.

Les participants ont adopté à l'unanimité le manifeste de Niamey (mars 1982), qui répertorie les différents moyens destinés à assurer au cinéma africain une existence (développement du marché des salles, révision de la fiscalité, détaxation à l'importation, création d'une centrale d'échanges fonctionnant comme une coopérative, fonds de soutien, billetterie, avance sur recettes, etc.). Ont été souhaités également la création d'archives du cinéma, la publication dans chaque pays d'une histoire de son cinéma national et la formation d'un marché commun africain.

Le Symposium de Mogadiscio, mélange de sérieux et de désorganisation, de concret et de parole, reflète très exactement l'état du cinéma en Afrique anglophone. On peut avoir le sentiment qu'il ne se passe pas grand-chose. Erreur. Derrière les communications interminables sur la « nécessité historique » de créer un cinéma, une industrie, une infrastructure, quelque chose est en train de naître. Quand le festival de Carthage a eu lieu pour la première fois, il n'y avait pas de cinéma national en Tunisie ; il existe aujourd'hui.

GATHERINE HUMBLLOT.

Trois auteurs et le continent

Toronto bat les records de vente de billets par habitants en Amérique du Nord. Pour cette raison, c'est là que les nouveaux films sont testés à l'abri des critiques new-yorkaises. David Querbey, 1981 : Triomphe de *Diva*, le premier film de Jean-Jacques Beineix. Impressionné, un distributeur de l'âge du cinéaste, Ira Deutchman, représentant de la toute nouvelle section « Classiques » des Artistes associés, acquiert pour une poignée de dollars un film qui va en rapporter plusieurs millions sur le continent nord-américain. « Jamais un film étranger à budget réduit en a vendu autant », dit aujourd'hui Ira Deutchman.

« Le cas de *Diva* n'est pas vraiment révélateur, raconte de son côté Jean-Jacques Beineix, car, plus qu'un film, *Diva* est devenu un « culte », un « phénomène ». Le film est arrivé à Toronto rejeté par tous les distributeurs. David Querbey, chargé de la programmation du festival, s'est battu avec mon producteur, Serge Silberman, pour le présenter et le promouvoir. Silberman n'est intervenu que plus tard pour signer les contrats. *Diva* en a fait un homme très riche alors que je n'ai touché que 60 000 dollars. »

« Avec *Diva*, j'ai fait mon apprentissage. J'ai vu mon film abordé, la version russe projetée en noir et blanc et mutilée ! L'accueil qu'on lui a fait à Toronto marque un pas historique pour le cinéma — non seulement français mais européen (cessons d'être hexagonal !). Jamais, depuis sa création, le cinéma européen n'a gagné tant d'argent, mais ce n'est pas un hasard. Il faut être encore plus combattif et lucide pour utiliser l'énorme potentiel américain. Le système est pragmatique, et n'est guère romantique. On encourage l'initiative individuelle et le goût du risque. »

Beineix s'est maintenant installé à New-York, et c'est la célèbre agence William Morris qui le représente. Il prépare son prochain tournage (*The Ice Maiden*, tiré du roman de Marc Behm) avec un budget de 15 millions de dollars (alors que *Diva* a coûté 1 million de dollars et la *Lune dans le caniveau*, environ 4), et la

Un succès d'estime

« Le problème en Amérique, explique Diane Kurys, c'est que le pays est divisé en deux : d'un côté les grandes villes, New-York, San-Francisco, et puis le reste des Etats-Unis. Je n'aime pas beaucoup l'idée de doubler les films, mais je pense que c'est nécessaire si l'on veut élargir le marché. »

« Mon exigence avec *Diabolo menthe* ? Le film a tenu seize semaines à New-York et à peine deux à Los Angeles. L'argent ? J'ai vu les chiffres, mais jamais les dollars. On m'a expliqué que les frais de publicité sont très élevés. En réalité, je n'ai pas fait trop attention : j'ai gagné un succès d'estime ; j'ai mis un pied sur le continent, et le Columbia m'a proposé un contrat. »

Bob Swaim, le Californien de Paris, était aussi à Toronto et a eu plus de chance qu'avec son premier film, la *Nuit de Saint-Germain-des-Prés*, présenté là-bas, il y a six ans : la *Balance* a été achetée par la toute nouvelle maison de distribution Spectra Films.

Swaim se défend d'avoir confectionné un produit « commercial ». « En France, dit-il, le mot « entertainment » n'existe pas. Si un Français sur dix a vu mon film, c'est parce que je raconte une histoire forte. Or les cinéastes français préfèrent se concentrer sur le moment fort. » Comme Beineix, Swaim s'occupe activement de ses affaires depuis son succès : il est en pourparlers avec les « majors ». Il se fait représenter par un agent et travaille sur ordinateur à de nouveaux projets : *The Queen's Gambit*, (d'après le roman de Walter Tevis) à New-York, et *Peepshow* (titre provisoire), à Paris.

J. D.

هكذا من الأصل

monde entier

Madère : Les aventuriers de l'arche perdue

**Grande première
dans l'histoire du cinéma :
Cinquante réalisateurs
se réunissent
en assemblée mondiale.
Cela se passait
dans la petite île de Madère
du 20 au 30 octobre.**

De notre envoyée spéciale

Funchal. — Le dîner s'étirait. Groupés par petites tables, nombres de cinquantaines, en regardant leur montre, commençaient à piaffer. Le cadre, pourtant, se voulait accueillant : la salle était immense et les serveurs stylés, des serpents de pellicule entouraient un énorme coq en fleurs, symbole du Portugal, et, au fond de la pièce, une vieille caméra toute en bois adressait un clin d'œil complice à quelques vétérans. Briarly racontait Guityry : Skolimovski, le Polonais, s'entretenait avec Jac-

quels Lang, le Français, à la même table qu'Oliveira, le Portugais, et L'Un Guerra, le Mozambicain. Rittin, le Chilien, parlait de ses projets à quelques Sud-Américains autour de lui groupés, et Babai, le Tounisien, rêvait de l'éclipse... On allait s'ennuyer.

Soudain, de table en table, des feuilles ont circulé qui permirent de rêver : « *Quel film, demandait-on, aimeriez-vous voir ou revoir, après ce dîner ?* ». Les conversations stoppèrent net. La question était grave, la réponse exigeait réflexion... Devait-on être sincère ou bien feindre de l'esprit ? Les deux bienfaisamment parfois, et qu'impor-tant, au fond, puisqu'il y eut une grosse auto de réponses que de

cel Ophûls, définitif, opta « ce soir et tous les soirs » pour Fred Astaire et Ginger Rogers ; et puis, mêle-mêle, il y eut *Atalante* (Otar Rosséliani), *Our Hospitality* (Richard Lester), *le Charme discret de la bourgeoisie* (Agnès Varda), *Casque d'or* (Carlsen).

Les droits du

1. Le réalisateur d'une œuvre audiovisuelle est auteur du sens fait de la création de celle-ci.
2. Le réalisateur a droit au respect absolu et imprescriptible de son nom et de sa œuvre.
3. L'œuvre audiovisuelle existe

3. L'œuvre audiovisuelle est créée dès lors que le réalisateur a mis au point la version définitive (« final cut »).
- Toute modification et altération de l'œuvre ou tout changement de mode d'exploitation nécessite le consentement du réalisateur.
4. L'œuvre audiovisuelle doit bénéficier du dépôt légal.
5. Le réalisateur doit bénéficier d'un contrat de production prévoyant les modes d'exploitation cédés, la durée de la cession et

6. L'accès de l'œuvre audiovisuelle au public est un droit, acquis au réalisateur (droit à l'écran).
7. Le réalisateur a droit à une rémunération proportionnelle aux recettes provenant de la vente ou exploitation de l'œuvre (...). Cette rémunération est partiellement recouvrée auprès des exploitants ou organismes diffuseurs, et répartie entre les auteurs par les organismes professionnels mandatés ou cessionnaires de leurs droits.

néastes s'était reformé... Comment aurait-ils pu boudier l'invitation de Pierre-Henri Deleau, organisateur passionné de la Quinzaine des réalisateurs à Cannes, et celle du gouvernement de Madère, plus soucieux de rajeunir et de moderniser l'image de marque de l'île que d'épouser la cause du cinéma ?

L'éventail des nationalités présentes était à elle seule un plied de nez géant à tous les sceptiques qui s'appréhendaient à minimiser l'importance de l'assemblée. De Nouvelle-Zélande, de Hongrie, de Haute-Volta, du Sri-Lanka ou du Japon, ils étaient venus de partout... de presque partout, confiant ainsi à leur réunion une échelle mondiale sans lui permettre cependant de donner une photographie exacte de la situation internationale du cinéma.

Car où diable étaient passés les Américains, les Indiens, les Chinois. Comment Tom Donovany, Paul Minsky et Jerry Seitzberg, deux des exécutifs de la Paramount, pourraient-ils se faire entendre, se faire représenter à eux-mêmes, à Hollywood et la première puissance mondiale du cinéma ? Des messages de soutien nombreux sont, certes, arrivés à Funchal, témoignant de l'intérêt que suscitant la réunion malgré l'impossibilité pour quelques-uns — Elia Kazan, Akira Kurosawa, Theodor Angelopoulos, Ken Loach, Ettore Scola... — d'interrompre leurs activités professionnelles. De grands noms — Orson Welles, Raynald Jay, Douglas Sirk... — ont dû se réveiller tardivement pour raison de santé. D'autres, enfin, n'ont pu recevoir à temps leurs billets d'avion ou se sont heurtés — ce fut le cas d'un Chinois et de deux Soviétiques — à des problèmes de visa.

Deux mondes s'opposent

réflexion. Premier objectif tout de même : montrer leur unité, peut-être bien leur force, pour faire reconnaître et respecter partout de par le monde les droits de leur profession et leur statut d'auteurs. Auteurs : tous le revendiquaient. En dépit de la législation de leur propre pays, en dépit des

réalisateur

8. Le réalisateur bénéficie, en cas de cession ou de rétrocession à des tiers de tout ou partie de ses droits par le producteur, de la préservation de l'intégralité des droits et rémunérations qui lui avaient été consentis.

9. Le réalisateur a droit à la remise de tous les contrats, comptes et justificatifs relatifs à l'exploitation de son œuvre.

10. Le réalisateur dispose, en cas de cessation d'activité du producteur, d'un droit de préemption pour le rachat de son œuvre, qui devra faire l'objet d'un lot séparé.

3. Pour la sauvegarde des droits moraux et économiques du réalisateur, confronté à la naissance de nouveaux moyens de diffusion (TV par câble, enregistreurs, satellites), l'autorisation du réalisateur est nécessaire pour la diffusion de son œuvre sous ces formes.

2. Le contrat dont bénéficie le réalisateur doit prévoir la destination des éléments ayant servi à la constitution de son œuvre : « rushes », copies, matrices, etc.

En aucun cas, la matrice d'une œuvre ne peut être détruite. Une copie de l'œuvre, ou mieux une matrice, devra être confiée à une cinémathèque.

usages économiques ou politiques en vigueur au sortir des studios; en dépit des rapports de force établis, qui négligent l'artisan du film au profit du distributeur ou du bailleur de fonds. Sur ce point, le consensus apparaissait total, l'unanimité absolue. Mais que ne plaçaient-ils, sous les vocables de « droit », d'« auteur » et de « li-

Le respect des droits de l'auteur ne signifie pas la même chose à Paris et à Santiago, à Hollywood

à Moscou, à Londres et à Oua-
gadougou. Et la hiérarchie des
priorités se trouvait, d'un seul
coup, chamboulée.

*J'ai rencontré, le premier
soir, un cinéaste allemand, racon-
tant à Funchal un metteur en
scène mexicain. Nous avons sym-
pathisé, et discuté, pensais-je, en
réelle harmonie, jusqu'à ce qu'il
me propose – sans aucune ironie
– la présidence d'une commis-
sion intitulée «*La narration du ci-
vilisation* ». Mais bien de l'honneur,
lui ai-je répondu, mais vous de-
vez faire erreur. L'arrive droit du
Mexique pour parler de survie et
non de narration... Inconscience
de la part de l'Européen ? Mala-
dre, sans doute. Ignorance, cer-
tainement.*

Les divergences d'expériences et d'approches ne tuaient-elles pas dans l'œuf tout projet sérieux de charte ou de résolution commune ? Et la violente dénonciation, portée par des hommes de

...don, par les pays du tiers-monde, des « structures hégémoniques américaines », coupables de conforter dans le reste du monde une dépendance à la fois économique, technologique et culturelle, ne condamnait-elle pas la notion même d'assemblée mondiale ? Eh bien, non ! Si danger effectif il y avait, les réalisateurs ont fait primer la défense de leur art et se sont refusés à ce que Madère symbolise leurs divisions. Le schisme n'a pas eu lieu.

Mieux ! C'est à la quasi-unanimité des participants que six textes furent définitivement adoptés, un septième, à résonance orosocietique, étant massivement rejeté. « Ne nous divisons pas, nous avons imploré Joris Ivens, le doyen de cette assemblée. » Nous sommes des créateurs qui demandons la liberté. Maintenons cette rencontre hors des considérations politiques, nous saurons l'aider à se défaire de l'emprise du dénoncer, la logique industrielle, fondée essentiellement sur la notion de profit » ; de fulminer contre « la domination quasi-totale exercée par les sociétés multinationales sur le cinéma mondial » ; et de déclarer enfin le droit inaliénable des peuples à leur propre expression cinématographique et audiovisuelle.

« Bravo ! applaudissait Michel Lintin. Bravo pour cette unanimité. Bravo pour la force des textes adoptés. C'est la première fois qu'on tait posées à cet échelon les questions sur le droit des peuples à l'expression, l'étranglement des pays sous-développés et le respect des droits moraux de tous les créateurs. »

Bel enthousiasme, partagé par beaucoup. Restait pourtant l'essentiel, au dire du plus grand nombre : douze propositions définissant et proclamant les droits moraux et financiers des réalisateurs face, notamment, à l'exploitation de leurs œuvres sur les

écrans de toute sorte. Un travail impressionnant, méticuleux et prévoyant. Un texte-clé pour les Français, en attente d'une nouvelle législation qui devrait voir le jour au printemps prochain. Une référence importante pour tous les autres qui souhaitent s'en prévaloir devant leurs gouvernements respectifs et faire évoluer les cadres juridiques nationaux.

« Ces trois jours ont été passionnants, commente le Hongrois Kézdi Kovacs, et la lutte pour les droits d'auteurs ne fait que commencer. Je me suis aperçu, en préparant mon voyage à Madère, qu'aucun texte précis n'existait en Hongrie sur ce point. A nous donc de faire en sorte que le texte voté ici même inspire directement notre législation. » Ah ! soupire Jerry Schatzberg : si nous avions le pouvoir de faire les lois, quelle protection nous assurerait cette résolution. » Evidemment, rêvent certains, munis du texte de Funchal

L'atmosphère, le jour du vote, devenait légèrement euphorique, les travaux en commissions avaient été studieux, certains y avaient même passé la nuit et l'on était tout prêt à croire à l'utopie. Et puis Jack Lang est arrivé. Souriant, décontracté, seul ministre de la culture à s'être - astucieusement - déplacé. Et le rêve, soudain, a pris des allures de réalité. « Ces droits juridiques et matériels que vous revendiquez, nous les avons faits nous », a proclamé le ministre, faisant rapidement monter l'enthousiasme d'une salle déjà fébrile. Et vous

pour dire qu'il existe un pays qui reconnaît pleinement les droits de la création. » Applaudissements. En quelques secondes, la France s'est vue promue au rang de leader et d'exemple.

Fox-trot sur le « Titanic »

L'île, aujourd'hui, a perdu ses voyageurs. Skolimovski est retourné à Londres en attendant que ses discussions avec le ministre français débouchent d'ici peu sur des projets... français. Carlos Palau a repris l'avion pour la Colombie, « ressourcé, dit-il, et assuré désormais du soutien de

« assemblée, pour laquelle il souhai-
te » un *secrétariat permanent* ». Zamusi rejoindra bientôt
la Pologne pour y réaliser *l'Année
du soleil tranquille*, en coproduction
avec les Américains. Mohamed Tasi
et Ali Ozgenzurk s'ap-
prêtent à fonder dans leur pays –
le Maroc et la Turquie – de nou-
velles compagnies de production.
Agnès Varda, l'une des manifesta-
tesseuses présentes à la manifesta-
tion, se réjouit d'avoir préféré la
« commission - Expression et narra-
tion » à celle des droits d'auteurs.
Et si Daniel Schmidt s'inquiète de
ce qu'en matière de droit d'auteur
la résolution de Madrid arrive
un peu vingt années trop tard,
il n'aurait peut-être pas dit, dans son
discours, que le *passé* est ré-
trograde. Ce n'est pas le *présent*
qui ravi, pourqu'on ne se brase

... l'axe, prouant que ce tirage
de cinéastes des divers
continents donnera aux cinéastes
européens une idée de la multipli-
cité du tiers-monde. Seuls sans
doute, les trois présidents hono-
raires, René Clément, Joris Ivens
et Manuel de Oliveira savent à
quel point l'équilibre fut pré-
caire...

« Finalement, ç'aurait pu être pire », constatait un journaliste dans l'avion du retour. « Ç'aurait surtout pu être mieux », renchérrissait un second. « L'essentiel, franchement un cinéaste, est que ç'ait pu être. » Et il avait raison.

AMNICK COLEMAN

Joris Ivens : « C'était un vieux rêve... »

C'était un vieux rêve, dit Joris Ivens, doyen de l'assemblée, comme une utopie : rassembler tous les créateurs de films du monde entier. Il y avait bien eu quelques tentatives auxquelles j'avais pris part : en 1947, en Italie, avec notamment Poudovkine ; et puis en 1958, avec Chaplin... Mais, la démarche était prématurée.

« Cette fois, le cinéma était mal pour une telle réunion, et les conditions générales de l'industrie en ont accru l'importance et l'enjeu. Difficultés de financement, pressions des producteurs, dévotion à la censure, dévotion et diversification des canaux susceptibles d'offrir à nos vieux films une seconde vie : tout cela nous force à créer un front commun, une organisation unie qui, hors des clivages politiques, puisse exercer une force de pression capable de faire passer les législations. De nous faire reconnaître comme les auteurs véritables de nos films. Sans doute certains grands noms de la profession manqueront-ils au rendez-

certain, à notre prochaine rencontre.

» Mère, c'est pour moi une fête de famille, et mon âge, ici, est comme un privilège. N'ai-je pas été le témoin de l'aventure du cinéma depuis son origine ? J'ai travaillé au début du magot... et aujourd'hui je loue un magnétoscope. J'ai connu Renoir, Abel Gance, Lubitsch et King Vidor, et je suis ce que font maintenant Juliet Berto ou Costa-Gavras, que j'ai plaisir à retrouver ici. C'est bien que se croisent ainsi les générations de cinéastes.

« Leur langage, bien sûr, est différent de celui pour lequel nous avions écrit, quand Paris, Londres, Berlin, Amsterdam ou Moscou étaient des centres d'avant-garde entre lesquels voyageaient les artistes. Ils parlent finances, risques, emprunts, cachets, soutiens, quand nous ne pensions qu'à discourir de l'expression artistique. Ils disent « faire un film », mais aussi « monter une affaire », et c'est vrai que les démarches de préparation et de montage financier de nos films absorbent désormais

LE 9 NOVEMBRE

YVES
MONTAND

UN FILM DE
CLAUDE SAUTET

Garçon!
JEAN-LOUP
DABADIE



PHILIPS

JEAN GUIDONI

à L'OLYMPIA

BRUNO COQUATRIX

du 8 au 20 novembre

Nouveaux 30 CM
le Rouge et le rose
n° 812 526-1
MO n° 812 526-2
LH n° 812 526-2

publié par
CINÉMA

Paris / programmes

théâtre

LES SPECTACLES NOUVEAUX

VAGUE A L'AMOUR - Cartouche, Chénouard (328-97-04) ; sam., 20 h 30, dim., 15 h.

DERIVE A L'ECUME D'AMOUR - Grand Hall Montorgueil (296-04-06) ; sam., 20 h 30, dim., 15 h.

LA TEMPESTE (en italien) - Odéon-Théâtre de l'Europe (325-70-32) ; sam., 20 h, dim., 15 h.

ITUS ANDRONICUS - Théâtre de la Colline (203-02-52) ; sam., 20 h, dim., 17 h.

LA DERNIERE BANDE - Aubervilliers, Commune, salle II (833-16-16) ; sam., 21 h.

HEUX BANLIEUX - Montreuil, salle Berdolet (287-86-24) ; sam., dim., 21 h.

LAST LUNCH - Blancs-Manteaux (887-15-84) ; sam., 21 h.

LE CHAROT DE TERRE CUIE - Châtelet, CMA Grand Palais (880-90-30) ; sam., 20 h 30 ; dim., 15 h 30.

ACTING SHAKESPEARE (en anglais) - Petit Odéon-Théâtre de l'Europe (325-70-32) ; sam., dim., 21 h.

MADAME PAS DAME - Versailles, Montreuil (950-71-18) ; sam., 21 h.

FELICITE - Comédie-Française (296-10-20) ; sam., dim., 20 h 30.

Les autres salles

A DEJAZET (887-97-34) : Scénario de la Marquise de... ; Théâtre Mazarin ; sam., 20 h 30 ; dim., 16 h ; T. de la rue de la Harpe.

ANTOINETTE (208-77-71) ; sam., 20 h 30, dim., 15 h 30 ; Coup de soleil.

ARTS-HERBERT (387-22-33) ; dim., 15 h ; sam., 18 h 45 ; dim., 19 h ; 20 h ; T. de la rue de la Harpe.

ASTELLE-THEATRE (298-35-53) ; sam., 20 h 30, dim., 16 h ; La Malandaine.

ATELIER (606-49-24) ; sam., 21 h, dim., 15 h ; Contes-Marx.

ATHENES (742-67-27) ; sam., 16 h ; le Pélion.

BASTILLE (357-42-14) ; sam., 19 h 30 ; dim., 17 h ; De l'autre côté de la lune ; A. Liliou.

BOUFFES - PARISIENS (296-60-24) ; sam., 21 h ; les Trois Femmes.

CALYPSO (227-25-95) ; sam., 20 h 30, dim., 17 h ; Les Deux Fils de Pedro Neri de Bonif.

CARTOUCHE (808-39-74) ; sam., 20 h 30, dim., 16 h ; La Maison de Bernardin ; A. Rappaport (326-36-36) ; sam., 20 h 30, dim., 15 h 30 ; V. de la rue de la Harpe.

CITE INTERNATIONALE (389-38-69) ; Grand Théâtre, sam., 20 h 30 ; La Parole (dém.) ; Resonance, sam., 20 h 30 ; Dommage qu'elle soit une putain (dém.) ; Galerie, sam., 20 h 30 ; les Troyennes.

COMEDIE-CAUMARTIN (742-43-41) ; sam., 21 h ; 20 h 30 ; Les Trois Femmes.

COMEDIE DES CHAMPS-ELYSEES (723-37-21) ; sam., 18 h 45 et 21 h 45, dim., 20 h 30 ; Chacun sa vérité.

COMEDIE ITALIENNE (321-22-22) ; sam., 20 h 30 ; La Mère de la villageoise.

CONSTANCE (258-97-62) ; sam., 20 h 45, dim., 17 h ; Histoire merveilleuse d'un gamin du Loto dont la fiancée se tua accidentellement le lendemain du mariage.

DAUNOU (261-69-14) ; sam., 21 h, dim., 15 h 30 ; la Chénille.

DECHARGEURS (236-00-02) ; sam., 22 h ; Va ma Terre quelle belle idée.

ELDORADO (208-23-50) ; sam., 20 h 45, dim., 16 h ; Les Deux Fils de Pedro Neri.

ESCALIER D'OR (523-15-10) ; sam., 21 h, dim., 17 h ; Louise-Emma (dém.).

ESPACE-GAITE (327-13-54) ; sam., 20 h 15, dim., 15 h 30 ; la Bonne Femme aux confessions.

ESPACE GIRAUD-PHARES (233-55-77) ; sam., 20 h 30 ; Fantaisie mineure.

15 RUE BLANCHE 75009 PARIS
PETIT THEATRE

LOCATION DE 11 H A 18 H
TEL. 28.84.36.36

DU 4 OCTOBRE AU 31 DECEMBRE

SONT EN SCENE

CO-PRODUCTION DU THEATRE DE PARIS ET DU THEATRE NATIONAL

THEATRE DE LA COMMUNE AUBERVILLIERS

STUART SEIDE
joué en anglais

LA DERNIERE BANDE
de Samuel BECKETT

Mise en scène de Mario GONZALES

Les 5, 8, 9, 10 Novembre à 21 H

833.16.16

ESSAION (278-46-42) ; L. sam., 20 h 30 ; A. Violeta ; II. 21 h ; le Rite du premier soir.

FONDACTION DEUTSCHE-DE-LA-MEUKIE (340-36-35) ; sam., 21 h ; Récit d'une passion carnavalesque.

PONTAINE (874-74-40) ; sam., 18 h ; Dim. 17 h ; Vive les Femmes.

GALERIE-DES (326-63-51) ; sam., 21 h ; Public Byst - A Private Bar.

HUCHETTE (326-38-99) ; sam., 19 h 30 ; la Cautieuse chère ; 20 h 30 ; la Leçon ; 21 h 30 ; Pinot et Mabo ; 22 h 45 ; Cabaret Dada.

LA BRUYERE (874-76-99) ; sam., 21 h ; Dim. 15 h ; Mort accidentelle d'un anarchiste.

LIERRE-THEATRE (586-55-83) ; sam., 20 h 30, dim., 17 h ; la Colonne péroratoire.

LUCERNAIRE (444-57-34) ; L. sam., 18 h 30 ; Caïn ou le supplice de Pinare ; 20 h 30 ; l'Économiste ; 22 h 30 ; Bobby Lepointe (dém.) ; II. 18 h 30 ; la BAUTÉ ; 21 h 30 ; SURE ; 22 h ; N. 1126.7009 Voix humaine (dém.) ; 20 h 15 ; Six heures au plus tard ; 22 h 30 ; V. de la rue de la Harpe ; Petite salle, 19 h 45 ; Mouvement v. de la rue de la Harpe ; 22 h 15 ; Bandolère du mal.

LYS-MONTMARNASSE (327-85-61) ; sam., 20 h 30, dim., 17 h ; Vendredi, Jour de l'Été ; 21 h ; Les Serpents de plume.

MADAME (265-07-09) ; sam., dim., 15 h ; Les Serpents de plume.

MARAS (278-03-53) ; sam., 20 h 30 ; Le roi se meurt.

MARIGNY, Salle Gabrielle (225-20-74) ; sam., 19 h et 22 h ; les Salles Mimos.

MICHEL (265-35-02) ; sam., 21 h 30 ; dim., 15 h 30 ; On dînait au lit.

MICRODIE (742-95-22) ; sam., 20 h 30 ; dim., 15 h et 18 h 30 ; le Vison voyageur.

MODERNE (285-45-30) ; sam., 16 h 30 ; dim., 16 h 30 ; Cyrano de Bergerac.

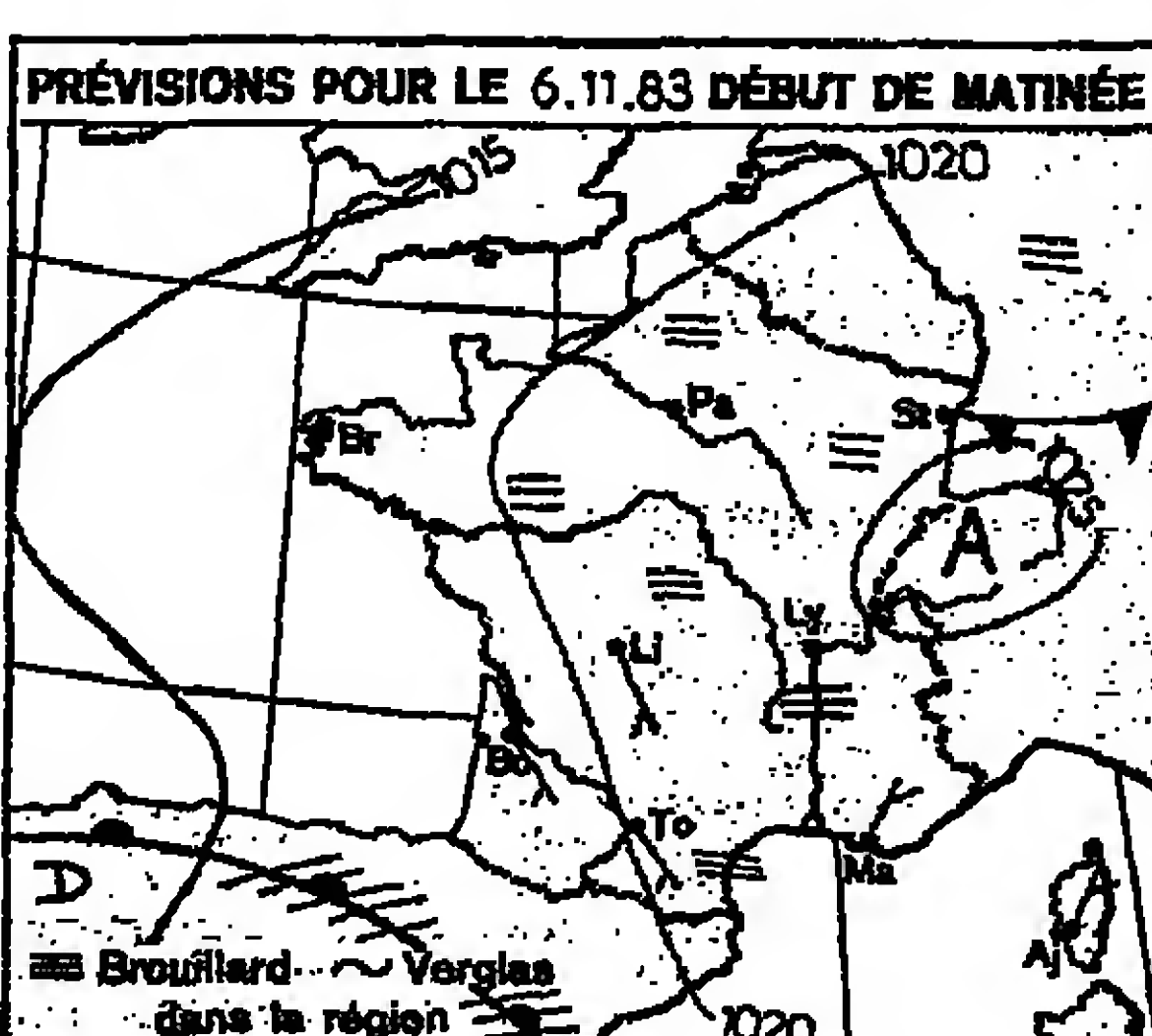
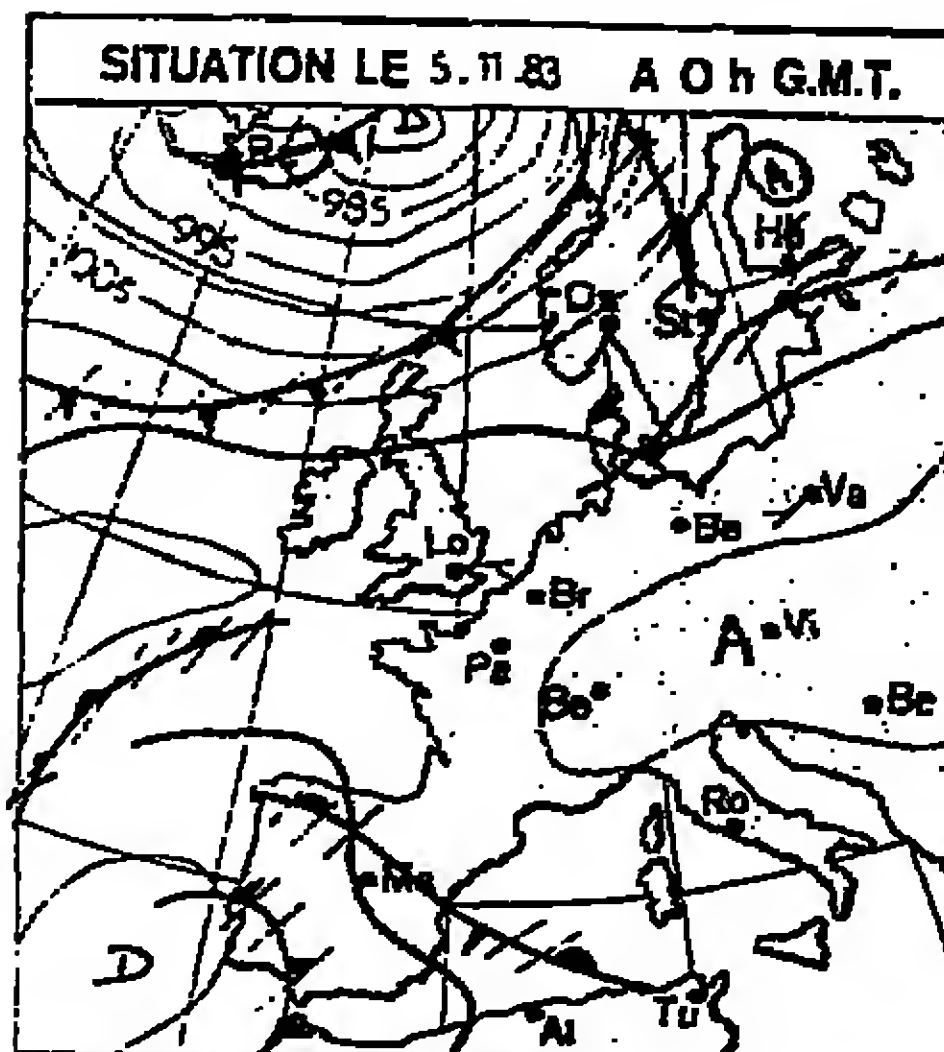
MONTMARNASSE (320-89-90) ; sam., 20 h 45 ; dim., 15 h et 20 h 45 ; Comment devenir une mère juive en dix leçons ; Petite salle, sam., 21 h ; dim., 16 h ; Hérode le grand.

NOUVEAUTES (770-52-76) ; sam., 18 h 45 et 21 h 45 ; dim., 15 h 30 ; l'Étourderie.

OUVRE (874-42-52) ; sam., 22 h ; dim., 14 h 30 ; Sarah ; sam., 19 h 30, dim., 17 h ; l'Étrange Monsieur Wilde.

PALEIS-ROYAL (297-59-81) ; sam., 18 h 45 et 22 h ; dim., 15 h 30 ; la Fille sans baguette ; 20 h 30 ; la Fille sans baguette ; 22 h 30 ; la Fille sans baguette ; 24 h ; la Fille sans baguette ; 26 h ; la Fille sans baguette ; 28 h ; la Fille sans baguette ; 30 h ; la Fille sans baguette ; 32 h ; la Fille sans baguette ; 34 h ; la Fille sans baguette ; 36 h ; la Fille sans baguette ; 38 h ; la Fille sans baguette ; 40 h ; la Fille sans baguette ; 42 h ; la Fille sans baguette ; 44 h ; la Fille sans baguette ; 46 h ; la Fille sans baguette ; 48 h ; la Fille sans baguette ; 50 h ; la Fille sans baguette ; 52 h ; la Fille sans baguette ; 54 h ; la Fille sans baguette ; 56 h ; la Fille sans baguette ; 58 h ; la Fille sans baguette ; 60 h ; la Fille sans baguette ; 62 h ; la Fille sans baguette ; 64 h ; la Fille sans baguette ; 66 h ; la Fille sans baguette ; 68 h ; la Fille sans baguette ; 70 h ; la Fille sans baguette ; 72 h ; la Fille sans baguette ; 74 h ; la Fille sans baguette ; 76 h ; la Fille sans baguette ; 78 h ; la Fille sans baguette ; 80 h ; la Fille sans baguette ; 82 h ; la Fille sans baguette ; 84 h ; la Fille sans baguette ; 86 h ; la Fille sans baguette ; 88 h ; la Fille sans baguette ; 90 h ; la Fille sans baguette ; 92 h ; la Fille sans baguette ; 94 h ; la Fille sans baguette ; 96 h ; la Fille sans baguette ; 98 h ; la Fille sans baguette ; 100 h ; la Fille sans baguette ; 102 h ; la Fille sans baguette ; 104 h ; la Fille sans baguette ; 106 h ; la Fille sans baguette ; 108 h ; la Fille sans baguette ; 110 h ; la Fille sans baguette ; 112 h ; la Fille sans baguette ; 114 h ; la Fille sans baguette ; 116 h ; la Fille sans baguette ; 118 h ; la Fille sans baguette ; 120 h ; la Fille sans baguette ; 122 h ; la Fille sans baguette ; 124 h ; la Fille sans baguette ; 126 h ; la Fille sans baguette ; 128 h ; la Fille sans baguette ; 130 h ; la Fille sans baguette ; 132 h ; la Fille sans baguette ; 134 h ; la Fille sans baguette ; 136 h ; la Fille sans baguette ; 138 h ; la Fille sans baguette ; 140 h ; la Fille sans baguette ; 142 h ; la Fille sans baguette ; 144 h ; la Fille sans baguette ; 146 h ; la Fille sans baguette ; 148 h ; la Fille sans baguette ; 150 h ; la Fille sans baguette ; 152 h ; la Fille sans baguette ; 154 h ; la Fille sans baguette ; 156 h ; la Fille sans baguette ; 158 h ; la Fille sans baguette ; 160 h ; la Fille sans baguette ; 162 h ; la Fille sans baguette ; 164 h ; la Fille sans baguette ; 166 h ; la Fille sans baguette ; 168 h ; la Fille sans baguette ; 170 h ; la Fille sans baguette ; 172 h ; la Fille sans baguette ; 174 h ; la Fille sans baguette ; 176 h ; la Fille sans baguette ; 178 h ; la Fille sans baguette ; 180 h ; la Fille sans baguette ; 182 h ; la Fille sans baguette ; 184 h ; la Fille sans baguette ; 186 h ; la Fille sans baguette ; 188 h ; la Fille sans baguette ; 190 h ; la Fille sans baguette ; 192 h ; la Fille sans baguette ; 194 h ; la Fille sans baguette ; 196 h ; la Fille sans baguette ; 198 h ; la Fille sans baguette ; 200 h ; la Fille sans baguette ; 202 h ; la Fille sans baguette ; 204 h ; la Fille sans baguette ; 206 h ; la Fille sans baguette ; 208 h ; la Fille sans baguette ; 210 h ; la Fille sans baguette ; 212 h ; la Fille sans baguette ; 214 h ; la Fille sans baguette ; 216 h ; la Fille sans baguette ; 218 h ; la Fille sans baguette ; 220 h ; la Fille sans baguette ; 222 h ; la Fille sans baguette ; 224 h ; la Fille sans baguette ; 226 h ; la Fille sans baguette ; 228 h ; la Fille sans baguette ; 230 h ; la Fille sans baguette ; 232 h ; la Fille sans baguette ; 234 h ; la Fille sans baguette ; 236 h ; la Fille sans baguette ; 238 h ; la Fille sans baguette ; 240 h ; la Fille sans baguette ; 242 h ; la Fille sans baguette ; 244 h ; la Fille sans baguette ; 246 h ; la Fille sans baguette ; 248 h ; la Fille sans baguette ; 250 h ; la Fille sans baguette ; 252 h ; la Fille sans baguette ; 254 h ; la Fille sans baguette ; 256 h ; la Fille sans baguette ; 258 h ; la Fille sans baguette ; 260 h ; la Fille sans baguette ; 262 h ; la Fille sans baguette ; 264 h ; la Fille sans baguette ; 266 h ; la Fille sans baguette ; 268 h ; la Fille sans baguette ; 270 h ; la Fille sans baguette ; 272 h ; la Fille sans baguette ; 274 h ; la Fille sans baguette ; 276 h ; la Fille sans baguette ; 278 h ; la Fille sans baguette ; 280 h ; la Fille sans baguette ; 282 h ; la Fille sans baguette ; 284 h ; la Fille sans baguette ; 286 h ; la Fille sans baguette ; 288 h ; la Fille sans baguette ; 290 h ; la Fille sans baguette ; 292 h ; la Fille sans baguette ; 294 h ; la Fille sans baguette ; 296 h ; la Fille sans baguette ; 298 h ; la Fille sans baguette ; 300 h ; la Fille sans baguette ; 302 h ; la Fille sans baguette ; 304 h ; la Fille sans baguette ; 306 h ; la Fille sans baguette ; 308 h ; la Fille sans baguette ; 310 h ; la Fille sans baguette ; 312 h ; la Fille sans baguette ; 314 h ; la Fille sans baguette ; 316 h ; la Fille sans baguette ; 318 h ; la Fille sans baguette ; 320 h ; la Fille sans baguette ; 322 h ; la Fille sans baguette ; 324 h ; la Fille sans baguette ; 326 h ; la Fille sans baguette ; 328 h ; la Fille sans baguette ; 330 h ; la Fille sans baguette ; 332 h ; la Fille sans baguette ; 334 h ; la Fille sans baguette ; 336 h ; la Fille sans baguette ; 338 h ; la Fille sans baguette ; 340 h ; la Fille sans baguette ; 342 h ; la Fille sans baguette ; 344 h ; la Fille sans baguette ; 346 h ; la Fille sans baguette ; 348 h ; la Fille sans baguette ; 350 h ; la Fille sans baguette ; 352 h ; la Fille sans baguette ; 354 h ; la Fille sans baguette ; 356 h ; la Fille sans baguette ; 358 h ; la Fille sans baguette ; 360 h ; la Fille sans baguette ; 362 h ; la Fille sans baguette ; 364 h ; la Fille sans baguette ; 366 h ; la Fille sans baguette ; 368 h ; la Fille sans baguette ; 370 h ; la Fille sans baguette ; 372 h ; la Fille sans baguette ; 374 h ; la Fille sans baguette ; 376 h ; la Fille sans baguette ; 378 h ; la Fille sans baguette ; 380 h ; la Fille sans baguette ; 382 h ; la Fille sans baguette ; 384 h ; la Fille sans baguette ; 386 h ; la Fille sans baguette ; 388 h ; la Fille sans baguette ; 390 h ; la Fille sans baguette ; 392 h ; la Fille sans baguette ; 394 h ; la Fille sans baguette ; 396 h ; la Fille sans baguette ; 398 h ; la Fille sans baguette ; 400 h ; la Fille sans baguette ; 402 h ; la Fille sans baguette ; 404 h ; la Fille sans baguette ; 406 h ; la Fille sans baguette ; 408 h ; la Fille sans baguette ; 410 h ; la Fille sans baguette ; 412 h ; la Fille sans baguette ; 414 h ; la Fille sans baguette ; 416 h ; la Fille sans baguette ; 418 h ; la Fille sans baguette ; 420 h ; la Fille sans baguette ; 422 h ; la Fille sans baguette ; 424 h ; la Fille sans baguette ; 426 h ; la Fille sans baguette ; 428 h ; la Fille sans baguette ; 430 h ; la Fille sans baguette ; 432 h ; la Fille sans baguette ; 434 h ; la Fille sans baguette ; 436 h ; la Fille sans baguette ; 438 h ; la Fille sans baguette ; 440 h ; la Fille sans baguette ; 442 h ; la Fille sans baguette ; 444 h ; la Fille sans baguette ; 446 h ; la Fille sans baguette ; 448 h ; la Fille sans baguette ; 450 h ; la Fille sans baguette ; 452 h ; la Fille sans baguette ; 454 h ; la Fille sans baguette ; 456 h ; la Fille sans baguette ; 458 h ; la Fille sans baguette ; 460 h ; la Fille sans baguette ; 462 h ; la Fille sans baguette ; 464 h ; la Fille sans baguette ; 466 h ; la Fille sans baguette ; 468 h ; la Fille sans baguette ; 470 h ; la Fille sans baguette ; 472 h ; la Fille sans baguette ; 474 h ; la Fille sans baguette ; 476 h ; la Fille sans baguette ; 478 h ; la Fille sans baguette ; 480 h ; la Fille sans baguette ; 482 h ; la Fille sans baguette ; 484 h ; la Fille sans baguette ; 486 h ; la Fille sans baguette ; 488 h ; la Fille sans baguette ; 490 h ; la Fille sans baguette ; 492 h ; la Fille sans baguette ; 494 h ; la Fille sans baguette ; 496 h ; la Fille sans baguette ; 498 h ; la Fille sans baguette ; 500 h ; la Fille sans baguette ; 502 h ; la Fille sans baguette ; 504 h ; la Fille sans baguette ; 506 h ; la Fille sans baguette ; 508 h ; la Fille sans baguette ; 510 h ; la Fille sans baguette ; 512 h ; la Fille sans baguette ; 514 h ; la Fille sans baguette ; 516 h ; la Fille sans baguette ; 518 h ; la Fille sans baguette ; 520 h ; la Fille sans baguette ; 522 h ; la Fille sans baguette ; 524 h ; la Fille sans baguette ; 526 h ; la Fille sans baguette ; 528 h ; la Fille sans baguette ; 530 h ; la Fille sans baguette ; 532 h ; la Fille sans baguette ; 534 h ; la Fille sans baguette ; 536 h ; la Fille sans baguette ; 538 h ; la Fille sans baguette ; 540 h ; la Fille sans baguette ; 542 h ; la Fille sans baguette ; 544 h ; la Fille sans baguette ; 546 h ; la Fille sans baguette ; 548 h ; la Fille sans baguette ; 550 h ; la Fille sans baguette ; 552 h ; la Fille sans baguette ; 554 h ; la Fille sans baguette ; 556 h ; la Fille sans baguette ; 558 h ; la Fille sans baguette ; 560 h ; la Fille sans baguette ; 562 h ; la Fille sans baguette ; 564 h ; la Fille sans baguette ; 566 h ; la Fille sans baguette ; 568 h ; la Fille sans baguette ; 570 h ; la Fille sans baguette ; 572 h ; la Fille sans baguette ; 574 h ; la Fille sans baguette ; 576 h ; la Fille sans baguette ; 578 h ; la Fille sans baguette ; 580 h ; la Fille sans baguette ; 582 h ; la Fille sans baguette ; 584 h ; la Fille sans baguette ; 586 h ; la Fille sans baguette ; 588 h ; la Fille sans baguette ; 590 h ; la Fille sans baguette ; 592 h ; la Fille sans baguette ; 594 h ; la Fille sans baguette ; 596 h ; la Fille sans baguette ; 598 h ; la Fille sans baguette ; 600 h ; la Fille sans baguette ; 602 h ; la Fille sans baguette ; 604 h ; la Fille sans baguette ; 606 h ; la Fille sans baguette ; 608 h ; la Fille sans baguette ; 610 h ; la Fille sans baguette ; 612 h ; la Fille sans baguette ; 614 h ; la Fille sans baguette ; 616 h ; la Fille sans baguette ; 618 h ; la Fille sans baguette ; 620 h ; la Fille sans baguette ; 622 h ; la Fille sans baguette ; 624 h ; la Fille sans baguette ; 626 h ; la Fille sans baguette ; 628 h ; la Fille sans baguette ; 630 h ; la Fille sans baguette ; 632 h ; la Fille sans baguette ; 634 h ; la Fille sans baguette ; 636 h ; la Fille sans baguette ; 638 h ; la Fille sans baguette ; 640 h ; la Fille sans baguette ; 642 h ; la Fille sans baguette ; 644 h ; la Fille sans baguette ; 646 h ; la Fille sans baguette ; 648 h ; la Fille sans baguette ; 650 h ; la Fille sans baguette ; 652 h ; la Fille sans baguette ; 654 h ; la Fille sans baguette ; 656 h ; la Fille sans baguette ; 658 h ; la Fille sans baguette ; 660 h ; la Fille sans baguette ; 662 h ; la Fille sans baguette ; 664 h ; la Fille sans baguette ; 666 h ; la Fille sans baguette ; 668 h ; la Fille sans baguette ; 670 h ; la Fille sans baguette ; 672 h ; la Fille sans baguette ; 674 h ; la Fille sans baguette ; 676 h ; la Fille sans baguette ; 678 h ; la Fille sans baguette ; 680 h ; la Fille sans baguette ; 682 h ; la Fille sans baguette ; 684 h ; la Fille sans baguette ; 686 h ; la Fille sans baguette ; 688 h ; la Fille sans baguette ; 690 h ; la Fille sans baguette ; 692 h ; la Fille sans baguette ; 694 h ; la Fille sans baguette ; 696 h ; la Fille sans baguette ; 698 h ; la Fille sans baguette ; 700 h ; la Fille sans baguette ; 702 h ; la Fille sans baguette ; 704 h ; la Fille sans baguette ; 706 h ; la Fille sans baguette ; 708 h ; la Fille sans baguette ; 710 h ; la Fille sans baguette ; 712 h ; la Fille sans baguette ; 714 h ; la Fille sans baguette ; 716 h ; la Fille sans baguette ; 718 h ; la Fille sans baguette ; 720 h ; la Fille sans baguette ; 722 h ; la Fille sans baguette ; 724 h ; la Fille sans baguette ; 726 h ; la Fille sans baguette ; 728 h ; la Fille sans baguette ; 730 h ; la Fille sans baguette ; 732 h ; la Fille sans baguette ; 734 h ; la Fille sans baguette ; 736 h ; la Fille sans baguette ; 738 h ; la Fille sans baguette ; 740 h ; la Fille sans baguette ; 742 h ; la Fille sans baguette ; 744 h ; la Fille sans baguette ; 746 h ; la Fille sans baguette ; 748 h ; la Fille sans baguette ; 750 h ; la Fille sans baguette ; 752 h ; la Fille sans baguette ; 754 h ; la Fille sans baguette ; 756 h ; la Fille sans baguette ; 758 h ; la Fille sans baguette ; 760 h ; la Fille sans baguette ; 762 h ; la Fille sans baguette ; 764 h ; la Fille sans baguette ; 766 h ; la Fille sans baguette ; 768 h ; la Fille sans baguette ; 770 h ; la Fille sans baguette ; 772 h ; la Fille sans baguette ; 774 h ; la Fille sans baguette ; 776 h ; la Fille sans baguette ; 778 h ; la Fille sans baguette ; 780 h ; la Fille sans baguette ; 782 h ; la Fille sans baguette ; 784 h ; la Fille sans baguette ; 786 h ; la Fille sans baguette ; 788 h ; la Fille sans baguette ; 790 h ; la Fille sans baguette ; 792 h ; la Fille sans baguette ; 794 h ; la Fille sans baguette ; 796 h ; la Fille sans baguette ; 798 h ; la Fille sans baguette ; 800 h ; la Fille sans baguette ; 802 h ; la Fille sans baguette ; 804 h ; la Fille sans baguette ; 806 h ; la Fille sans baguette ; 808 h ; la Fille sans baguette ; 810 h ; la Fille sans baguette ; 812 h ; la Fille sans baguette ; 814 h ; la Fille sans baguette ; 816 h ; la Fille sans baguette ; 818 h ; la Fille sans baguette ; 820 h ; la Fille sans baguette ; 822 h ; la Fille sans baguette ; 824 h ; la Fille sans baguette ; 826 h ; la Fille sans baguette ; 828 h ; la Fille sans baguette ; 830 h ; la Fille sans baguette ; 832 h ; la Fille sans baguette ; 834 h ; la Fille sans baguette ; 836 h ; la Fille sans baguette ; 838 h ; la Fille sans baguette ; 840 h ; la Fille sans baguette ; 842 h ; la Fille sans baguette ; 844 h ; la Fille sans baguette ; 846 h ; la Fille sans baguette ; 848 h ; la Fille sans baguette ; 850 h ; la Fille sans baguette ; 852 h ; la Fille sans baguette ; 854 h ; la Fille sans baguette ; 856 h ; la Fille sans baguette ; 858 h ; la Fille sans baguette ; 860 h ; la Fille sans baguette ; 862 h ; la Fille sans baguette ; 864 h ; la Fille sans baguette ; 866 h ; la Fille sans baguette ; 868 h ; la Fille sans baguette ; 870 h ; la Fille sans baguette ; 872 h ; la Fille sans baguette ; 874 h ; la Fille sans baguette ; 876 h ; la Fille sans baguette ; 878 h ; la Fille sans baguette ; 880 h ; la Fille sans baguette ; 882 h ; la Fille sans baguette ; 884 h ; la Fille sans baguette ; 886 h ; la Fille sans baguette ; 888 h ; la Fille sans baguette ; 890 h ; la Fille sans baguette ; 892 h ; la Fille sans baguette ; 894 h ; la Fille sans baguette ; 896 h ; la Fille sans baguette ; 898 h ; la Fille sans baguette ; 900 h ; la Fille sans baguette ; 902 h ; la Fille sans baguette ; 904 h ; la Fille sans baguette ; 906 h ; la Fille sans baguette ; 908 h ; la Fille sans baguette ; 910 h ; la Fille sans baguette ; 912 h ; la Fille sans baguette ; 914 h ; la Fille sans baguette ; 916 h ; la Fille sans baguette ; 918 h ; la Fille sans baguette ; 920 h ; la Fille sans baguette ; 922 h ; la Fille sans baguette ; 924 h ; la Fille sans baguette ; 926 h ; la Fille sans baguette ; 928 h ; la Fille sans baguette ; 930 h ; la Fille sans baguette ; 932 h ; la Fille sans baguette ; 934 h ; la Fille sans baguette ; 936 h ; la Fille sans baguette ; 938 h ; la Fille sans baguette ; 940 h ; la Fille sans baguette ; 942 h ; la Fille sans baguette ; 944 h ; la Fille sans baguette ; 946 h ; la Fille sans baguette ; 948 h ; la Fille sans baguette ; 950 h ; la Fille sans baguette ; 952 h ; la Fille sans baguette ; 954 h ; la Fille sans baguette ; 956 h ; la Fille sans baguette ; 958 h ; la Fille sans baguette ; 960 h ; la Fille sans baguette ; 962 h ; la Fille sans baguette ; 964 h ; la Fille sans baguette ; 966 h ; la Fille sans baguette ; 968 h ; la Fille sans baguette ; 970 h ; la Fille sans baguette ; 972 h ; la Fille sans baguette ; 974 h ; la Fille sans baguette ; 976 h ; la Fille sans baguette ; 978 h ; la Fille sans baguette ; 980 h ; la Fille sans baguette ; 982 h ; la Fille sans baguette ; 984 h ; la Fille sans baguette ; 986 h ; la Fille sans baguette ; 988 h ; la Fille sans baguette ; 990 h ; la Fille sans baguette ; 992 h ; la Fille sans baguette ; 994 h ; la Fille sans baguette ; 996 h ; la Fille sans baguette ; 998 h ; la Fille sans baguette ; 1000 h ; la Fille sans baguette ; 1002 h ; la Fille sans baguette ; 1004 h ; la Fille sans baguette ; 1006 h ; la Fille sans baguette ; 1008 h ; la Fille sans baguette ; 1010 h ; la Fille sans baguette ; 1012 h ; la Fille sans baguette ; 1014 h ; la Fille sans baguette ; 1016 h ; la Fille sans baguette ; 1018 h ; la Fille sans baguette ; 1020 h ; la Fille sans baguette ; 1022 h ; la Fille sans baguette ; 1024 h ; la Fille sans baguette ; 1026 h ; la Fille sans baguette ; 1028 h ; la Fille sans baguette ; 1030 h ; la Fille sans baguette ; 1032 h ; la Fille sans baguette ; 1034 h ; la Fille sans baguette ; 1036 h ; la Fille sans baguette ; 1038 h ; la Fille sans baguette ; 1040 h ; la Fille sans baguette ; 1042 h ; la Fille sans baguette ; 1044 h ; la Fille sans baguette ; 1046 h ; la Fille sans baguette ; 1048 h ; la Fille sans baguette ; 1050 h ; la Fille sans baguette ; 1052 h ; la Fille sans baguette ; 1054 h ; la Fille sans baguette ; 1056 h ; la Fille sans baguette ; 1058 h ; la Fille sans baguette ; 1060 h ; la Fille sans baguette ; 1062 h ; la Fille sans baguette ; 1064 h ; la Fille sans baguette ; 1066 h ; la Fille sans baguette ; 1068 h ; la Fille sans baguette ; 1070 h ; la Fille sans baguette ; 1072 h ; la Fille sans baguette ; 1074 h ; la Fille sans baguette ; 1076 h ; la Fille sans baguette ; 1078 h ; la Fille sans baguette ; 1080 h ; la Fille sans baguette ; 1082 h ; la Fille sans baguette ; 1084 h ; la Fille sans baguette ; 1086 h ; la Fille sans baguette ; 1088 h ; la Fille sans baguette ; 1090 h ; la Fille sans baguette ; 1092 h ; la Fille sans baguette ; 1094 h ; la Fille sans baguette ; 1096 h ; la Fille sans baguette ; 1098 h ; la Fille sans baguette ; 1100 h ; la Fille sans baguette ; 1102 h ; la Fille sans baguette ; 1104 h ; la Fille sans baguette ; 1106 h ; la Fille sans baguette ; 1108 h ; la Fille sans baguette ; 1110 h ; la Fille sans baguette ; 1112 h ; la Fille sans baguette ; 1114 h ; la Fille sans baguette ; 1116 h ; la Fille sans baguette ; 1118 h ; la Fille sans baguette ; 1120 h ; la Fille sans baguette ; 1122 h ; la Fille sans baguette ; 1124 h ; la Fille sans baguette ; 1126 h ; la Fille sans baguette ; 1128 h ; la Fille sans baguette ; 1130 h ; la Fille sans baguette ; 1132 h ; la Fille sans baguette ; 1134 h ; la Fille sans baguette ; 1136 h ; la Fille sans baguette ; 1138 h ; la Fille sans baguette ; 1140 h ; la Fille sans baguette ; 1142 h ; la Fille sans baguette ; 1144 h ; la Fille sans baguette ; 1146 h ; la Fille sans baguette ; 1148 h ; la Fille sans baguette ; 1150 h ; la Fille sans baguette ; 1152 h ; la Fille sans baguette ; 1154 h ; la Fille sans baguette ; 1156 h ; la Fille sans baguette ; 1158 h ; la Fille sans baguette ; 1160 h ; la Fille sans baguette ; 1162 h ; la Fille sans baguette ; 1164 h ; la Fille sans baguette ; 1166 h ; la Fille sans baguette ; 1168 h ; la Fille sans baguette ; 1170 h ; la Fille sans baguette ; 1172 h ; la Fille sans baguette ; 1174 h ; la Fille sans baguette ; 1176 h ; la Fille sans baguette ; 1178 h ; la Fille sans baguette ; 1180 h ; la Fille sans baguette ; 1182 h ; la Fille sans baguette ; 1184 h ; la Fille sans baguette ; 1186 h ; la Fille sans baguette ; 1188 h ; la Fille sans baguette ; 1190 h ; la Fille sans baguette ; 1192 h ; la Fille sans baguette ; 1194 h ; la Fille sans baguette ; 1196 h ; la Fille sans baguette ; 1198 h ; la Fille sans baguette ; 1200 h ; la Fille sans baguette ; 1202 h ; la Fille sans baguette ; 1204 h ; la Fille sans baguette ; 1206 h ; la Fille sans baguette ; 1208 h ; la Fille sans baguette ; 1210 h ; la Fille sans baguette ; 1212 h ; la Fille sans baguette ; 1214 h ; la Fille sans baguette ; 1216 h ; la Fille sans baguette ; 1218 h ; la Fille sans baguette ; 1220 h ; la Fille sans baguette ; 1222 h ; la Fille sans baguette ; 1224 h ; la Fille sans baguette ; 1226 h ; la Fille sans baguette ; 1228 h ; la Fille sans baguette ; 1230 h ; la Fille sans baguette ; 1232 h ; la Fille sans baguette ; 1234 h ; la Fille sans baguette ; 1236 h ; la Fille sans baguette ; 1238 h ; la Fille sans baguette ; 1240 h ; la Fille sans baguette ; 1242 h ; la Fille sans baguette ; 1244 h ; la Fille sans baguette ; 1246 h ; la Fille sans baguette ; 1248 h ; la Fille sans baguette ; 1250 h ; la Fille sans baguette ; 1252 h ; la Fille sans baguette ; 1254 h ; la Fille sans baguette ; 1256 h ; la Fille sans baguette ; 1258 h ; la Fille sans baguette ; 1260 h ; la Fille sans baguette ; 1262 h ; la Fille sans baguette ; 1264 h ; la Fille sans baguette ; 1266 h ; la Fille sans baguette ; 1268 h ; la Fille sans baguette ; 1270 h ; la Fille sans baguette ; 1272 h ; la Fille sans baguette ; 1274 h ; la Fille sans baguette ; 1

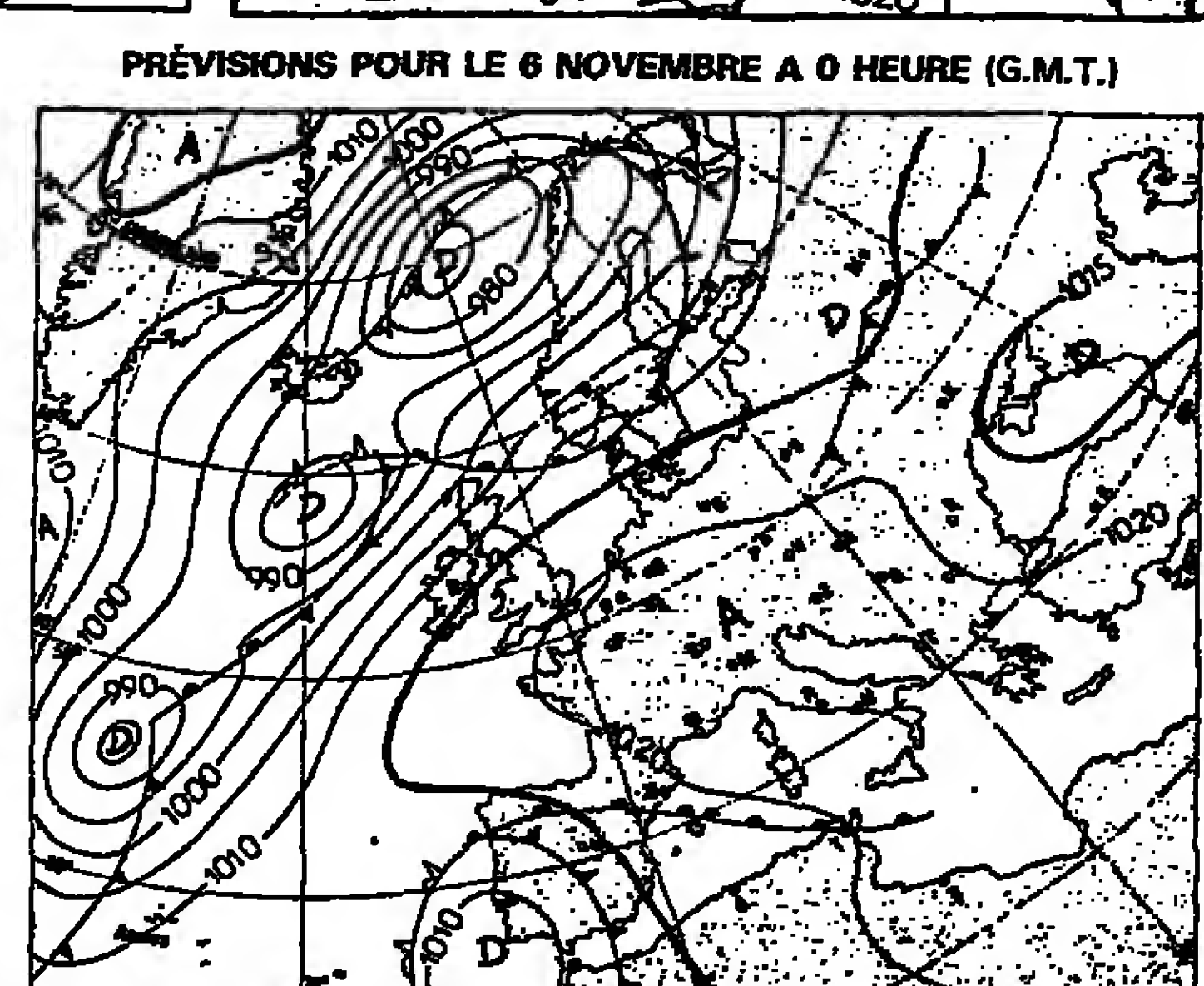
MÉTÉOROLOGIE



Évolution probable du temps en France entre le samedi 5 novembre à 0 heure et le dimanche 6 novembre à minuit.

La France restera sous l'influence de l'anticyclone centré sur l'Italie.

Demain le temps sera très brumeux le matin sur l'ensemble du pays avec de nombreuses formations en fin de nuit de brouillards et de brumes. Les brouillards seront souvent très denses dans les vallées, réduisant considérablement la visibilité (moins de cent mètres). Ils ne se dissiperont que lentement en fin de matinée et laisseront place ensuite à un très beau dimanche d'automne très ensoleillé avec des températures très douces pour la saison, 15 à 20 degrés l'après-midi du Nord au Sud. A noter toutefois quelques passages nuageux dans la journée près des Pyrénées, et très localement sur les côtes du Golfe du Lion, des nuages bas matinaux pourront persister toute la journée. Au lever du jour il fera 9 à 11 degrés près des côtes atlantiques et méditerranéennes, 5 à 8 degrés ailleurs localement, 2 à 4 degrés du Nord-Est au Centre. Les vents resteront faibles, le secteur Sud dominant.



Températures (le premier chiffre indique le maximum enregistré au cours de la journée du 4 novembre; le second, le minimum de la nuit du 4 novembre au 5 novembre): Ajaccio, 21 et 8 degrés; Biarritz, 21 et 12; Bordeaux, 21 et 7; Bourges, 19 et 5; Brest, 14 et 10; Caen, 17 et 10; Clermont-Ferrand, 12 et 8; Clermont-Ferrand, 18 et 4; Dijon, 13 et 5; Grenoble, 13 et 6; Lille, 17 et 4; Lyon, 18 et 8; Marseille-Marignane, 21 et 9; Nancy, 16 et 7; Nantes, 18 et 5; Nice-Côte d'Azur, 19 et 12; Paris-Montparnasse, 15 et 8; Pau, 23 et 9; Perpignan, 20 et 10; Rennes, 17 et 9; Strasbourg, 13 et 6; Tours, 18 et 6; Toulouse, 21 et 9; Poitiers-Puy, 32 et 25.

Températures relevées à l'étranger: Alger, 25 et 12 degrés; Amsterdam, 13 et 7; Athènes, 21 et 14; Berlin, 12 et 7; Bonn, 16 et 6; Bruxelles, 17 et 8; Le Caire, 27 et 14; Les Canaries, 24 et 17; Copenhague, 10 et 8; Dakar, 31 et 26; Djérba, 25 et 14; Genève, 9 et 6; Jérusalem, 28 et 12; Lisbonne, 20 et 15; Londres, 13 et 9; Luxembourg, 14 et 8; Madrid, 14 et 12; Moscou, 5 et 3; Nairobi, 26 et 13; New-York, 9 et 2; Palma-de-Majorque, 21 et 11; Rome, 21 et 9; Stockholm, 7 et 6; Tenez, 26 et 15; Tunis, 22 et 12.

(Document établi avec le support technique spécial de la Météorologie nationale.)

CARNET

Réceptions

— M. Alain Dejammet, directeur des services d'information et de presse du ministère des relations extérieures, a offert, le vendredi 4 novembre, un déjeuner en l'honneur de notre collaborateur Maurice Delaurie, qui vient de prendre sa retraite. Maurice Delaurie a assuré, depuis la libération — d'abord pour France-Sol, pour notre journal depuis 1972 — les fonctions de correspondant diplomatique. Toujours bien informé, souvent impertinent, il a été félicité vendredi par de nombreux amis, journalistes et diplomates. Les premiers ont regretté le départ d'un confrère qui restera un maître en matière de recherche de l'information. Les seconds ont déploré, non sans humour, de n'avoir plus affaire à un homme qui leur en a souvent plus appris par ses questions qu'aux réponses... — J. A.

Naissances

— Claude BARRET et Françoise SEGARD ont la joie d'annoncer la naissance de

Thomas,

le 22 octobre 1983.

4, rue de la Montagne, 78620 L'Etang-la-Ville.

— M. et M^{me} Hervé ZEBROWSKI, Eugénie, Camille, Léopoldine ZEBROWSKI ont la joie d'annoncer la naissance de

Victoire.

31, avenue du Maréchal-de-Saxe, 69006 Lyon.

Mariages

— M. et M^{me} Noël Dejean de La Bâtie sont heureux de faire part du mariage de leurs fils,

Hervé DEJEAN de LA BATIE avec

M^{me} Elisabeth COUPRY.

Le Reveau-du-Bion, 29 octobre 1983.

Arnaud DEJEAN de LA BATIE avec

M^{me} Agnès CHAMBRON.

Paris, 1^{er} juillet 1983.

14, rue Boileau, 38700 La Tronche.

Anniversaires

— Pour le troisième anniversaire du décès de

docteur Jacques PODRABINEK-MERNACKI,

non pensée affectueuse de la part de ceux qui l'ont connu et aimé.

Anniversaires

— M. et M^{me} Renzo Sfez, M. et M^{me} Aldo Sfez, Les familles Sfez, Bossa, Cohen, Chiche, parentes et alliées, ont la douleur de faire part du décès de

M^{me} Lydia SFEZ, née Bossa,

survenue le 28 octobre 1983 à l'âge de quatre-vingt-trois ans.

Anniversaires

— Le conseil d'administration, La direction et le personnel de la Compagnie générale de banque SOFICAM ont le regret de faire part du décès de leur secrétaire général

M. Jacques TEXIER,

survenu le 2 novembre 1983.

Anniversaires

La cérémonie religieuse sera célébrée en l'église Saint-Pierre de Neuilly le lundi 7 novembre à 11 heures.

— M. et M^{me} le docteur Timbeau Jacques et leurs enfants Xavier et Geneviève, leurs parents et alliés, ont la douleur de faire part du décès de

M. Edouard TIMBEAU, directeur général de la C.G.E.B.,

survenu à l'âge de soixante-dix-huit ans, à Moirax, le 4 novembre 1983, 47310 Laplante.

Anniversaires

La cérémonie sera célébrée au temple de Tonnacins (Lot-et-Garonne) le lundi 7 novembre 1983, à 10 heures.

Anniversaires

— Pour le troisième anniversaire du décès de

docteur Jacques PODRABINEK-MERNACKI,

non pensée affectueuse de la part de ceux qui l'ont connu et aimé.

Anniversaires

De la part de Sonia Malkine, Lucien et Monique Niel, Marie-May et Miro Nielsen, ses enfants, Et de ses huit petits-enfants et sept arrière-petits-enfants, L'incinération aura lieu le jeudi 10 novembre, à 9 h 30, au columbarium du Père-Lachaise. Ni fleurs ni couronnes. (Lire page 20.)

— On nous prie d'annoncer le décès de

M. René JEAN MARIE SAINT MERAN, ancien directeur confédéral de Paroles françaises, ancien administrateur de la France industrielle,

survenu le 31 octobre 1983.

Le Coulant, 37590 Bois-le-Roi.

Anniversaires

— M. et M^{me} Hédi Gabbiche, M. et M^{me} André Desbais, M. et M^{me} Jean Bruyat et leur fils Olivier, Tous les parents et amis, ont la douleur de faire part du décès de

M^{me} Fernand GHILONI, docteur en pharmacie.

Les obèques ont eu lieu le vendredi 4 novembre, à 9 heures, en l'église Saint-Florent, à Orange, dans la plus stricte intimité.

Une messe sera dite à sa mémoire le 14 novembre, à 18 h 15, en l'église Notre-Dame à Revel (31250).

Cet avis tient lieu de faire-part.

2, galerie du Midi, 31250 Revel, 15, rue Buffon, 75005 Paris, 18, rue Saint-Martin, 84100 Orange.

— Nous apprenons le décès de

M. Jean-Pierre MARCHAL, ingénieur E.T.P.,

survenu le 28 octobre à Pise-Haut (Caroline du Sud) à l'âge de soixante et un ans.

[Fils de Pierre Marchal, fondateur de la société portant son nom, Jean-Pierre Marchal est entré dans la société en 1946. Après la démission de son père, en 1984, il a été élu président de la SECA Marchal, nouveau holding du groupe SEV-Marchal, qui fusionne en 1970 avec le groupe VALEO à la suite de son absorption par la société d'Industrie.]

Ni fleurs ni couronnes. (Lire page 20.)

— On nous prie d'annoncer le décès de

M. René JEAN MARIE SAINT MERAN, ancien directeur confédéral de Paroles françaises, ancien administrateur de la France industrielle,

survenu le 31 octobre 1983.

Le Coulant, 37590 Bois-le-Roi.

Anniversaires

— M. et M^{me} Noël Dejean de La Bâtie sont heureux de faire part du mariage de leurs fils,

Hervé DEJEAN de LA BATIE avec

M^{me} Elisabeth COUPRY.

Le Reveau-du-Bion, 29 octobre 1983.

Arnaud DEJEAN de LA BATIE avec

M^{me} Agnès CHAMBRON.

Paris, 1^{er} juillet 1983.

14, rue Boileau, 38700 La Tronche.

Anniversaires

— M. et M^{me} Hervé ZEBROWSKI, Eugénie, Camille, Léopoldine ZEBROWSKI ont la joie d'annoncer la naissance de

Victoire.

31, avenue du Maréchal-de-Saxe, 69006 Lyon.

Anniversaires

— M. et M^{me} Renzo Sfez, M. et M^{me} Aldo Sfez, Les familles Sfez, Bossa, Cohen, Chiche, parentes et alliées, ont la douleur de faire part du décès de

M^{me} Lydia SFEZ, née Bossa,

survenue le 28 octobre 1983 à l'âge de quatre-vingt-trois ans.

RADIO-TÉLÉVISION

Samedi 5 novembre

PREMIÈRE CHAÎNE : TF 1

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

20 h 35 Série : Dailies. Réal. I. J. Moore.

Novembre (frère de Charlotte Couture) : un portrait, court, vif et gai, de ce comédien-musicien.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

23 h 20 Journal.

la terrible ha
voir raison »

B.S.N. EN CHAMPAGNE

- ## Les trois idées de M. Antoine Riboud

La comparaison de l'entreprise qui possède sa vie propre, son passé avec l'être vivant, ne s'arrête pas là. La troisième idée de M. Riboud, c'est qu'il est nécessaire que des entreprises familiales naissent, mais il faut qu'il existe aussi « un berceau d'accueil » quand commencent à se poser dans la vie de la société des problèmes humains, financiers. C'est un peu la justification de la notion de groupe.

tent d'accrocher des wagons tout aussi reluisants. Liqueurs, alcools et vins fins ? Simple supposition car, naturellement, les dirigeants de B.S.N. ne veulent et ne peuvent en dire plus. Mais n'y a-t-il pas déjà de quoi inquiéter les concurrents ? « Le développement d'une campagne publicitaire clairement reconnaissable, nous risquons plus d'être un facteur de sagesse sur ce marché qu'agitation. » On avancera donc à allure modérée. Payer près de 600 millions pour cette diversification, n'est-ce pas un peu cher ? « Une maison de champagne, c'est un sol et un stock qui ne perdent jamais de

cement qui, en outre aurait peut-être fini dans des mains

(1) Lanson et Pommery va réaliser en 1983 un chiffre d'affaires de 450 millions de francs. Il a vendu 7,2 millions de bouteilles de champagne en 1982 et comptait en vendre 9 millions en 1983.

pour l'information. Même si tous les politiques sont d'accord pour reconnaître à la presse, ce « quatrième pouvoir », un rôle déterminant dans le fonctionnement des sociétés démocratiques.

YVES AGNÈS.

ENTRE EN FORCE
AU « PARISIEN LIBÉRÉ »
Après l'acte de partage de la succession d'Emilien Amaury, l'ancien

Le groupe Hachette, qui n'édite ni le plus de quotidiens depuis la reprise en 1976, de *France-Sol* par M. Rocard, ni *Libert* Hersant, reprend ainsi plusieurs dans la presse quotidienne nationale, à travers un autre journal - *Le Parisien libéré* - possédant plusieurs éditions dans les départements membres de la Région parisienne. Le tirage de diffusion de ce journal est de 337 427 exemplaires, ce qui le place au huitième rang des quotidiens. Le tirage de diffusion pour ceux édités par le groupe Hachette est de 337 427 exemplaires, ce qui le place au quatrième rang des quotidiens.

Ralentissement des emprunts français

Baisse des métaux et du sucre

métaux et du

sucré

Hausse politique du dollar Amélioration de la tenue du franc

| | | | | |
|---------------------|---------|---------|---------|---|
| | 2482,42 | 1617,23 | 192,46 | 7 |
| Milieu | 2381,54 | 1593,00 | 199,57 | 7 |
| Totale | 351,46 | 236,69 | 23,1008 | 1 |

| | | | | |
|----|---------|---------|---------|--------|
| 79 | 685.81 | 29,8685 | 541.86 | - |
| 24 | 608.25 | 29,8761 | 541.93 | - |
| 10 | 83,6308 | 4,3685 | 79,1569 | 8,1467 |

Number of teachers

Number of students

| Number of teachers | Number of students |
|--------------------|--------------------|
| 1 | 2.25 |

| | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |
|-----------|---|---|---|---|---|---|---|---|---|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|----|-----|
| Substance | 1 | 2 | 3 | 4 | 5 | 6 | 7 | 8 | 9 | 10 | 11 | 12 | 13 | 14 | 15 | 16 | 17 | 18 | 19 | 20 | 21 | 22 | 23 | 24 | 25 | 26 | 27 | 28 | 29 | 30 | 31 | 32 | 33 | 34 | 35 | 36 | 37 | 38 | 39 | 40 | 41 | 42 | 43 | 44 | 45 | 46 | 47 | 48 | 49 | 50 | 51 | 52 | 53 | 54 | 55 | 56 | 57 | 58 | 59 | 60 | 61 | 62 | 63 | 64 | 65 | 66 | 67 | 68 | 69 | 70 | 71 | 72 | 73 | 74 | 75 | 76 | 77 | 78 | 79 | 80 | 81 | 82 | 83 | 84 | 85 | 86 | 87 | 88 | 89 | 90 | 91 | 92 | 93 | 94 | 95 | 96 | 97 | 98 | 99 | 100 |
| Substance | 1 | 2 | 3 | 4 | 5 | 6 | 7 | 8 | 9 | 10 | 11 | 12 | 13 | 14 | 15 | 16 | 17 | 18 | 19 | 20 | 21 | 22 | 23 | 24 | 25 | 26 | 27 | 28 | 29 | 30 | 31 | 32 | 33 | 34 | 35 | 36 | 37 | 38 | 39 | 40 | 41 | 42 | 43 | 44 | 45 | 46 | 47 | 48 | 49 | 50 | 51 | 52 | 53 | 54 | 55 | 56 | 57 | 58 | 59 | 60 | 61 | 62 | 63 | 64 | 65 | 66 | 67 | 68 | 69 | 70 | 71 | 72 | 73 | 74 | 75 | 76 | 77 | 78 | 79 | 80 | 81 | 82 | 83 | 84 | 85 | 86 | 87 | 88 | 89 | 90 | 91 | 92 | 93 | 94 | 95 | 96 | 97 | 98 | 99 | 100 |

OL trois ans, Georges Salou bien campé sur les rives de l'Anney, indique la recette de son succès : pour vendre, il faut innover et sans cesse innover, et les

Number of teachers

Number of students

| Number of teachers | Number of students |
|--------------------|--------------------|
| 1 | 2.25 |

EN VENTE CHEZ VOTRE
MARCHAND DE JOURNAUX
10,50 F

OL trois ans, Georges Salou bien campé sur les rives de l'Anney, indique la recette de son succès : pour vendre, il faut innover et sans cesse innover, et les

lar
ie du franc

le cours, à l'once, à 375 dollars, pour terminer à 375,5 dollars à la veille du week-end.

En Europe, le phénomène a quant à été la poursuite de la baisse du franc français. Dès la semaine dernière, comme au cours de la semaine précédente, la faiblesse du franc a entraîné une baisse du deutchemarek par rapport au dollar, qui a favorisé, en outre, la baisse du franc par rapport au deutchemarek.

Pour toutes ces raisons, le deutchemarek a baissé de 1 centime, passant de 1,48 à 1,47 de franc. La Banque de France a profité de la faiblesse du franc pour racheter des deutchemareks sur le marché des devises, les rachats ont été de 600 millions de deutchemareks, soit 880 millions de francs.

Le deutchemarek a baissé de 1 centime, passant de 1,48 à 1,47 de franc. La Banque de France a profité de la faiblesse du franc pour racheter des deutchemareks sur le marché des devises, les rachats ont été de 600 millions de deutchemareks, soit 880 millions de francs.

BOURSE DE PARIS

QUELLE attitude adopter quand les portefeuilles sont pleins à craquer, quand le papier de qualité est devenu rare et cher, quand, d'une façon générale et après une longue période de hausse, les cours ont atteint des niveaux souvent dissuadés, quand enfin les moyens de placement autres que le mobilier financier, d'habitude, étant ainsi tout, ou presque tout, épuisés, on se résout à faire ? Les Anglo-Saxons diraient « Wait and see ». Au cours de cette semaine, réduite à trois séances seulement par les longues fêtes de la Toussaint, la Bourse de Paris n'a pas agi autrement.

Le marché s'est finalement figé pour glisser légèrement, mais vraiment très légèrement à la veille du week-end, en raison essentiellement de l'aggravation de la situation au Liban avec le meurtrier attentat de Tyr. A cause de cet événement, d'un vendredi à l'autre, les valeurs françaises ont fléchi de 0,5 %, baisse, si tant est que l'on puisse ainsi la qualifier, acquise durant la seule journée du 4 novembre.

A dire vrai, les nouvelles du Proche-Orient ont plus dérangé la Bourse qu'elles l'ont vraiment inquiétée. Comme quoi l'on s'habitue à tout. Pour s'en convaincre, l'on notera que cette séance du vendredi fut presque en tout point semblable aux deux précédentes, marquée par une tendance irrégulière, avec dans l'ensemble des écarts de cours assez insignifiants, seulement un nombre de baisses, lui-même réduit, légèrement supérieur à celui des hausses.

Le Salon du bricolage battait son plein à la Défense. La Bourse a donc, elle aussi, bricolé. Que faire d'autre ? L'actualité étant particulièrement pauvre, les opérateurs

« Wait and see »

en ont été réduits à guetter les derniers résultats ou dernières informations en provenance des entreprises. Pour reprendre le jargon professionnel, « on a fait » un peu de Lafarge, parce que la filiale américaine du groupe a enregistré une hausse de 130 % de son bénéfice pour le troisième trimestre, du Pernod, après l'annonce d'un résultat d'exploitation semestriel accru de 30 %, du Saint-Louis Bouchon, juste pour voir, après le renforcement par Pechelbronn de sa participation dans l'affaire. Des touches aussi ont été enregistrées sur Pechelbronn, toujours pour la même raison mais, également, à cause du regroupement interne (absorption de deux filiales, Comindas et SPEIC) et de la sous-évaluation manifeste, disait-on, du titre ; sur Méridien dont on attend un peu de mieux ; sur Mumm (le champagne marche toujours) ; sur le Club Méditerranée une croissance de 11 % à 13 % escomptée pour l'exercice à fin octobre) ; sur BSN (le pire serait-il passé ?) ; sur Esso, bien sûr, à cause de la petite mare d'huile trouvée dans la Brie ; sur Parfums, dont on escompte beaucoup pour 1983 mais aussi pour 1984.

L'enfant chéri, quand même, est resté B.S.N. Domage que la décision de président Riboud de mettre pour la première fois du champagne dans le yaourt en rachat Lanson, Pommery et Gressy aux frères Gardinier pour la bagatelle de 550/600 millions de francs n'ait été connue qu'après la séance de vendredi. L'action B.S.N. aurait pu faire un tabac et réchauffer une atmosphère légèrement rafraîchie par le pessimisme des chefs d'entreprise relevé par

Semaine du 2 au 4 novembre

FINSEE, la tension internationale et le comportement frileux de Wall Street.

Affirmer que la Bourse, dans l'environnement actuel, est encore capable de surprendre après ses exploits de ces derniers mois (45 % de hausse depuis le début de l'année) serait peut-être aventurer. Les liquidités sont beaucoup moins abondantes qu'il y a quelques semaines. Après le temps des emprunts, le temps des règlements fiscaux est venu. Il reste que, sur le fond, les investisseurs sont assez bien disposés à l'égard du marché et, à tout moment, à saisir la belle occasion qui se présenterait.

L'on a vu pour preuve l'accueil favorable réservé aux C.E.A. (comptes d'épargne-actions), qui « se placent gentiment » disait le responsable boursier d'une grande banque de la place, propos confirmés par un agent de change, mais aussi aux nouveaux venus sur le second marché. Dauphin OTA n'avait pas réussi, le 27 octobre dernier, à venir s'établir dans le bassin proche de la corbeille, trop de monde encombrait le passage. La chambre syndicale a dû recourir à l'O.P.V. (offre publique de vente) et, le 4 novembre, l'opération a été menée à bien. Les titres à 900 francs (prix d'offre initial : 750 francs) après que 820 000 titres eurent été demandés — quand il n'y en avait que 20 000 disponibles — et 19 680 seulement servis (2,4 %). Après cela, l'on dira que la Bourse ne marche pas.

An fait, vous avez dit bricolage ? Certes, mais de l'excellent bricolage avec plus de 200 millions de francs nouvellement sur le marché R.M. (à règlement mensuel), un bricolage de plus en plus « pointu » toutefois.

ANDRÉ DESSOT.

BOURSES ÉTRANGÈRES

NEW-YORK

Marché frileux

Pour une fois, l'annonce d'une contraction inattendue de la masse monétaire n'a eu aucune influence sur Wall Street. Cette bonne nouvelle, il est vrai, comme toutes celles, très satisfaisantes également se rapportant à la situation économique, a été entièrement occultée par l'incapacité du Sénat à voter un relèvement de la dette publique. Cette carence a mis en lumière les difficultés accrues auxquelles le Trésor allait se heurter pour mener ses opérations de refinancement. Le marché s'est donc frileusement pelotonné sur lui-même. Mercredi, toutefois, une reprise technique se produisit. Mais sa durée fut brève. Dès le lendemain, la baisse reprit, s'accroissant vers midi sur les craintes d'une renchérissement des taux d'intérêt, craintes avivées par les dernières prévisions de M. Henry Kaufman à cet égard. L'indice des industriels s'est établi le 4 novembre à 1 218,28 (contre 1 223,47 le vendredi précédent).

| | Cours 28 oct. | Cours 4 nov. |
|------------------|---------------|--------------|
| Alcoa | 41 3/4 | 41 1/4 |
| A.T.T. | 60 7/8 | 61 1/4 |
| Chase Nat. Bank | 47 1/2 | 47 1/2 |
| Du Pont de Nem. | 51 3/4 | 50 1/2 |
| Eastman Kodak | 66 7/8 | 67 |
| Exxon | 38 1/4 | 38 1/4 |
| Ford | 36 1/4 | 36 1/4 |
| General Electric | 52 | 51 7/8 |
| General Motors | 52 1/2 | 51 1/2 |
| Goodyear | 30 1/4 | 30 1/4 |
| I.B.M. | 127 3/4 | 127 1/8 |
| J.T.T. | 40 3/4 | 41 3/8 |
| Mobil Oil | 29 3/4 | 29 1/2 |
| Pfizer | 39 | 39 1/8 |
| Schlumberger | 52 5/8 | 51 5/8 |
| Texasco | 35 3/8 | 35 1/2 |
| U.A.I. Inc. | 29 3/8 | 29 3/8 |
| U.S. Steel | 67 1/2 | 67 1/2 |
| Westinghouse | 48 1/2 | 47 3/4 |
| Xerox Corp. | 45 5/8 | 46 1/2 |

LONDRES

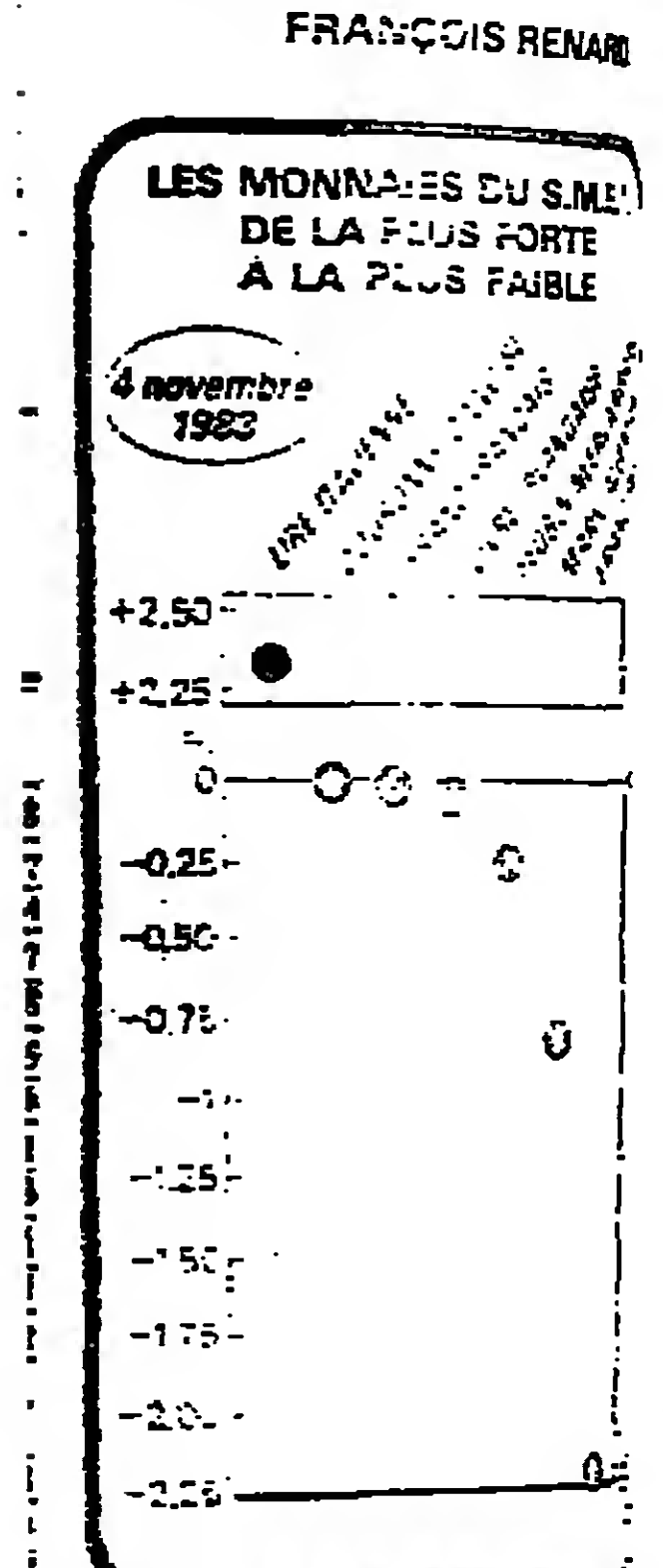
L'avance se poursuit

Stable en France, le chéminage a, pour la première fois depuis quatre ans, reculé en Grande-Bretagne. Cette bonne nouvelle a eu un effet minime sur le marché. Déjà favorablement influencé par les prévisions économiques assez optimistes du London Business School et de la Confédération de l'industrie britannique, le Stock Exchange a donc montré, s'ajoutant un gain de 2,5 % en fin de parcours.

Indice « F.T. » du 4 novembre : industriels, 718,3 (contre 691,1) ; mines d'or, 484,8 (contre 475,8) ; fonds d'Etat, 82,02 (contre 81,7).

| | Cours 28 oct. | Cours 4 nov. |
|---------------------|---------------|--------------|
| Boecham | 301 | 318 |
| Bovater | 198 | 215 |
| Brit. Petroleum | 410 | 424 |
| Canal de Panama | 90 | 92 |
| De Beers (*) | 7,45 | 7,35 |
| Dunlop | 48 | 49 |
| Free St. Geduld (*) | 35 1/4 | 34 1/2 |
| Glaxo | 750 | 740 |
| Imp. Chemical | 545 | 565 |
| Shell | 532 | 554 |
| Unilever | 630 | 638 |
| Victrola | 106 | 112 |
| War Loan | 35 | 35 1/4 |

(*) En dollars.



Valeurs à revenu fixe ou indexé

| | 4-11-83 | Diff. |
|------------------|---------|----------|
| 4 1/2 % 1973 | 1 908 | - 3 |
| 7 % 1973 | 9 305 | - 70 |
| 10 3/8 % 1979 | 90 900 | + 8,19 |
| P.M.E. 10 % 1979 | 2 400 | - 20 |
| 8 1/2 % 1977 | 112 500 | - 0,25 |
| 10 % 1978 | 89 200 | + 0,40 |
| 8 1/2 % 1978 | 85 800 | inchangé |
| 9 % 1979 | 89 300 | + 0,24 |
| 10 % 1979 | 85 300 | + 0,35 |
| 12 % 1980 | 91 200 | + 0,30 |
| 13 1/8 % 1980 | 98 | + 0,19 |
| 13 1/8 % 1980 | 101 285 | + 0,15 |
| 16 1/2 % 1981 | 110 800 | + 0,30 |
| 16 1/2 % 1981 | 110 825 | + 0,75 |
| 16 % 1982 | 110 500 | + 0,30 |
| 15 1/2 % 1982 | 109 300 | + 0,40 |
| C.N.B. 3 % | 3 045 | - 5 |
| C.N.B. 5 000 F. | 101 500 | inchangé |
| C.N.B. Paris | 101 500 | - 0,05 |
| C.N.B. 5 000 F. | 101 500 | + 0,15 |
| C.N.B. 5 000 F. | 101 480 | inchangé |

Banques, sociétés d'investissement assurances

Pour l'exercice clos le 30 septembre, *Cosmopol* (filiale de *Saint-Louis Bouchon*) enregistre une baisse de 24,8 % de son bénéfice net disponible revenu à 3,68 millions de francs. L'alourdissement de l'impôt et la diminution des recettes expliquent ce recul. Ce dividende net est fixé à 7,50 F contre 7 F.

Locindus porte son capital de 195,8 à 293,7 millions de francs, par élévation de la valeur nominale des actions de 100 F à 150 F.

Pour le premier semestre, *Chargers S.A.* a dégagé un résultat net (part du groupe) de 73 millions de F (- 12 %). A fin septembre, cependant, la société indique que le même résultat est en progression sur l'année précédente. Pour l'exercice entier, la constitution des provisions pour apurer l'avenir pourrait peser sur les bénéfices.

Métallurgie construction mécanique

Retour au déficit pour *Cycles Peugeot*. Au 30 juin, les comptes provisoires se soldent par une perte de 23,4 millions de francs contre un bénéfice de 7,4 millions un an auparavant, comprenant, il est vrai, 5,4 millions de plus-values. Ce résultat très décevant est attribué aux augmentations de prix insuffisantes pour compenser l'alourdissement des coûts d'exploitation, mais aussi à la dégradation du marché de la bicyclette.

Les livraisons de cyclomoteurs ont augmenté de 41,6 %, face notamment aux succès remportés à l'exportation, mais n'ont pu atténuer l'effet produit. Les mesures de réorganisation vont se traduire au second semestre par des charges exceptionnelles qui pèseront sur le résultat de l'exercice mais devraient concourir au redressement des comptes en 1984.

Matériel électrique services publics

| | 4-11-83 | Diff. |
|----------------------|-----------|--------|
| Alsthom-Atlantique | 154 | + 0,10 |
| CIT-Alcatel | 1 491 | - 8 |
| Cosmos | 115 500 | + 4,60 |
| Général des Eaux | 436 500 | + 2,50 |
| Intersect | 1 162 | - 35 |
| Léonard | 1 899 | + 19 |
| Léonard des Eaux | 608 | + 16 |
| Matra | 999 | + 14 |
| Mérol-Gérin | 956 | - 3 |
| Moteur Leroy-Somer | 440 | - 18 |
| Nobinex | 93 900 | + 0,40 |
| Nord-Est | 311 | - 12 |
| Radiotechnique | 399 | + 7 |
| S.E.B. | 392 | - 7 |
| Signaux | 775 | + 2 |
| Télédiff. Electrique | 1 220 | - 30 |
| Thomson-C.S.F. | 1 715 500 | - 3 |
| I.B.M. | 1 345 | - 46 |
| I.T.T. | 456 | + 5 |
| Schulberger | 559 | - 4 |
| Siemens | 1 562 | - 35 |

Filatures, textiles, magasins

| | 4-11-83 | Diff. |
|--------------------|---------|--------|
| André Roudière | 105 | + 5 |
| F.F. Agache-Wilior | 66,10 | + 2,60 |
| B.H.V. | 109,20 | + 0,80 |
| C.F.A.D. | 529 | - 2 |
| Danar-Serviposte | 1 060 | - 54 |
| Dary | 660 | - 7 |
| D.M.C. | 78,50 | + 3,30 |
| Galerie Lafayette | 147 | - 5 |
| La Redoute | 1 162 | + 11 |
| Nouvelles Galeries | 3 | + 3 |
| Printemps | 121,80 | + 0,20 |
| S.C.O.A. | 45,95 | + 1,50 |

Bâtiment, travaux publics

| | 4 déc. | Diff. |
|----------------------|--------|----------|
| Ball Equipment | 223 | + 5,50 |
| Cetelcom | 256 | - 14 |
| Chargers S.A. | 240 | - 20 |
| Banque (Cie) | 342 | - 5 |
| C.F.F. | 560 | + 6 |
| C.F.I. | 204 | + 1 |
| Euralfrance | 699 | - 10 |
| Héris (La) | 261 | + 2,40 |
| Imam. P.M.Montcaux | 236,50 | + 8,50 |
| Locafrance | 224 | - 5 |
| Locindus | 687 | + 36 |
| Midis | 1 135 | + 10 |
| Midland Bank | 163 | + 0,80 |
| O.P.F. (Omn. Fin.) | 940 | - 10 |
| Parisienne de réass. | 530 | + 30 |
| Préfabri | 790 | - 7 |
| Schneider | 79 | + 1,50 |
| U.C.B. | 171 | inchangé |

Le bond de Salomon

Après les fixations (Roussignol), ce sont les fixations et les chaussettes destinées au même sport qui entrent en Bourse : lundi 7 novembre 1983, 90 800 actions de la société Salomon, soit 10 % du capital, seront offertes sur le second marché de la Bourse de Lyon à un prix d'offre minimum de 650 F, sous les auspices du Crédit commercial de France, de la Banque de l'union européenne et de l'agent de change lyonnais Gérard Delors.

Contrairement à certaines autres sociétés admises ou candidates au second marché, Salomon est bien connu du public, du moins des skieurs qui ont confié à ses fixations de sécurité le sort de leurs tibias et de leurs chevilles. Dans cette spécialité, mise au point en 1963 par l'animateur actuel de la firme, Georges Salomon, la société occupe la première place en France avec 51 % du marché, devant Look (37 %), et près de 40 % du marché mondial, devant la firme autrichienne Tyrolia (34 %), rachetée en 1971 par le groupe American Machine and Foundry (A.M.F.), et toujours Look (15 %), qui a déposé son bilan le 26 juillet dernier et dont les deux tiers du capital ont été cédés pour 1 F à M. Bernard Tapie, le « chirurgien » bien connu. Mais le marché de la fixation de ski ne progresse plus, et Georges Salomon a cherché un relais, qu'il a trouvé dans la chaussure de ski haut de gamme, avec un procédé plutôt révolutionnaire de blocage, par câble, du talon dans la chaussure, et non l'inverse, comme cela se fait habituellement : mieux vaut adapter la chaussure au pied que le contraire... Résultat, après avoir investi 128 millions de francs dans ce procédé, et pas mal souffert, Salomon « éclate » littéralement cette année, couvrant 15 % du marché mondial au bout

LE BOND DE SALOMON

| | 4 déc. | Diff. |
|----------------------|--------|---------|
| Auxil. d'entreprises | 1 008 | + 2 |
| Bouygues | 692 | - 14 |
| Ciment Français | 191 | + 20 |
| Dumez | 884 | - 29 |
| J. Lefebvre | 136 | + 3 |
| G.T.M. | 340 | + 3,20 |
| Lafarge | 249,90 | + 4,90 |
| Maison Pinet | 365,80 | + 4,90 |
| Poliet et Chausson | 314 | - 6 |
| S.C.E.R.G. | 138 | + 1 |
| S.G.E.S.B. | 126,70 | + 13,30 |

Au 30 juin, *Fougerolle* enregistre un déficit de 23,8 millions de francs contre un bénéfice de 11,2 millions de francs un an auparavant. Cette détérioration est attribuée aux

Produits chimiques

Les *Imperial Chemical Industries (I.C.I.)* géant de la chimie britannique, comptent doubler leurs ventes aux Etats-Unis d'ici quatre ans, de 1 milliard de dollars par an à 2 milliards, a indiqué son président M. John Harvey-Jones, à l'occasion de l'adoption des actions de la compagnie à la cote de Wall Street.

Mines d'or, diamants

Selon la *Banque Louis-Dreyfus*, les bénéfices d'exploitation des dix-huit mines d'or africaines pour le troisième trimestre atteignent 1 073 millions de francs. La comparaison globale n'est pas faite avec la période correspondante de l'année précédente. Mais par mine l'on note d'importantes variations s'échelonnant de - 31 % pour *Harmony* à + 11 % pour *President Steyn*, une des trois avec *Western Deep* (+ 9 %) et *Randfontein* (+ 8,5 %) à afficher des résultats positifs.

MARCHÉ LIBRE DE L'OR

| | Cours 28 oct. | Cours 4 nov. |
|----------------------------|---------------|--------------|
| Or fin (kilo en barre) | 88 800 | 100 400 |
| Or fin (kilo en lingot) | 88 800 | 100 000 |
| Pièces françaises (10 fr.) | 858 | 858 |
| Pièces françaises (20 fr.) | 851 | 835 |
| Pièces italiennes (20 fr.) | 832 | 834 |
| Pièces suisses (20 fr.) | 831 | 830 |
| Souverain | 778 | 784 |
| Souverain Elizabeth II | 806 | 799 |
| Pièces d'argent | 3 820 | 4 001 |
| Pièces de 20 dollars | 3 820 | 3 900 |
| - 10 dollars | 1 856 | 1 720 |
| - 5 dollars | 1 080 | 1 080 |
| - 50 pence | 4 120 | 4 080 |
| - 20 marks | 760 | 751 |
| - 10 florins | 647 | 646 |
| - 5 roubles | 406 | 416 |

TOKYO

Calme soutenu

Quatre séances et demi seulement cette semaine, le marché ayant chômé le 3 novembre pour la fête de la Culture. Malgré les inquiétudes causées par la situation au Proche-Orient, la rebrousse de Wall Street et le malaise, aussi, provoqué par l'annonce d'élections anticipées, le Kabuto-cho a, dans l'ensemble, maintenu ses positions. Les affaires ont été assez calmes avec 1 015 millions de titres échangés contre 1 193,50 millions.

L'indice du 5 novembre : Nikkei Dow Jones, 9 317,20 (contre 9 301,56) ; indice général, 682,31 (contre 682,36).

| | Cours 28 oct. | Cours 4 nov. |
|---------------------|---------------|--------------|
| Alibi | 548 | 538 |
| Bridas | 580 | 584 |
| Canon | 1 350 | 1 330 |
| Fuji Bank | 500 | 500 |
| Honda Motors | 1 830 | 1 830 |
| Mitsubishi Electric | 1 720 | 1 710 |
| Mitsubishi Heavy | 244 | 251 |
| Sony Corp. | 3 500 | 3 530 |
| Toyota Motors | 1 290 | 1 280 |

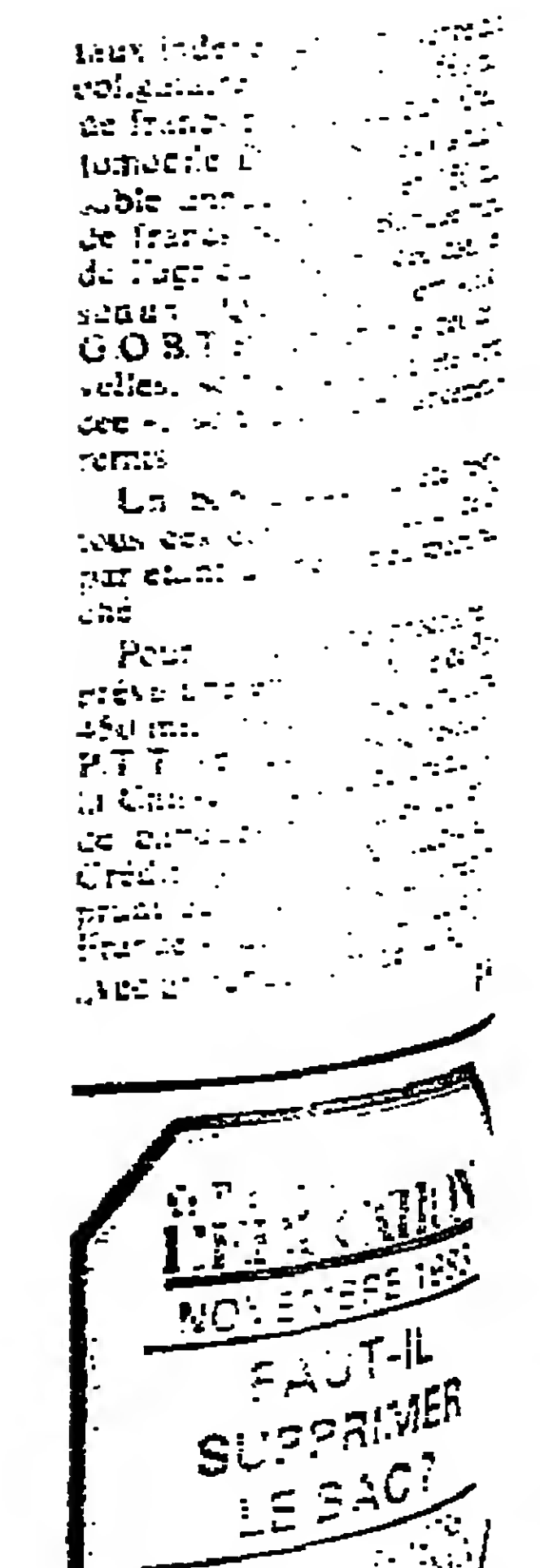
FRANCFORT

Baisse

L'annonce du dépôt par I.B.H. (machines de construction) d'une demande de règlement judiciaire, mais aussi l'aggravation de la situation au Proche-Orient ont provoqué un renversement de tendance. Les valeurs d'automobiles ont été les plus touchées.

Indice de la Commerzbank du 4 novembre : 994,90, contre 1 006,90.

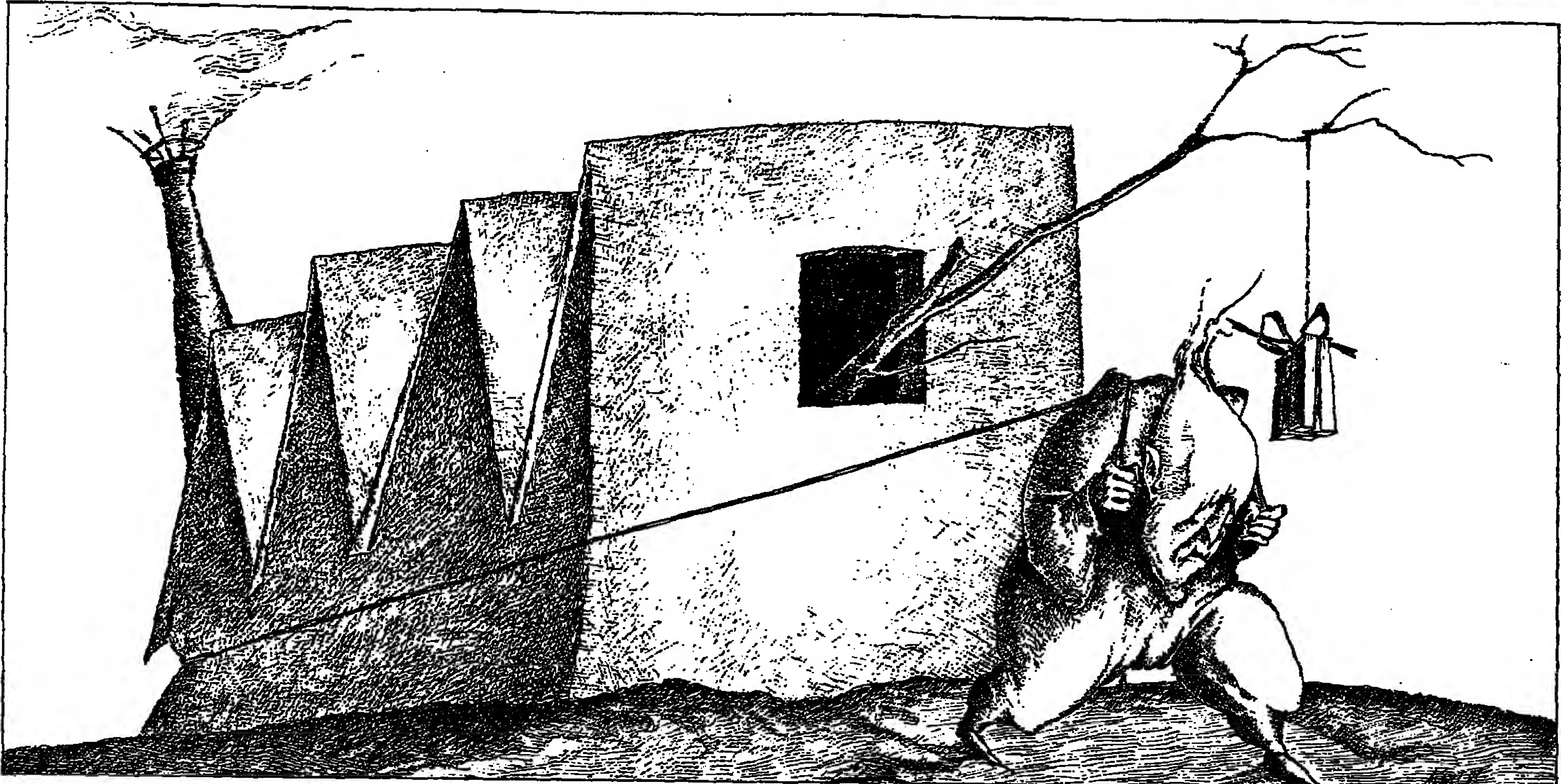
| | Cours 28 oct. | Cours 4 nov. |
|--------------|---------------|--------------|
| A.E.G. | 82,90 | 78,30 |
| B.A.S.F. | 161 | 157,70 |
| Bayer | 160 | 157 |
| Commerzbank | 173,10 | 165,50 |
| Deutschebank | 314,10 | 307,50 |
| Hochst | 175,40 | 169,50 |
| Karstadt | 281 | 283 |
| Mannesmann | 138,20 | 131,30 |
| Siemens | 384,20 | 374,50 |
| Volkswagen | 228,50 | 214,50 |



NE PEUT ÊTRE VENDU SÉPARÉMENT

Le Monde

DI MANCHE



ALAIN LETORT

PSY-SHOW

endue à ses téléspectateurs

show», ralongé à l'extrême, où l'on voit les téléspectateurs, qu'on leur fait passer la caméra, sans que la presse ne leur réagisse à l'égard de leur comportement ou d'éventuels problèmes de santé. Pas besoin de commentaires, le verdict est là. En posant ces questions, la société s'interroge sur la place de la télévision dans la vie des hommes. Pascale Brezina, par la voix de son personnage, a rendu la télévision à ses spectateurs.

ON LA SOFRES

de la cote de popularité
Mitterrand

de la cote de popularité de Mitterrand, la Sofres a publié ses résultats. Mitterrand est en tête, devant Valéry Giscard d'Estaing. Les sondages de la Sofres sont très précis, ils permettent de connaître l'opinion des Français sur de nombreux sujets.

3É A FRANCE INTER

me vengeance pas excusée

correspondant de France Inter, a écrit un article sur la vengeance. Il explique que la vengeance est un sentiment très humain, mais qu'elle peut être destructrice. Il cite des exemples de vengeance dans l'histoire et dans la littérature.

Le correspondant de France Inter, a écrit un article sur la vengeance. Il explique que la vengeance est un sentiment très humain, mais qu'elle peut être destructrice. Il cite des exemples de vengeance dans l'histoire et dans la littérature.

Les drogués du travail

Il y a encore bien des gens qui travaillent beaucoup, certains à la limite de leurs forces. Ils y trouvent une satisfaction personnelle, un moyen d'existence ou d'enrichissement. A moins qu'ils ne soient systématiquement encouragés à battre des records de productivité.

Le travail est pour les hommes un trésor, dit une fable d'Esop. Vous en doutez un peu ? Pas les bûcheurs en tout cas, ni tous ces travailleurs acharnés, vaccinés de naissance contre la fainéantise et qui croulent, épuisés mais heureux, sous l'ouvrage et en redemandent. Ce zèle, cette constance dans l'effort, peuvent étonner, alors même qu'on entre dans la civilisation des loisirs, que la réduction du temps de travail est devenue l'ardente obligation. Le labeur, en tant que tel, n'est d'ailleurs plus considéré comme une valeur salvatrice, ce n'est plus un but en soi. L'économiste Jean Fourastié note que l'enthousiasme au travail a disparu en France au cours du dix-neuvième siècle (1).

Enthousiasme qui, à en croire certains sociologues, aurait fait place aujourd'hui à l'indifférence. Plus préoccupant : les jeunes manifesteraient une véritable « allergie au travail » (2). Face à cette espèce de relâchement, les stakhanovistes de tous calibres ramènent à fait bien le dire, à contre-courant. Foin des trente-neuf heures et du partage du travail comme solution au chômage ! Ceux-là ne sont pas prêts à décaler, toujours disponibles, toujours disposés à cravacher. Des champions, en somme, avides de records, attentifs à leurs courbes de rendement.

C'est que la motivation est puissante. On ne se surpasse pas pour rien. L'idée, encore communément admise, selon laquelle « on y arrive » en travaillant dur est le stimulant principal. L'acharnement peut se révéler payant même assez tôt dans la vie. Prenez par exemple ces « bêtes à concours » qui ambitionnent d'intégrer les grandes écoles et qui triment dans l'enfer des « prépas ». Le

travail à haute dose, c'est la règle », dit Hervé, dix-neuf ans, en « taupé » au lycée Louis-le-Grand à Paris. « A ce niveau, être brillant ne suffit plus. Il faut être vraiment bossu, ne penser qu'à cela. C'est encore pire à l'approche des concours d'entrée. Les gens sont complètement obsédés, j'en connais quelques-uns qui sautent des repas pour réviser ».

Studieuse, notre élite future, engagée à fond dans un sprint impitoyable, exigeante pour elle-même, l'est aussi sur la qualité de l'enseignement, voire sur la quantité. Il y a quelques années, une classe préparatoire à H.E.C. à Paris est allée jusqu'à boycotter un professeur accusé de ne pas donner assez de travail. Qu'on se rassure : ces forçats-là ne le sont bien souvent que très provisoirement. Le but atteint, les titres décrochés, assurés d'une belle carrière, ils modéreront leur ardeur.

« Plus vous roulez... »

Si la compétition pousse aux surenchères, le milieu professionnel peut aussi les favoriser. L'expression « travailler comme une bête » reflète parfois une réalité très concrète. Exemple : le transport routier. Les syndicats de chauffeurs routiers, notamment la C.G.T. et la C.F.D.T. — qui a publié en 1979 un « livre noir » sur les conditions de travail, — dénoncent depuis longtemps les emplois du temps « démentiels » : soixante heures de travail par semaine, selon l'Onser (Organisme national de la sécurité routière), et ce n'est là qu'une moyenne. Dans les petites entreprises en particulier, où le respect de la réglementation en matière de durée légale de travail n'est pas un souci majeur, les dépassements sont courants.

Guy, chauffeur dans une société de la Seine-Saint-Denis spécialisée dans le transport de conteneurs sur longues distances, reconnaît faire « sans problème » ses douze heures par jour. « Chez certains collègues, comme pour moi, la route, c'est un virus, on aime tenir le « bout de bois », on se sent maître à bord... Et puis vous avez la concurrence. Le gars qui veut tenir sa place, il faut qu'il se défonce ». Rouler... Dans cette jungle qu'est devenu le transport routier, l'espoir de faire son trou motive les uns du volant. « Plus vous roulez, plus votre boîte fait des affaires et, plus elle en fait, mieux vous êtes payé ». Heures supplémentaires, primes payées de la main à la main, dessous de table, fraudes sur les disques de contrôle, etc. Le système D dans toute sa splendeur.

Et ces routiers, lorsqu'ils parviennent à se mettre à leur compte — ambition encore largement répandue, — continuent d'être des bourreaux de travail. Salarisés, ils avaient tendance à en faire plus pour arrondir leurs fins de mois, devenus petits patrons, les voilà contraints de rouler de plus belle, de faire des affaires, ne serait-ce que pour rembourser les emprunts pour leur « bahut » acheté à crédit. Commentaire d'un économiste des transports : « La survie de ces artisans passe par un travail accru. Ils sont prêts à tout pour s'en tirer. Ce sont les baroudeurs de l'économie moderne ».

Dans le style « gros bras », la main-d'œuvre des grands abattoirs industriels ne manque pas non plus de relief. Son énergie est notoire. C'est une image forte que de la voir s'éteindre sur des quartiers

de bœuf, trancher dans les viandes sanguinolentes. Mais, ces dernières années, l'accroissement constant de la productivité, on la doit en partie à l'utilisation de « tâcherons ». Des travailleurs indépendants appelés en renfort à certaines périodes de l'année pour donner un coup de collier supplémentaire. Payés au kilo de carcasse abattue, ils ont naturellement tendance à faire le maximum. « Ils arrivent à faire un tonnage beaucoup plus important, facilement deux fois plus que les gars de la boîte », affirme ce professionnel d'un abattoir, près de La Ferté-Bernard, dans l'Orne. Ce qui les pousse ? « L'argent, tout bêtement ! Ici, la moyenne des salaires tourne autour de 5 000 francs. Eux, cela peut aller jusqu'à 15 000 francs par mois. Ce sont souvent d'anciens ouvriers, ils préfèrent être indépendants, quitte à s'user au boulot. Ce sont des mercenaires avec une mentalité de patron ! »

Les « faiseurs d'argent »

Pour gagner de l'argent, il n'est d'autre moyen, hormis la chance ou le talent, que de se dépenser... sans compter. Interrogez donc les artisans, les commerçants, les petits entrepreneurs : pour eux, hors du labeur, point de salut. Tous stakhanovistes, peu ou prou, voire « alcooliques du travail », pour reprendre l'expression de Dominique Frischer, sociologue, auteur d'un ouvrage consacré aux « faiseurs d'argent » (3). Ils sont partis de rien et sont, comme on dit, « arrivés ». Ils étaient autodidactes, d'origine modeste pour la plupart, les voilà millionnaires et courtisés. Tous ces self-

made men confessent une passion très exclusive pour leurs occupations professionnelles. Leur énergie est quasi illimitée, leurs capacités de travail sont impressionnantes. A les entendre, ils n'ont plus guère le temps de s'offrir du bon temps. Toujours sur la brèche, certains disent dormir fort peu. « Les heures gagnées sur le sommeil, c'est un moyen de prendre de l'avance, de réfléchir, de préparer des coups », dit l'un d'eux, qui a fait fortune dans l'immobilier de loisir. Les risques de surmenage les effraient à peine. « Si je pouvais, je ferais mes dix-huit heures par jour », lance tel autre, qui en passe déjà bien douze à brasser ses affaires. « Tout travail m'est naturel ».

Naturel, le travail ? Voire ! Il a besoin parfois d'être carrément stimulé. Et si possible par la perspective d'espèces sonnantes et trébuchantes. Au salaire pourront s'ajouter des primes de rendement. Parmi les salariés, ce sont les cadres qui sont de plus en plus concernés par le système d'individualisation des salaires. Que les meilleurs gagnent le plus. Tel est le nouveau credo des entreprises, qui trouvent là un moyen de remotiver un encadrement qui n'a plus le moral. Primes à la performance, intéressement, rémunération liée aux résultats... Selon une enquête du cabinet Rémunération et carrières-Eurosearch, 57 % des entreprises interrogées envisageaient l'an passé de modifier leur politique d'augmentation des cadres, et ce dans le sens d'une plus grande sélectivité : diminution des augmentations générales liées au coût de la vie et priorité à la rémunération à la performance.

La course aux objectifs

Cette politique est déjà appliquée dans bon nombre de filiales françaises de groupes anglo-saxons. Chez I.B.M.-France, les augmentations individuelles concerneraient un peu plus de 30 % du personnel. « Les plus intéressés par le système méritocratique, ce sont les managers de la compagnie, les commerciaux, bien entendu, et, dans une moindre mesure, la maîtrise dans les centres de production », dit Jean, ingénieur technico-commercial.

MICHEL HEURTEAUX.

(Lire la suite page III.)

- (1) Quelles motivations au travail ?, ouvrage collectif. Entreprise moderne d'édition, 1982.
- (2) L'Allergie au travail, par Jean Rousselet. Editions du Seuil, 1974.
- (3) Les Faiseurs d'argent, par Dominique Frischer. Editions Pierre Belfond, 1983.

LIRE

LES MARCHANDS DE SOLEIL

De nombreuses P.M.E. et quelques grands groupes se lancent dans l'industrie du solaire. Il reste à trouver un marché (lire page V).

L'EFFRITEMENT DU MOUVEMENT COMMUNISTE INTERNATIONAL

Quarante ans après la dissolution de l'Internationale communiste par Staline, Lily Marcou analyse la nouvelle configuration du mouvement communiste international (lire page XIII).

LES PROGRAMMES DE LA RADIO ET DE LA TÉLÉVISION

(pages VII à XI).

COURRIER

LANGAGE

Villes et vins

Il ne suffit pas d'être bon avec les animaux, messieurs les Parisiens. Il faut l'être aussi avec les provinciaux et ne pas écorcher au petit malheur la malchance des noms de leurs villes, villettes et villages.

La ville de Metz s'appelle (phonétiquement) *Metz*, et non *Méts*, et encore moins *Metz*. Vous irritez d'autant plus les Messins (et non les Metzins) que *Metz* est la prononciation allemande correcte, mais non la française.

La ville d'Auxerre et celle de Bruxelles sont *Auxerre* et *Bruxelles*, et pas les affreux *Oxère* et *Bruzel*. Pouch ! Ce n'est pas à Lahan que vous irez voir une admirable cathédrale, mais à *Laon*, écrit Laon. De même, Craon et Craonne se disent *Craon* et *Craonne*. Les pieds de porc mondialement connus ne sont pas à la *Sainte-Ménhou*, mais à la *Sainte-Menou*, écrit archaïquement (mais joliment) *Menehould*, comme autrefois *Jehanne*.

Mille bravo pour la restauration et l'utilisation intelligente du magnifique ensemble de bâtiments d'Ar-et-Senans, dans le Doubs. Et un mille et unième pour ceux qui ont le bon goût de dire *Argus*, comme le disent les jurassiens, et non de *séparer* laborieusement *Ar-et-Senans*, ou pire, *Sénans*.

Du côté des grands vins, mes préférences (phonétiques) et la tradition sont pour *Julien(s)*, *Chenai(s)* et *Cornai(s)*, le S final restant muet. De même, *Monvachet* (pour le Chassagne-Monvachet) vaut nettement mieux que *Monvachet*. Le nom du village est bien « mont rachet » ; ce *rachet* est un adjectif d'ancien français, qui signifie « chauve » (et qui se retrouve dans le nom de famille RACHET). Le Mont-Rachet, c'est le mont chauve.

JACQUES CELLARD.

Tsiganes (suite)

Une lectrice nous écrit : Le public s'exprime, on court les commissariats. Rien n'y fait. Des adultes (femmes) sur les trottoirs, dans les quartiers fréquentés par les touristes, continuent d'exposer des enfants pleurnichant et fatigués en vue d'attirer l'attention du passant sur leur misère et leur manque de nourriture. Un de vos lecteurs prend (*le Monde Dimanche* du 25 septembre 1983) en partie du moins la défense de ces personnes en arguant du fait que « eux » au moins n'emmènent pas leurs aînés croupir dans des mouroirs. Racisme à l'envers. Eux, les « braves » gens, nous, « les salauds ». Ce serait si simple. D'abord on ne sait pas si tous leurs enfants sont soignés et on ne laisse pas en France ou ailleurs tous les vieillards dans des mouroirs (c'est une très faible minorité par rapport au nombre de personnes âgées).

Vendredi 23 septembre, à 15 heures, faubourg Saint-Honoré, à 100 mètres de l'Elysée, une femme sur le trottoir en face de Carita forçait trois enfants à ne pas bouger sur un papier journal étalé sur le trottoir. Crie et lamentations des petits. Des agents tous les 15 ou 20 mètres. Je m'adresse à l'un d'entre eux (je pense que l'on attendait le passage d'un visiteur important). L'agent, très gentiment, avec toute la compréhension du monde, me répond qu'il est parfaitement inutile d'intervenir (je demandais simplement qu'on laisse la femme faire son « travail » mais que les enfants soient mis pendant ce temps à l'abri dans une crèche ou un lieu d'accueil) car aucune législation ne permet à la force publique une action efficace ! Je ne comprends pas. La France a une législation tout à fait remarquable en matière de protection de l'enfance. Les signalements en cas de « danger moral ou physique » (c'est le cas) s'agissant de mineurs sont suivis de mesures très diversifiées et tout un arsenal d'interventions existe à cet égard. Alors ? Ces enfants ont droit, dans la mesure où leur famille réside même temporairement en France, à la même protection que l'enfant de votre voisin de palier, français de vieille souche. Qu'on arrête de

nous dire qu'on ne peut rien, que les juges pour enfants ne peuvent rien, que les services sociaux sont impuissants, cela signifierait que nos lois sont inapplicables. Belle justice ! Et ce n'est pas le cas. Nos lois sur la protection de l'enfance sont parfaitement applicables et appliquées. Si nous estimons qu'elles ne doivent pas être appliquées à certaines « catégories » de résidents qu'on le dise ouvertement.

J'ose espérer que les appels des uns et des autres et peut-être le réveil des organismes de tous bords chargés de la prévention et de la protection de l'enfance en danger arriveront progressivement à persuader ces personnes que la présence des enfants auprès d'eux n'encourage pas le passant à verser son obole.

E. W. (Paris.)

Garde de nuit

Le pavillon de psychiatrie s'endort dans un calme sans foi, sans autres histoires que celles consignées dans le dossier de chaque malade, et qui aboutissent toutes ici, dans cet hôpital, à la campagne.

Nous sommes deux. Elle est infirmière, à son poste, et je suis étudiant, appelé à la rescousse parce que le règlement veut que l'on soit deux à surveiller la nuit qui passe. Nous ne devons pas dormir, et pourtant, chaque nuit, des onze heures ou quinze, quand tous les malades sont endormis, on installe des matelas sur le sol de la salle de soins, et la garde attend en rêvant que le jour se lève ou qu'une sonnette la réveille.

Ce soir, l'infirmière est une mère rassurante qui attend son quatrième enfant. Nous avons parlé jusqu'à minuit, nous avons fait le tour des chambres, puis nous sommes allés dormir.

Elle m'a dit qu'il était nécessaire d'être deux pour la nuit et qu'une fois elle s'était retrouvée seule, pour le pire souvenir de sa carrière. Les malades, qu'elle connaît bien, et avec qui la vie se déroule patiemment chaque jour, ont aussitôt reconnu leur force de meurtre et sa position de victime, isolée, faible, apeurée ; ils ont commencé à discuter, à se battre entre eux, à la réclamer sans cesse ni raison, et sous ses yeux, sans fait éclatant, mais par un lent déréglage des habitudes de la soirée, l'anormal — la folie peut-être — s'est installé entre les murs toujours si calmes de l'établissement. Elle avait peur que tout ne se détache encore plus, d'être perdue dans cet orage, et mille histoires de fous et de violence venaient, malgré toute son expérience, effrayer son esprit.

Elle a appelé l'interne, et avec son arrivée, la hiérarchie a repris sa place : il a trouvé le service calme et l'infirmière agitée.

Pour la garde suivante, ce n'est plus la même infirmière ; celle-ci a dû avoir vingt ans en 68 ; elle garde de bons souvenirs et une certaine nostalgie de cette époque où elle vivait en communauté avec des amis, des idées et de vieux rêves de liberté, d'égalité et de fraternité. Elle est allée à Katmandou et au Maroc en 2 CV ; elle a monté un ciné-club en Haute-Loire, dans un bungalow d'une certaine de paysans incrédules, et elle y a projeté des films d'Ingmar Bergman. Mais maintenant elle ne croit plus, elle est la mère divorcée d'une fille... et infirmière psychiatrique.

Nous dormons depuis plusieurs heures ; elle est en train de faire un cauchemar, en silence. Un malade va aux toilettes, et le vent fait claquer violemment la porte de sa chambre restée ouverte dans le silence de l'hôpital. Ce bruit sort l'infirmière de son mauvais rêve avec un barillement d'effroi.

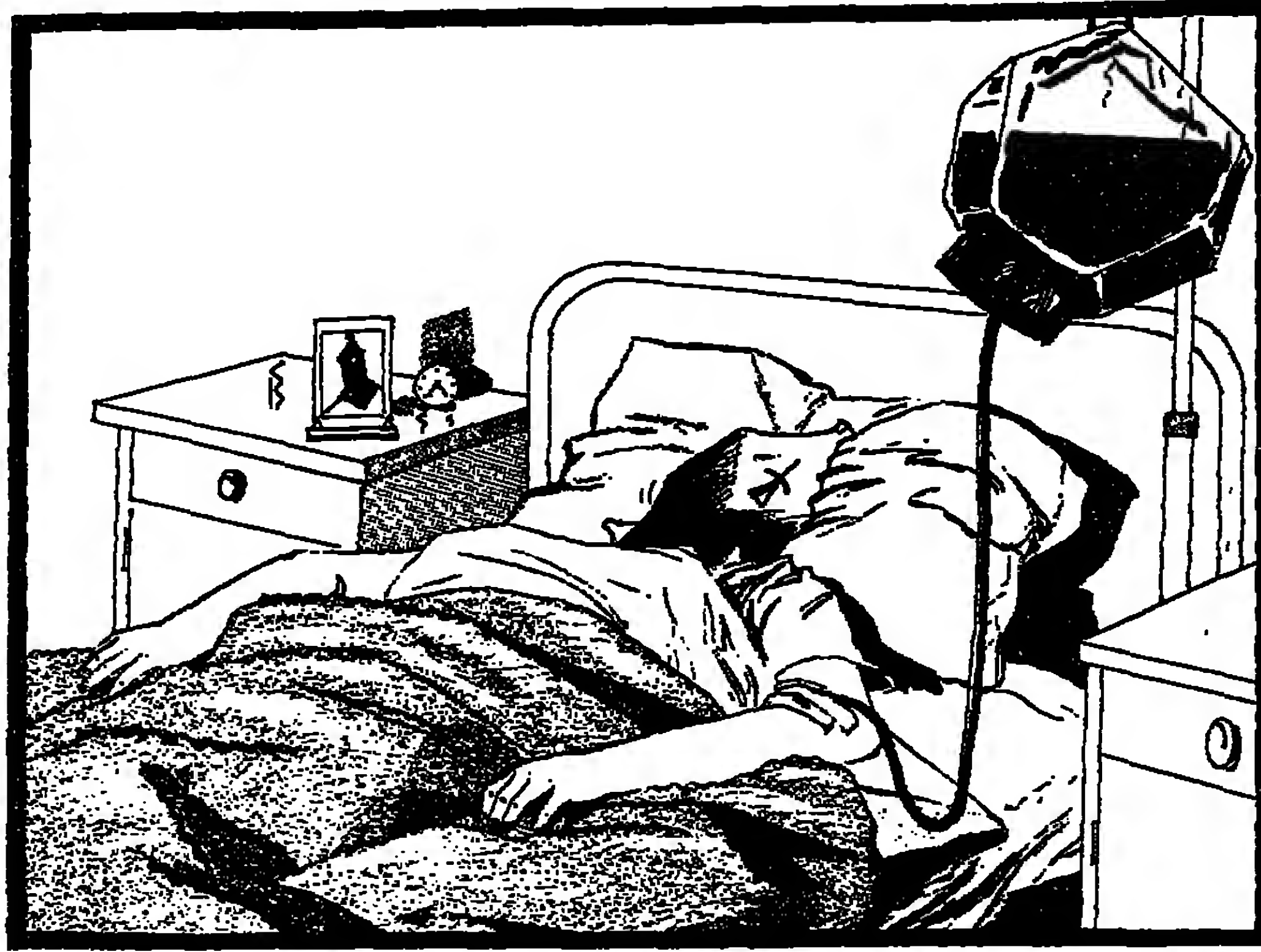
Je dors, et suis réveillé en sursaut par ce fracas de porte suivi de ce cri, à côté de moi : je me redresse, redoutant toutes les luttes, épouvanté, glacé.

Puis elle a fait de la lumière, et nous étions tous les deux assis sur nos matelas, ahuris, écoutant dans le couloir les pas de l'homme qui regagnait sa chambre.

Elle éteint la lumière. Mon cœur cogne pendant des dizaines de minutes.

Dans le service, tous les malades sont tranquilles et silencieux, et les surveillants déraisonnent parce qu'ils ont peur des fous.

REMI ROUSSEAU (étudiant en médecine à Saint-Étienne).



DIDIER BARAUD

Dialyse à domicile

Je viens de lire l'article de Marie-Claude Betbeder sur la dialyse à domicile (*le Monde Dimanche* du 16 octobre 1983) et je voudrais faire part aux lecteurs du *Monde* de notre expérience en la matière.

Notre fille aînée a subi les premières atteintes d'une insuffisance rénale au tout début de 1977 ; elle avait dix ans et demi ; elle venait de rentrer en sixième. Son mal a évolué très rapidement et, au cours de l'été 1978, nous étions avertis qu'il faudrait songer sans tarder à la dialyse.

Nous avons été en contact, pendant l'évolution de la maladie de C..., avec les professeurs Royer et Broyer et leur équipe du service de néphrologie pédiatrique de l'hôpital Necker. Ils nous avaient signalé les possibilités et les avantages de la dialyse à domicile. L'analyse de la situation médicale de notre région et une réflexion sur la vie future de notre enfant nous ont amenés à faire ce choix, sans beaucoup d'hésitations :

— L'hôpital le plus proche de notre domicile (20 kilomètres) ne

dialysait pas les enfants. Il aurait donc fallu la transporter trois fois par semaine dans un hôpital situé à 150 kilomètres ou dans une clinique distante, de 80 kilomètres et cela à des jours et à des heures incompatibles avec une vie scolaire.

— Nous souhaitions d'autre part que notre fille mène la vie la plus « normale » possible et ne soit pas coupée de l'école, des enfants de son âge.

Le problème du choix de « moniteur » se posa à peine. C'est donc mon épouse qui se chargeait de ce lourd fardeau. Pourquoi elle ? Pourquoi pas le père ? C'est très difficile à expliquer. Elle avait déjà assumé au préalable les séjours à l'hôpital. Elle était habituée à la manipulation d'appareils. Elle était sans doute plus forte que moi dans les situations difficiles. Notre fille avait sans doute plus confiance en elle.

Une clinique de la ville de B... accepta de nous apprendre la technique, à raison de trois séances par semaine et cela pendant les jours et heures où C... n'avait pas de

cours. La première séance d'entraînement eut lieu au début du mois de septembre 1978. C... entra en quatrième. Trois mois et demi plus tard (le 21 décembre 1978), le matériel était installé à notre domicile dans une pièce spéciale. La première séance à domicile ne fut pas trop pénible puisqu'un médecin et une infirmière (que je tiens à remercier ici) avaient fait le déplacement et nous ont assistés et sécurisés. Deux jours plus tard, nous nous retrouvions seuls et nous avons dû faire face et... continuer pendant vingt-neuf mois à raison de trois séances par semaine. Tension nerveuse, anxiété, peur d'oublier quelque chose, peur panique de C... de la « bulle d'air » au moment du retour du sang dans le circuit veineux. Craintes d'injecter l'héparine à côté du manchon et de provoquer la coagulation de tout le circuit extracorporel (c'est arrivé une fois et ce petit travail était le mien à chaque séance) ; peur de la panne de courant lors des tempêtes (c'est arrivé deux ou trois fois), car si l'électricité ne revenait pas sous dix minutes, il fallait tout arrêter et... recommencer un peu plus tard.

VOUS ET MOI

Export - import

La patronne et moi sommes à Londres, moi pour faire l'intéressant auprès de certains éditeurs et elle, naturellement, pour faire du shopping.

Dès la frontière passée, il faut shopper. C'est une loi de la nature humaine. La patronne revient donc deux fois par jour, les bras (ou le taxi, my goodness !) chargés d'occasions irrésistibles. Ce qui l'encourage, et facilite ses calculs, c'est sa conviction que la livre sterling est toujours à 10 francs.

Les temps ont changé. Il y a quelques années, les bateaux qui quittaient Calais et Boulogne risquaient de sombrer sous le poids de familles françaises qui allaient passer la journée à Douvres ou à Canterbury, à shopper avec une furie française accrue par une livre à 8 francs. Les melons emmenaient une ou deux grande-mères avec une valise pleine de linge sale ; elles restaient dans une blanchisserie automatique pendant le shopping de leurs descendants, et on chipait leur whisky et leurs cigarettes hors-taxe dès le retour.

Maintenant la botte est sur l'autre pied. The Times du 15 octobre nous apprend que d'ici à Noël les shoppers anglais envahiront la côte française au rythme de trente mille par jour. Le trajet aller-retour (dans la journée) coûte une centaine de francs, vite amoindri avec l'achat de quelques paquets de Gauloises (12 F en Grande-Bretagne). Puis, au pas de gymnastique ! The Times, dans son « bande d'essai » des « ports-shopping », note qu'à Boulogne le shopper moyennement athlétique peut aller à pied depuis les Nouvelles Galeries et le Prinsipic jusqu'au bateau, et, s'il pleut, il y a un trottoir couvert entre le supermarché Cham-

plin et le quai. A Cherbourg, le supermarché vous permet de laisser le chariot à la passerelle... Etc.

Qu'achètent-ils ? La Christmas pudding française, par exemple, est vivement recommandée par The Times. Puisque le touriste français achète le sien à Harrods, les puddings traversent actuellement la Manche dans les deux sens, chaque shopper persuadé qu'il est le plus malin.

Mais laissons la mangeaille, car il est normal et raisonnable d'acheter dans un pays plutôt que dans un autre les Kippers, les andouilles, les crumpets et les fromages à pâte lavée. La vrai shopper guette les affaires. On a récemment vu un excursionniste anglais pousser une petite bétonnière à bord du bateau. The Times encourage ses lecteurs à revenir chez eux avec des vélos pliants, du papier peint, des fleurs séchées, des casquettes marines, des salons de jardin, des puzzles et des poêles Godin (petit modèle). On n'est pas surpris d'apprendre que des shoppers enthousiastes font le voyage plusieurs fois par semaine pour éviter une mort précoce sous leur fardeau.

L'Anglais chauvin est content d'apprendre qu'il vaut mieux acheter certaines choses chez lui. Parmi elles, les francs français... Mais le bûcher s'achète en France. Les douaniers anglais sont mécontents envers les vins et spiritueux, tandis que l'on peut ramener jusqu'à 50 litres de bière sans rien payer (sauf la bière trois fois moins chère à Calais), et les costards qui en profitent ne sont pas rares. Happy Noël et joyeuse New Year à tous les bucheurs !

Les armateurs des ferry-bots jubilent, que la livre soit à 8 F

JOHN HARRIS.

Et les mois, et les années, ont passé jusqu'à ce coup de téléphone qui nous réveille à 5 heures du matin le 21 mai 1981 ; et avant même d'avoir décroché, tout le monde dans la maison avait deviné... C'était Necker qui appelait : « Venez à Paris le plus vite possible, il y a un rein pour C... elle doit être greffée aujourd'hui ».

Je crains d'avoir trop insisté sur les craintes, les angoisses qu'en entraîne la dialyse à domicile : je voudrais bien faire comprendre aux parents qui peuvent être confrontés à cette situation les avantages énormes de cette formule ; au cours de ces vingt-neuf mois de dialyse, notre fille a régulièrement suivi les cours de quatrième, de troisième, puis de seconde C ; sa greffe a perturbé cette dernière année. Mais trois mois et demi plus tard, elle redoublait sa seconde C, rentrait ensuite en première. Elle est actuellement en terminale D.

Et à ces parents, il faut aussi rappeler qu'au bout d'une période plus ou moins longue (souvent trop longue pour les raisons que souligne Marie-Claude Betbeder), il y a la transplantation rénale qui permet à ces enfants de retrouver une vie quasiment normale, dans une proportion de cas qui continue à progresser.

J. S.

Cars d'enfants

J'ai lu dans *le Monde* du 8 octobre l'article intitulé « Autocars au ralenti ». Il n'expose que le point de vue des professionnels.

La catastrophe de Besune en juillet 1982 (cinquante-trois morts) a, en réalité, fait prendre conscience à beaucoup des risques de ce moyen de transport qu'une statistique américaine a montré comme étant pour 33 % plus dangereux que la voiture, juste après la moto.

Les gens ont peur, et tout particulièrement les parents.

Dans ma commune, ils avaient protesté à l'occasion de classes de neige et obtenu deux conducteurs au lieu d'un.

Conscient des dangers et redoutant l'accident, j'ai tenu à accompagner ma fille par le train. De Saint-Jean-de-Maurienne à Saint-Sorlin-d'Arves, j'ai mesuré à quel point l'avalée dans un aperçu vers les sinistres ravins bordant la route (500 à 600 mètres de profondeur et même pas de parapet !).

Il valait donc infiniment mieux les aborder avec un car conduit par un conducteur du coin, ayant dormi et connaissant bien la route qu'avec deux chauffeurs ayant passé une nuit blanche en parcourant 500 kilomètres... L'accueil des enfants fut réconfortant : « Isabelle a de la chance ; sa mère s'occupe d'elle. Le car, c'est creva... ».

En fait, c'était moi qui avais de la chance : être mère au foyer et disposer de ressources suffisantes pour un double aller-retour au début et à la fermeture des classes de neige. (...)

C'est donc avec soulagement que l'on a appris qu'au départ de province (pourquoi pas à Paris ?) la S.N.C.F. avait organisé des trains de colons sur l'insistance des pouvoirs publics.

M. MARC AURIGNAN. (Limal-Brévannes.)

lentilles de contact souples
C'est la joie de VOIR NET à l'œil nu.

Elles sont souples, durables, agréables, adaptables à l'air et à l'eau, ne se salissent pas, ne nécessitent aucun nettoyage spécial. C'est vraiment la solution à vos problèmes de vision.

Ysopic
80, bd Malesherbes
75008 Paris Tél 563 85 32
Venez vite faire un essai

Ysopic

Les égarés du travail

Il y a des gens qui ont perdu leur chemin. Ils sont égarés. Ils ne savent plus où ils sont. Ils ne savent plus ce qu'ils font. Ils ne savent plus ce qu'ils veulent. Ils ne savent plus ce qu'ils ont. Ils ne savent plus ce qu'ils sont. Ils ne savent plus ce qu'ils ont fait. Ils ne savent plus ce qu'ils ont dit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont écrit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont pensé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont senti. Ils ne savent plus ce qu'ils ont voulu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont aimé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont perdu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont gagné. Ils ne savent plus ce qu'ils ont vécu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont été. Ils ne savent plus ce qu'ils ont fait. Ils ne savent plus ce qu'ils ont dit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont écrit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont pensé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont senti. Ils ne savent plus ce qu'ils ont voulu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont aimé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont perdu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont gagné. Ils ne savent plus ce qu'ils ont vécu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont été. Ils ne savent plus ce qu'ils ont fait. Ils ne savent plus ce qu'ils ont dit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont écrit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont pensé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont senti. Ils ne savent plus ce qu'ils ont voulu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont aimé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont perdu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont gagné. Ils ne savent plus ce qu'ils ont vécu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont été. Ils ne savent plus ce qu'ils ont fait. Ils ne savent plus ce qu'ils ont dit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont écrit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont pensé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont senti. Ils ne savent plus ce qu'ils ont voulu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont aimé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont perdu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont gagné. Ils ne savent plus ce qu'ils ont vécu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont été. Ils ne savent plus ce qu'ils ont fait. Ils ne savent plus ce qu'ils ont dit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont écrit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont pensé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont senti. Ils ne savent plus ce qu'ils ont voulu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont aimé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont perdu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont gagné. Ils ne savent plus ce qu'ils ont vécu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont été. Ils ne savent plus ce qu'ils ont fait. Ils ne savent plus ce qu'ils ont dit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont écrit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont pensé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont senti. Ils ne savent plus ce qu'ils ont voulu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont aimé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont perdu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont gagné. Ils ne savent plus ce qu'ils ont vécu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont été. Ils ne savent plus ce qu'ils ont fait. Ils ne savent plus ce qu'ils ont dit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont écrit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont pensé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont senti. Ils ne savent plus ce qu'ils ont voulu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont aimé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont perdu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont gagné. Ils ne savent plus ce qu'ils ont vécu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont été. Ils ne savent plus ce qu'ils ont fait. Ils ne savent plus ce qu'ils ont dit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont écrit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont pensé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont senti. Ils ne savent plus ce qu'ils ont voulu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont aimé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont perdu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont gagné. Ils ne savent plus ce qu'ils ont vécu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont été. Ils ne savent plus ce qu'ils ont fait. Ils ne savent plus ce qu'ils ont dit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont écrit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont pensé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont senti. Ils ne savent plus ce qu'ils ont voulu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont aimé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont perdu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont gagné. Ils ne savent plus ce qu'ils ont vécu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont été. Ils ne savent plus ce qu'ils ont fait. Ils ne savent plus ce qu'ils ont dit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont écrit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont pensé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont senti. Ils ne savent plus ce qu'ils ont voulu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont aimé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont perdu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont gagné. Ils ne savent plus ce qu'ils ont vécu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont été. Ils ne savent plus ce qu'ils ont fait. Ils ne savent plus ce qu'ils ont dit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont écrit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont pensé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont senti. Ils ne savent plus ce qu'ils ont voulu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont aimé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont perdu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont gagné. Ils ne savent plus ce qu'ils ont vécu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont été. Ils ne savent plus ce qu'ils ont fait. Ils ne savent plus ce qu'ils ont dit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont écrit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont pensé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont senti. Ils ne savent plus ce qu'ils ont voulu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont aimé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont perdu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont gagné. Ils ne savent plus ce qu'ils ont vécu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont été. Ils ne savent plus ce qu'ils ont fait. Ils ne savent plus ce qu'ils ont dit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont écrit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont pensé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont senti. Ils ne savent plus ce qu'ils ont voulu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont aimé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont perdu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont gagné. Ils ne savent plus ce qu'ils ont vécu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont été. Ils ne savent plus ce qu'ils ont fait. Ils ne savent plus ce qu'ils ont dit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont écrit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont pensé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont senti. Ils ne savent plus ce qu'ils ont voulu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont aimé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont perdu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont gagné. Ils ne savent plus ce qu'ils ont vécu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont été. Ils ne savent plus ce qu'ils ont fait. Ils ne savent plus ce qu'ils ont dit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont écrit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont pensé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont senti. Ils ne savent plus ce qu'ils ont voulu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont aimé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont perdu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont gagné. Ils ne savent plus ce qu'ils ont vécu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont été. Ils ne savent plus ce qu'ils ont fait. Ils ne savent plus ce qu'ils ont dit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont écrit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont pensé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont senti. Ils ne savent plus ce qu'ils ont voulu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont aimé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont perdu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont gagné. Ils ne savent plus ce qu'ils ont vécu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont été. Ils ne savent plus ce qu'ils ont fait. Ils ne savent plus ce qu'ils ont dit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont écrit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont pensé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont senti. Ils ne savent plus ce qu'ils ont voulu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont aimé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont perdu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont gagné. Ils ne savent plus ce qu'ils ont vécu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont été. Ils ne savent plus ce qu'ils ont fait. Ils ne savent plus ce qu'ils ont dit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont écrit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont pensé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont senti. Ils ne savent plus ce qu'ils ont voulu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont aimé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont perdu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont gagné. Ils ne savent plus ce qu'ils ont vécu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont été. Ils ne savent plus ce qu'ils ont fait. Ils ne savent plus ce qu'ils ont dit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont écrit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont pensé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont senti. Ils ne savent plus ce qu'ils ont voulu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont aimé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont perdu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont gagné. Ils ne savent plus ce qu'ils ont vécu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont été. Ils ne savent plus ce qu'ils ont fait. Ils ne savent plus ce qu'ils ont dit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont écrit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont pensé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont senti. Ils ne savent plus ce qu'ils ont voulu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont aimé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont perdu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont gagné. Ils ne savent plus ce qu'ils ont vécu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont été. Ils ne savent plus ce qu'ils ont fait. Ils ne savent plus ce qu'ils ont dit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont écrit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont pensé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont senti. Ils ne savent plus ce qu'ils ont voulu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont aimé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont perdu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont gagné. Ils ne savent plus ce qu'ils ont vécu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont été. Ils ne savent plus ce qu'ils ont fait. Ils ne savent plus ce qu'ils ont dit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont écrit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont pensé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont senti. Ils ne savent plus ce qu'ils ont voulu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont aimé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont perdu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont gagné. Ils ne savent plus ce qu'ils ont vécu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont été. Ils ne savent plus ce qu'ils ont fait. Ils ne savent plus ce qu'ils ont dit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont écrit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont pensé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont senti. Ils ne savent plus ce qu'ils ont voulu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont aimé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont perdu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont gagné. Ils ne savent plus ce qu'ils ont vécu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont été. Ils ne savent plus ce qu'ils ont fait. Ils ne savent plus ce qu'ils ont dit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont écrit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont pensé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont senti. Ils ne savent plus ce qu'ils ont voulu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont aimé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont perdu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont gagné. Ils ne savent plus ce qu'ils ont vécu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont été. Ils ne savent plus ce qu'ils ont fait. Ils ne savent plus ce qu'ils ont dit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont écrit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont pensé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont senti. Ils ne savent plus ce qu'ils ont voulu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont aimé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont perdu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont gagné. Ils ne savent plus ce qu'ils ont vécu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont été. Ils ne savent plus ce qu'ils ont fait. Ils ne savent plus ce qu'ils ont dit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont écrit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont pensé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont senti. Ils ne savent plus ce qu'ils ont voulu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont aimé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont perdu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont gagné. Ils ne savent plus ce qu'ils ont vécu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont été. Ils ne savent plus ce qu'ils ont fait. Ils ne savent plus ce qu'ils ont dit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont écrit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont pensé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont senti. Ils ne savent plus ce qu'ils ont voulu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont aimé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont perdu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont gagné. Ils ne savent plus ce qu'ils ont vécu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont été. Ils ne savent plus ce qu'ils ont fait. Ils ne savent plus ce qu'ils ont dit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont écrit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont pensé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont senti. Ils ne savent plus ce qu'ils ont voulu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont aimé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont perdu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont gagné. Ils ne savent plus ce qu'ils ont vécu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont été. Ils ne savent plus ce qu'ils ont fait. Ils ne savent plus ce qu'ils ont dit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont écrit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont pensé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont senti. Ils ne savent plus ce qu'ils ont voulu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont aimé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont perdu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont gagné. Ils ne savent plus ce qu'ils ont vécu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont été. Ils ne savent plus ce qu'ils ont fait. Ils ne savent plus ce qu'ils ont dit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont écrit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont pensé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont senti. Ils ne savent plus ce qu'ils ont voulu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont aimé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont perdu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont gagné. Ils ne savent plus ce qu'ils ont vécu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont été. Ils ne savent plus ce qu'ils ont fait. Ils ne savent plus ce qu'ils ont dit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont écrit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont pensé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont senti. Ils ne savent plus ce qu'ils ont voulu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont aimé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont perdu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont gagné. Ils ne savent plus ce qu'ils ont vécu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont été. Ils ne savent plus ce qu'ils ont fait. Ils ne savent plus ce qu'ils ont dit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont écrit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont pensé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont senti. Ils ne savent plus ce qu'ils ont voulu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont aimé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont perdu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont gagné. Ils ne savent plus ce qu'ils ont vécu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont été. Ils ne savent plus ce qu'ils ont fait. Ils ne savent plus ce qu'ils ont dit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont écrit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont pensé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont senti. Ils ne savent plus ce qu'ils ont voulu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont aimé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont perdu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont gagné. Ils ne savent plus ce qu'ils ont vécu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont été. Ils ne savent plus ce qu'ils ont fait. Ils ne savent plus ce qu'ils ont dit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont écrit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont pensé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont senti. Ils ne savent plus ce qu'ils ont voulu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont aimé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont perdu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont gagné. Ils ne savent plus ce qu'ils ont vécu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont été. Ils ne savent plus ce qu'ils ont fait. Ils ne savent plus ce qu'ils ont dit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont écrit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont pensé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont senti. Ils ne savent plus ce qu'ils ont voulu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont aimé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont perdu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont gagné. Ils ne savent plus ce qu'ils ont vécu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont été. Ils ne savent plus ce qu'ils ont fait. Ils ne savent plus ce qu'ils ont dit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont écrit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont pensé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont senti. Ils ne savent plus ce qu'ils ont voulu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont aimé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont perdu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont gagné. Ils ne savent plus ce qu'ils ont vécu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont été. Ils ne savent plus ce qu'ils ont fait. Ils ne savent plus ce qu'ils ont dit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont écrit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont pensé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont senti. Ils ne savent plus ce qu'ils ont voulu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont aimé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont perdu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont gagné. Ils ne savent plus ce qu'ils ont vécu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont été. Ils ne savent plus ce qu'ils ont fait. Ils ne savent plus ce qu'ils ont dit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont écrit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont pensé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont senti. Ils ne savent plus ce qu'ils ont voulu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont aimé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont perdu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont gagné. Ils ne savent plus ce qu'ils ont vécu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont été. Ils ne savent plus ce qu'ils ont fait. Ils ne savent plus ce qu'ils ont dit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont écrit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont pensé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont senti. Ils ne savent plus ce qu'ils ont voulu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont aimé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont perdu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont gagné. Ils ne savent plus ce qu'ils ont vécu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont été. Ils ne savent plus ce qu'ils ont fait. Ils ne savent plus ce qu'ils ont dit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont écrit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont pensé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont senti. Ils ne savent plus ce qu'ils ont voulu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont aimé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont perdu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont gagné. Ils ne savent plus ce qu'ils ont vécu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont été. Ils ne savent plus ce qu'ils ont fait. Ils ne savent plus ce qu'ils ont dit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont écrit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont pensé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont senti. Ils ne savent plus ce qu'ils ont voulu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont aimé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont perdu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont gagné. Ils ne savent plus ce qu'ils ont vécu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont été. Ils ne savent plus ce qu'ils ont fait. Ils ne savent plus ce qu'ils ont dit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont écrit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont pensé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont senti. Ils ne savent plus ce qu'ils ont voulu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont aimé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont perdu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont gagné. Ils ne savent plus ce qu'ils ont vécu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont été. Ils ne savent plus ce qu'ils ont fait. Ils ne savent plus ce qu'ils ont dit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont écrit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont pensé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont senti. Ils ne savent plus ce qu'ils ont voulu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont aimé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont perdu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont gagné. Ils ne savent plus ce qu'ils ont vécu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont été. Ils ne savent plus ce qu'ils ont fait. Ils ne savent plus ce qu'ils ont dit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont écrit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont pensé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont senti. Ils ne savent plus ce qu'ils ont voulu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont aimé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont perdu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont gagné. Ils ne savent plus ce qu'ils ont vécu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont été. Ils ne savent plus ce qu'ils ont fait. Ils ne savent plus ce qu'ils ont dit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont écrit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont pensé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont senti. Ils ne savent plus ce qu'ils ont voulu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont aimé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont perdu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont gagné. Ils ne savent plus ce qu'ils ont vécu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont été. Ils ne savent plus ce qu'ils ont fait. Ils ne savent plus ce qu'ils ont dit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont écrit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont pensé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont senti. Ils ne savent plus ce qu'ils ont voulu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont aimé. Ils ne savent plus ce qu'ils ont perdu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont gagné. Ils ne savent plus ce qu'ils ont vécu. Ils ne savent plus ce qu'ils ont été. Ils ne savent plus ce qu'ils ont fait. Ils ne savent plus ce qu'ils ont dit. Ils ne savent plus ce qu'ils ont écrit. Ils ne savent plus ce

REPORTAGE

La nostalgie de la femme à barbe

Les phénomènes de foire attirent encore un public. Mais ils se font rares. La télévision et l'évolution des sensibilités font la vie dure aux derniers bateleurs.

U jamais vu pour 10 francs : les sœurs siamoises nées en 1930 à Saigon, le chien-trompe d'éléphant, le porc à huit pattes, l'homme-singe de Bornéo. Et prodige des prodiges, la tête sans corps et qui parle !... Le programme est inscrit en grosses lettres rutilantes sur la façade blanche de la baraque foraine. Devant, le banquier s'empoumone.

Un premier groupe de vingt personnes pénètre dans l'entre-sous. Des gosses et leurs parents, des garçons friés en débardeur, des filles en short... Ils tournent un peu autour de l'estrade. Les choses promises sont donc là ! Formes incertaines, caoutchouteuses, grêles, contenues dans trois bocaux de formol. Digne comme un gluant, l'homme-singe naturalisé d'un corps d'homme dans sa caisse de verre. Pour le rendre plus humain, on a dû lui raser le front et les joues... Infatigable, la tête sans corps n'est pas au micro : « Je suis né au Pakistan en 1945... Je m'appelle... »

Terminé ! Mi-souriant, mi-déçu, les visiteurs se dispersent vers les barbes-à-papa, les jeux électroniques ou les stock-cars. Une nouvelle tournée attend son tour à la caisse. Cet été, le public de Luna-Park, à quelques kilomètres de Saint-Tropez, s'intéressait aux bizarreries de la nature. Tant mieux pour Albert le banquier. Les saltimbanques forment une grande tribu, et lorsqu'un forain, au hasard d'une rencontre, parle des monstres de « phénomènes », il finit toujours par citer le seul rescapé : Charles V... qui est justement le père d'Albert.

C'est lui qui, avec sa famille, présente les quatre ou cinq phénomènes qui tournent encore dans les fêtes foraines. Au printemps, il était à la Foire du trône avec un vieux géant Turc et un nain pakistanais. Cet été, un de ses petits-fils exhibait au Cap-d'Ail la plus grosse femme du monde. Et lorsque les curiosités font défaut, on applique la règle séculaire. Le monstre manque ? On le fabrique avec un jeu de miroirs et un peu d'illusions.

Le souvenir de Barnum

Dans sa caravane, Albert V... garde en souvenir les programmes et les affiches de Barnum. Le plus fort ! Et on rêve ainsi au Side-Show, cette gigantesque exhibition d'êtres les plus extravagants ou les plus contrefaits, recrutés dans le monde entier. Après l'Amérique, le Side-Show parcourt l'Europe. En 1901-1902, il circule en France. A chaque étape, les mille ouvriers de Barnum-Bailey dressent en un clin d'œil, à côté du chapiteau à trois pistes, l'imposante tente-ménagerie et la plate-forme des curiosités, un tréteau de 60 mètres qui portera au moment des représentations, comme l'annonce le programme, une bonne vingtaine de « prodiges de la nature », au sein desquels se seront glissés quelques truquages...

Parmi les phénomènes les plus célèbres, on se souviendra de Tom-Pouce, de la Reine Mab, haute de 56 centimètres, d'Anna Jones, la femme à barbe, et de Jojo l'homme-chien, au visage de sky-terrier, recouvert de poils fauves, aux mains si fines et si blanches. Il alimentait

les légendes. On raconte qu'il avait été trouvé par des chasseurs dans une forêt du nord de la Russie en compagnie d'un monstre, sans doute un homme-chien, qui lui servait de père. Le monstre mourut peu après sa capture.

La jeune Jojo, baptisée Théodore Pézouf, fut mise à l'école et apprit quelques mots de russe. A huit ans, il fut engagé par un impresario et exhibé dans le monde entier. Des imaginations aimaient voir en lui un lointain descendant des d'Ambras, cette famille de velus qui vivait en Autriche au seizième siècle et intéressa les peintres (1). En 1904, peu après son passage en France, Jojo mourut d'une pneumonie à Salonique. Allait-on enfin percer son mystère en l'ouvrant de part en part, comme c'était l'usage pour les phénomènes de foire ? L'Eglise s'opposa à l'autopsie. Récemment, un hebdomadaire publiait une superbe photo de Jojo l'homme-chien posant en costume russe.

Exténuantes tournées

Les critiques n'appréciaient pas forcément ce genre de spectacle. On reprochait à Barnum de « détruire les grâces du cirque » (2). Cependant, le public ne cache pas son enthousiasme. Pendant la tournée européenne, on refuse des spectateurs à chaque représentation. En Belgique et dans le Languedoc, les gens se battent pour entrer. Barnum-Bailey assure sa propre police avec une solide équipe de « battants », les « videurs » d'autrefois.

1930, les phénomènes ont toujours autant de succès. En début de saison, la presse énumère la belle collection qu'on pourra aller admirer en famille aux fêtes de Luna-park. Ophélie Bianco, la femme-albino aux yeux rouges qui ne voit que la nuit. Miss Adriana, la femme à barbe en robe charleston et longs colliers de perles. Maud Arizona au corps tatoué de mille dessins. Marie Kovacs, née sans bras, qui coud, mange, fait de la musique avec ses orsels. Et surtout, miss Violetta, la femme-tronc, si jolie sur son pouf de velours qu'elle remporte tous les succès et reçoit chaque jour une cour d'admirateurs fidèles.

On est encore au temps où la moindre fête foraine exhibe sa femme à barbe ou son homme-serpent. Certains phénomènes ont raconté l'envers du décor. Les voyages exténuants entre les représentations, les heures d'attente obligatoires dans la roulotte aux volets clos, pour maintenir l'effet de surprise ; le maître cachet consentant par le forain qui est souvent la seule source de

revenus pour les « nés sans bras ni jambes » (3). Kobelkoff, l'homme-tronc qui finit par posséder un théâtre ambulant, est sans doute une exception (4).

Fernande, aujourd'hui grand-mère, raconte les choses avec bonne humeur : « J'avais environ seize ans. Un jour, ma mère adoptive me dit : « Maintenant, tu es grande, nous allons voyager. » Il faut dire que la mère adoptive de Fernande n'était pas n'importe qui. C'était Clémentine Delait, la femme à barbe de Taon-les-Vosges. Après le décès de son mari, elle avait brusquement décidé, à soixante ans passés, de confier quelque temps son café à ses employés et d'aller montrer sa barbe à travers l'Europe. Fernande, écoutait. « Regarde ! Pour commencer, nous avons un contrat avec le cirque Bertram-Mills du 22 décembre 1931 au 27 janvier 1932. »

Les deux familles partent pour Londres avec des caisses de cartes postales représentant la femme à barbe en calèche, avec son chien, en train de tricoter ou de lire les journaux. « ...Nous étions installées dans une petite pièce décorée d'un sapin de Noël. Maman était assise dans un fauteuil, elle tricotait à côté d'un géant de 2,50 mètres. Nous restions là toute la journée. Les gens entraient et sortaient. On m'avait appris quelques mots d'anglais. Je devais dire : « C'est maman », et j'indiquais la prix des cartes postales. Nous en avons vendu une caisse entière. Un jour, on a vu, maman a fait une farce au géant. Elle a coulé le bouton de son pantalon à sa chemise... »

Après Londres, il y eut un contrat en Hollande. Même scénario, mais cette fois, des tulipes fleurissaient la baraque, et la femme à barbe se montrait à côté de l'énorme Greta. « ...Un jour, autour de 1933, ma mère signe un contrat de trois mois avec le théâtre Marigny. C'était pour le lancement de Barnum ou la monstrueuse parade (5) (titre français de *Freddie*, le film de Tod Browning). Ma mère devait se tenir dans le hall à côté d'un nain qui avait été engagé en même temps qu'elle... Je me souviens. Je jouais avec un Yo-Yo, c'était la saison. Mais le film n'a pas marché, les gens ont eu peur. Et nous sommes rentrées au bout d'un mois. A Paris comme ailleurs, on n'avait pas supporté la ballade tragique des *Freddie* qui révélait le comportement monstrueux des gens normaux.

A partir des années 50, le monstrueux et sa mise en scène, qui caractérisait si fort la fête foraine, disparaît peu à peu. La télévision, « qui montre des choses tellement plus extraordinaires », est citée par un an-

cienn président du syndicat des forains comme l'une des causes principales de ce changement, avec l'évolution des goûts de la clientèle qui, maintenant, s'intéresse surtout aux manèges électroniques. Et tout doucement, tandis que l'aide sociale se perfectionnait, les « phénomènes » rejoignaient la cohorte indistincte des « handicapés ».

Un couple sulfureux

Les temps sont durs pour un bateleur ! Certains régisseurs de foire font des difficultés pour accorder la place à sa longue estrade de 20 mètres, nécessaire à la représentation. Quelques municipalités refusent carrément l'exhibition d'êtres humains. C'est le cas, par exemple, de la ville de Saint-Quentin (Aisne) où se tient l'une des plus grandes foires.

Le banquier et son monstre formeraient-ils encore un couple sulfureux qui dérange ? (Jedis, on soupçonnait le premier de voler les enfants pour en faire des « nœuds » ou des « désarticulés », et le second, d'exploiter par sa difformité une faiblesse particulièrement honteuse.)

Que sait-on au juste de leur étrange association ? Peu de chose, si ce n'est qu'aujourd'hui, l'impresario, qui ne manque pas de cotiser régulièrement à la Sécurité sociale, semble de plus en plus soumis à la fragilité et au bon vouloir de sa vedette : les femmes-colosses sont souvent malades, les nains se font embaucher comme groom ou comme steward, il faut donc négocier avec eux les moments d'exhibition en extra le samedi. Et puis les phénomènes sont rares, de plus en plus. Et difficiles à renouveler ! Les petites annonces ne rapportent rien. Le plus efficace reste encore le bouche-à-oreille. Alors si quelque chose d'intéressant se présente, il ne faut pas hésiter, prendre l'avion pour le Portugal par exemple, discuter avec la famille et revenir marché conclu avec un Lilliputien de 80 centimètres. Pourvu qu'il n'exige pas, comme d'autres, la moitié de la recette !

MIRELLE DEBARD.

- (1) Cf. numéro spécial de *Bizarre* (17-18), « Les monstres », J.-J. Pavard éd., et *L'Illustration* de janvier 1904.
- (2) *L'Illustration*, 4 janvier 1902.
- (3) Née comme ça, de Denise Legrix, Seguey, 1960.
- (4) *Histoire du cirque*, d'Henri Thetard, Julliard, 1978.
- (5) Cf. *L'Avant-scène* du 15 mars 1981, « Freddie ».

Les candidats à l'immortalité froide

Désir d'échapper au néant, espoir d'être des précurseurs : malgré les difficultés de l'entreprise, quelques convaincus sont prêts à se faire congeler après la mort...

EST le vieillissement qui finit par nous tuer. Quand il sera vaincu, on mourra d'accidents, de crimes, de guerres, de catastrophes... Mais on ne mourra plus de mort « naturelle ». On pourra vivre cinq mille ans !

Anatole Dolinoff en est convaincu. Cet ingénieur parisien de cinquante ans est un défenseur acharné de la « cryogénisation », une technique arrivée des États-Unis il y a une vingtaine d'années et selon laquelle tout individu considéré comme cliniquement mort peut être conservé à basse température (-196°C) et réanimé vingt, cinquante ou cent ans plus tard... A l'époque où la science aura vaincu la mort, « certaines maladies incurables il y a moins d'un siècle ne présentent plus de danger pour l'homme d'aujourd'hui », fait va-

loir encore M. Dolinoff, pour qui la mort serait une maladie dont la guérison est tout à fait probable.

En 1962, l'Américain C. W. Ettinger écrit un ouvrage qui connaît un très vif succès aux États-Unis puis en France, *L'homme est-il immortel ?* Jean Rostand, qui avait lui-même consacré de nombreuses expériences au sujet, et écrit la préface du livre, nous confiait alors son intérêt et ses réserves : « La cryogénisation, c'est un pari sur la toute-puissance de la science. Il me paraît impossible aujourd'hui de réparer les dégâts de la congélation. Il faudrait préalablement que l'on obtienne des résultats sur la souris ou un autre mammifère ».

Qu'importe... La foi est plus belle que Dieu. Le salut est dans la glace ! Le 12 janvier 1967, le professeur Bedford, qui enseigne la psychologie, meurt à soixante-deux ans d'une leucémie à Phoenix (Arizona). Selon son désir, il est congelé et ouvre la voie à la cryogénisation. A cette époque se crée en France une première société pour la défense et la vulgarisation de la cryogénisation, puis une seconde. Elles réunissent une cinquantaine d'adeptes.

Aujourd'hui, la Société Cryonics de France (2) compte seulement une douzaine de membres. Un des transfuges, Jean-Michel Huet, trente-trois ans, raconte comment il a changé d'avis : « Je me suis intéressé au mouvement alors que j'avais vingt ans. La peur de la vie me faisait espérer en quelque chose

de surnaturel. Aujourd'hui je suis mieux implanté dans ma vie, dans la société. J'ai deux enfants, à qui j'ai transmis un peu de moi. Je vis un peu mon immortalité à travers eux... Tout en disant ne pas être hostile à la cryogénisation, ce jeune libraire estime qu'il faut chercher les raisons du mouvement « du côté de la peur du néant ».

Les partisans de la cryogénisation dont la conviction n'a pas faibli préfèrent se placer sur un plan scientifique. « Restons sur le strict plan biologique, explique M. Edgar Louis, physicien, cinquante-huit ans. Dans l'espèce animale, à laquelle nous appartenons, le temps de vie équivaut à cinq fois le temps de croissance. Chez l'homme, celui-ci est d'un vingtième d'années : nous devrions donc vivre cent à cent vingt-cinq ans. Certes, on meurt... mais tout simplement d'une panne de la machine animale. Avant de faire mettre en conserve en attendant que quelqu'un puisse la réparer et la remettre en marche ! Le problème c'est que nous vivons dans une civilisation de forme chrétienne où la mort est considérée comme une nécessité ».

Et M. Dolinoff de renchéir : « C'est pour ça que les gens sont sceptiques à l'égard de la cryogénisation et nous traitent d'hallucinés : parce que depuis des millénaires l'homme, ce créatin, s'est mis dans le crâne qu'il est normal et juste de mourir ».

En symbiose avec l'ordinateur

Anatole Dolinoff est prêt à passer sur les difficultés de l'entreprise. Il faut en effet trouver un statut juridique pour ces morts qui n'en seraient pas ; que deviendront leurs biens, par exemple ? Et à assurer les frais de l'opération : la Cryonics France estime à 1 million de francs celui d'une cryogénisation. La congélation elle-même n'est pas très coûteuse, mais il faut prévoir en sus l'alimentation régulière en azote liquide des « capsules », dans lesquelles seront conservés les cryogénisés.

Il faut aussi, même si tout se passe bien, prévoir des difficultés au « réveil » : les « réanimés » ne devront-ils pas affronter un décalage culturel et social

considérable ? Jacques Wartelle, soixante ans, directeur d'entreprise, reconnaît : « Au sortir de sa capsule, l'être cryogénisé se trouverait un peu comme un aborigène d'Australie parachuté en Europe ». Mais, estime-t-il, tout être peut s'adapter. Et les conclusions des études menées par la Rand Corporation nous laissent penser que le « réveil » ne serait pas si difficile... »

En effet, les chercheurs de la Rand, qui, en 1963, ont réuni leurs travaux sur le futur, prévoyaient que vers 1990 l'homme parviendrait à mettre au point une action clinique contre le vieillissement et qu'au vingt et unième siècle il trouverait le secret d'un accroissement de la longévité et d'une hibernation de plusieurs siècles. Et en 2100, le « décongelé » aura à sa disposition des médicaments euphorisants, des produits de synthèse accroissant son intelligence et des méthodes d'instruction et de mise à jour des connaissances minimisant l'effort : une injection de protéines et une mise en symbiose avec un ordinateur devraient suffire.

Les partisans de la cryogénisation ne veulent pas manquer cette possibilité : « Le futur nous réserve certainement tant de choses à découvrir, dit Mme Elisabeth Brisbart, quarante-neuf ans, seule femme parmi les adeptes. C'est pourquoi je voudrais vivre deux cents ans. Au-delà, on verra... Il sera toujours possible de mourir de quelque chose. Ne serait-ce que de l'envie de ne plus vivre... »

Consacrer tant d'argent à une conservation tout de même improbable n'est-il pas surprenant ? Et moralement critiquable ? « C'est gênant, évidemment, de décider d'un investissement si important pour survivre quand des millions d'hommes n'ont pas de quoi vivre », reconnaît Mme Brisbart.

Mais les autres n'ont pas ses scrupules. Tout le monde ne peut certes pas s'offrir une cryogénie, mais, souligne le docteur Guillaume Roy, un homéopathe toulonnais de quarante-deux ans, « ce fut le cas au premier temps de l'automobile ou pour l'accès à certaines thérapeutiques. Et cette injustice sera aussi le moteur d'une prise de conscience collective ». Et Christian Hubert, soixante-treize ans, qui fut avec Anatole Dolinoff l'un des pionniers du mouve-

ment en France, est même fier d'appartenir à « une élite de la conservation par la glace » : « Nous sommes indéniablement des précurseurs. Le froid, c'est l'avenir pour vaincre la mort ».

Une conviction qui aide à vaincre l'angoisse : « Cet espoir est si fort qu'il nous motive entièrement. Il ne faut pas se cacher derrière les mots : personne n'a envie de mourir et nous sommes comme des malades face à la mort, avoue M. Wartelle. Quant au docteur Roy, qui veut être accompagné par son léopard familier, il n'entend pas perdre la moindre chance de survie : « Dans le cas où la cryogénisation ne serait pas légalisée en France à l'époque où je mourrai, dit-il, je veux être embaumé. A part celles d'A.D.N. tout est possible, et si mes restes pouvaient intéresser un savant ? Peut-être pourrai-je revivre un jour sous une autre forme ? S'il y avait toute notre personnalité dans chaque cellule cérébrale ? »

Le peintre Salvador Dali fut aussi, un temps, un ardent défenseur de la cryogénisation. Mais pour des raisons plus fantasmatiques : sa seule motivation, nous déclarait-il il y a dix ans, était « l'effet que ça ferait à Figueras. De quoi éblouir les gens du café ». Aussi ne demandait-il pas une longue survie : « Tout juste trois jours. Juste le temps que ceux qui restent préparent une conférence de presse pour mon retour... »

Prudence, sans doute : aujourd'hui, huit seulement des trente-six personnes qui reposaient en glace au « cryoparc » de la Transimie à San Francisco sont encore en attente de réanimation. Les vingt-huit autres ont dû être enterrées... à la suite d'un coup de chaleur. M. Nelson, le président de la Cryonics de Californie, avait omis d'indiquer à l'avance le prix de la maintenance à basse température, et les familles ont refusé de payer le complément nécessaire pour maintenir les corps en suspension dans l'azote liquide !

JOSÉ LENZINI.

- (1) Vingt et un ans plus tard, on est au même point : les travaux plus récents du professeur japonais Suda (sur un cerveau de chat baladé) sont contestés par beaucoup de spécialistes.
- (2) 101, rue Jules-Verne, Le Mémile-Roi, 78600 Maisons-Laffitte.

Les marchands de soleil

Il existe maintenant en France une industrie du solaire — des P.M.E. et quelques grands groupes. Reste à trouver un marché.

Il y a vingt ans, le soleil était pour de nombreux Français une source d'énergie mystérieuse, voire magique. Aujourd'hui, le soleil est devenu une source d'énergie concrète, accessible à tous. Il existe maintenant en France une industrie du solaire — des P.M.E. et quelques grands groupes. Reste à trouver un marché.

Le solaire est devenu une source d'énergie concrète, accessible à tous. Il existe maintenant en France une industrie du solaire — des P.M.E. et quelques grands groupes. Reste à trouver un marché.

Le solaire est devenu une source d'énergie concrète, accessible à tous. Il existe maintenant en France une industrie du solaire — des P.M.E. et quelques grands groupes. Reste à trouver un marché.

Le solaire est devenu une source d'énergie concrète, accessible à tous. Il existe maintenant en France une industrie du solaire — des P.M.E. et quelques grands groupes. Reste à trouver un marché.

Le solaire est devenu une source d'énergie concrète, accessible à tous. Il existe maintenant en France une industrie du solaire — des P.M.E. et quelques grands groupes. Reste à trouver un marché.

Le solaire est devenu une source d'énergie concrète, accessible à tous. Il existe maintenant en France une industrie du solaire — des P.M.E. et quelques grands groupes. Reste à trouver un marché.

فكرنا من الأصل

Les marchands de soleil

Il existe maintenant en France une industrie du solaire — des P.M.E. et quelques grands groupes. Reste à trouver un marché.

LS étaient quelque soixante, au plus fort de la vague écologiste autour de 1975 et de la mode des énergies douces, à avoir investi dans le solaire, encouragés par l'enthousiasme de la Délégation aux énergies nouvelles, née aussi en 1975. La proximité du premier choc pétrolier aidant, des industriels du pétrole avaient suivi le mouvement. Mais la plupart des entreprises créées à cette époque manquaient des moyens financiers et des capacités techniques nécessaires : idées et discours ont longtemps prévalu sur les réalités économiques. Ce foisonnement a bien failli tuer dans l'œuf cette industrie naissante : on a assisté à des disparitions en cascade.

Aujourd'hui subsistent une vingtaine d'entreprises : aux côtés de groupes comme Chaffoteaux & Maury, la Compagnie générale d'électricité (C.G.E.), Leroy-Somer, Rosières-Sudinox ou Total, un petit nombre de P.M.E. tentent de se faire une place. Bien décidées à prouver leur crédibilité, elles poursuivent, malgré un marché « déprimé », leur effort d'innovation.

Deux filières seulement font l'objet d'un développement industriel : le thermique et le photovoltaïque. La première est la plus connue puisqu'elle est utilisée essentiellement pour l'eau chaude sanitaire et le chauffage des piscines. Mais c'est la seconde qui représente le chiffre d'affaires le plus important : 80 millions de francs en 1982, soit 8 % environ du marché mondial des photovoltaïques, 60 % à 80 % de ce chiffre d'affaires étant réalisé à l'exportation. Il est entre les mains de deux sociétés — Photowatt, filiale de la C.G.E. et d'Elf, et France-Photon, filiale de Leroy-Somer. Celles-ci produisent des photovoltaïques à base de silicium qui, montées en série sur des panneaux, captent le rayonnement solaire pour le convertir en électricité.

La technologie est maintenant bien connue et la fiabilité des produits incontestée. Reste à trouver les usages les plus rentables. Pour France-Photon et Photowatt comme pour leurs concurrents étrangers, la bataille ne fait que commencer. L'enjeu actuel est la constitution de systèmes : qu'il s'agisse d'une pompe à eau solaire, d'une télévision ou de l'électrification d'un village, les différents éléments doivent être compatibles et fournir ensemble.

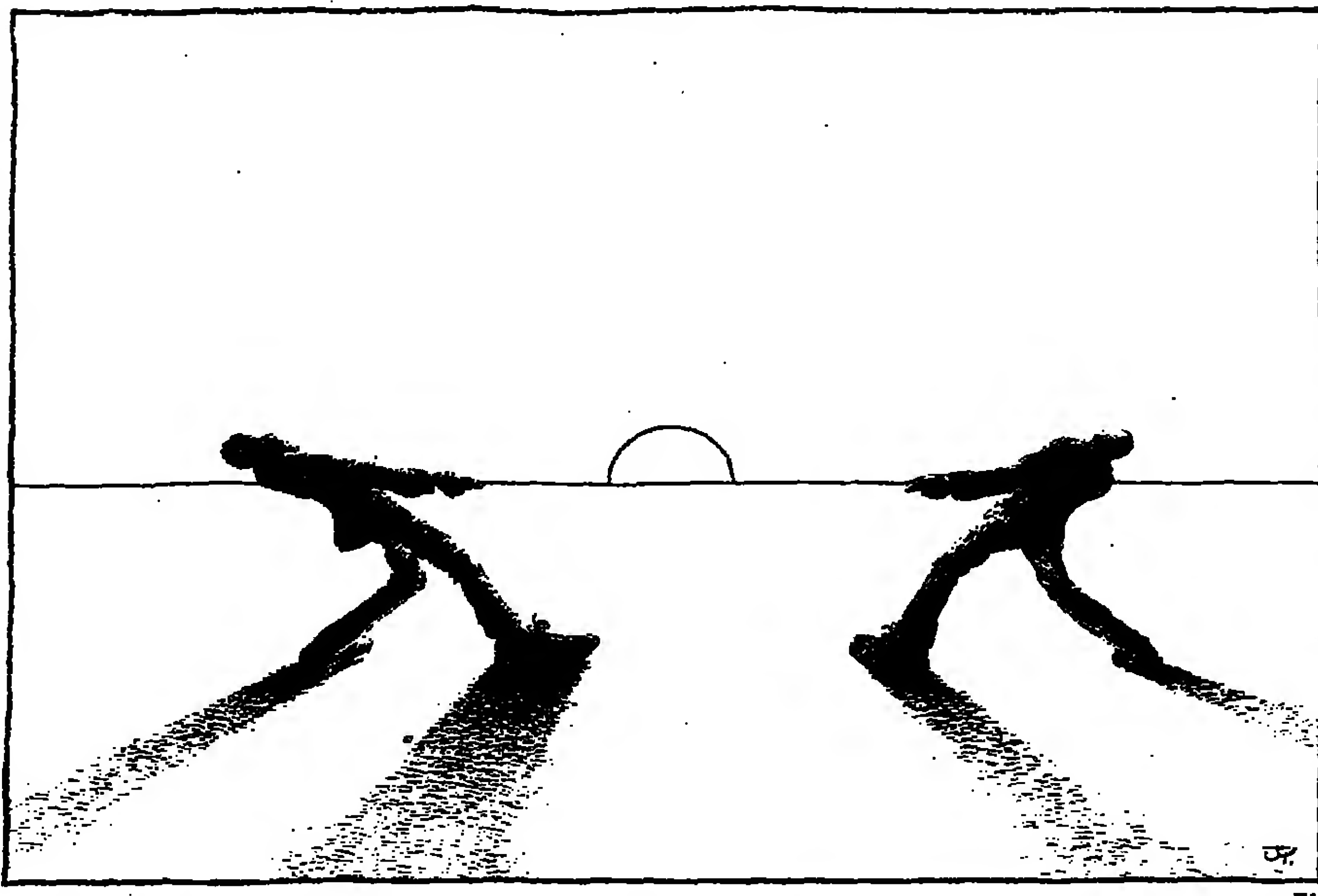
France-Photon a tout mis là-dessus, préférant conclure des accords de licence avec des sociétés étrangères plutôt qu'investir dans la recherche. « Lorsque les pays en voie de développement souhaitent acquérir des générateurs photovoltaïques pour leur réseau de télécommunications par exemple, ils ne commandent pas un panneau mais un matériel complet », dit Alain Lefalher, responsable pour l'Europe. Le module seul n'a de sens que pour la vente aux particuliers ou pour des grands projets où nous n'intervenons que comme sous-traitants.

Calculatrices à photovoltaïques

Photowatt, en revanche, s'est consacré à des recherches sur le silicium pour économiser la matière première. Parallèlement, la société a installé des centrales de puissance. Mais les réalisations les plus importantes — comme celles effectuées par l'entreprise à Nice et à Alès (1) ou par SÉRI-Renault Ingénierie en Grèce et en Guyane — sont étroitement dépendantes des programmes de la Communauté européenne. Leur coût, de l'ordre de 6 millions de francs pour 35 kW, les rend inaccessibles aux pays qui en ont le plus besoin.

Photowatt a donc dû s'intéresser à son tour aux systèmes. L'Agence française pour la maîtrise de l'énergie (A.F.M.E.) (2), qui soutient financièrement l'entreprise, convient qu'elle a failli manquer le coche. « Alors que nous pensions puissance, avoue Christian Vauge, responsable des énergies renouvelables, les Japonais étaient en train de s'infiltrer avec leurs milliers de calculatrices équipées de photovoltaïques ».

La force du photovoltaïque est de pouvoir se substituer à des matériaux comme les moteurs Diesel — contraignants parce qu'il faut les alimenter en carburant — ou de pouvoir être installé là où aucune autre source d'énergie ne peut



être utilisée (comme pour les balises ou les satellites). Sa faiblesse demeure son coût. Le prix du watt solaire, 60 francs en 1982, bien qu'ayant baissé de près de 60 % depuis 1977, reste encore élevé, en raison des investissements en recherche et de la diffusion restreinte. Les petits systèmes de télécommunications (qui représentent 40 % du marché) coûtent dans les 500.000 F : les utilisateurs potentiels doivent faire appel à l'aide d'organismes internationaux comme la Banque mondiale ou le Fonds économique de développement.

Avec 64.000 m² de capteurs en 1982 (3), l'industrie solaire thermique a réalisé, elle, un chiffre d'affaires de 54 millions de francs, assuré à 70 % par cinq sociétés. Mais elle pourrait construire 400.000 m². Ainsi Chaffoteaux et Maury, qui a suivi une politique volontariste, se retrouve avec une capacité de production de 50.000 m² par an alors qu'elle ne vend que 5.000 m². « On ne pouvait pas ne pas faire de solaire, explique l'un de ses directeurs, Philippe Desvignes, l'eau chaude, c'est notre métier ».

Le thermique a été le premier « créneau » assigné à l'énergie solaire. Le Commissariat à l'énergie solaire prévoyait pour 1985 1.200.000 m² de capteurs. Inquiets de ne pas approcher des prévisions, les chefs d'entreprises mettent en cause la politique gouvernementale. Guy Jenny, directeur commercial de Sudinox, souligne que la diversification tentée par son groupe se fonde sur l'assurance d'une progression « exponentielle » soutenue par les pouvoirs publics. « En 1980, de fait, le solaire a représenté la moitié de notre activité, mais cela n'a pas duré. Les pays où le solaire a vraiment démarré sont ceux où l'incitation est venue des instances officielles. Quand nous installons 60 000 mètres

carrés de capteurs par an, les Américains en installent deux millions. Or ils sont seulement quatre fois plus nombreux que nous ! »

« On l'a fait savoir »

Louis Drouot, chef du service solaire à l'A.F.M.E., reconnaît que l'on a peut-être eu tendance, par le passé, pour des raisons politiques, à inventer des marchés qui n'avaient pas de réalité économique. Les pouvoirs publics, qui ont fixé les objectifs, portent donc une part de responsabilité dans l'échec, mais les industriels ont aussi la leur. On ne crée pas une industrie en matière d'énergies renouvelables autrement que dans d'autres secteurs ».

Les premiers pas ont pourtant été timides : les groupes industriels intéressés ont chargé un ingénieur de réunir une documentation, puis ont ensuite constitué une cellule spécialisée. « C'était tellement bon pour l'image de marque qu'on l'a fait savoir », note Christian Hunault, de la direction « recherche et développement » de Total. « Mais ce qui s'est dit à l'époque n'était pas toujours en relation avec ce qui se faisait effectivement ».

Total en tout cas est de ceux qui se sont engagés vraiment : en 1980, le groupe s'est associé avec la petite entreprise Giordano à Vallauris (Alpes-Maritimes). Un exemple d'une saine alliance : la première avait pour elle la qualité de sa production, la souplesse d'adaptation d'une P.M.I., mais était handicapée par ses moyens financiers limités. Le second avait la capacité d'investir dans la recherche et d'établir des plans à long terme.

Prévoyant une baisse du marché du chauffage dans les années 80, Total a choisi de se diversifier tout en restant dans le secteur de l'énergie. Une nou-

velle société, Total Energie Développement, devra trouver des marchés pour le solaire et les pompes à chaleur, afin de regagner la baisse des ventes de fuel. Total-Giordano, qui a mis au point des appareils nouveaux, devrait réaliser, en 1983, 40 % de la production française, avec le tiers de ses ventes à l'étranger : le réseau de Total est une rampe de lancement pour le solaire.

Tout le monde considère, en effet, qu'il existe un marché hors de l'Hexagone ; mais celui-ci reste d'accès difficile pour les P.M.I. Pour S 2 E (Société de construction de systèmes d'économie d'énergie), trente-cinq personnes à Toulouse, les exportations, qui représentent 30 % du chiffre d'affaires, se limitent aux pays de la communauté européenne et aux DOM-TOM. Aussi son président, Jean Prunet, souhaite-t-il s'allier à un partenaire de taille internationale.

La concurrence d'E.D.F.

En France, malgré les allègements fiscaux accordés aux acquéreurs (4), le chauffe-eau solaire ne parvient pas à s'imposer. Carieusement, il apparaît comme un complément du chauffe-eau classique, comme le magnétoscope par rapport au poste de télévision. Du coup, son prix a pu être dissuasif. Aujourd'hui, les industriels cherchent à l'abaisser tout en assurant un service correct : on est passé de 20 000 F en moyenne, installation comprise, en 1981, à 10 000 F maximum en 1983 (5). Les nouveaux appareils sont en outre d'un emploi plus facile : un bricoleur averti peut acheter son chauffe-eau solaire sur catalogue et l'installer lui-même, et un installateur non spécialisé peut intervenir sans problème et rapidement sur ce matériel.

E.D.F. reste pour le solaire un concurrent implacable. Mais selon Christian

Hunault (Total), si « l'augmentation de l'utilisation de l'électricité » fait de l'ombre au solaire, E.D.F. va vraisemblablement être obligée d'augmenter ses tarifs à usage domestique, ce qui améliorera la rentabilité du solaire ». E.D.F. pourrait-elle « faire pour le solaire ce qui a été fait pour le développement des pompes à chaleur », comme le dit Guy Jenny avec humour ? Plus réaliste, Christian Vauge, à l'AFME, estime que, face au « T.G.V. d'E.D.F. », on n'a le choix qu'entre « se coucher en travers de la voie ou accrocher son wagon derrière. Nous avons retenu cette deuxième solution ».

De fait, la jeune industrie du solaire a réussi à réaliser une vraie production. Il lui reste à trouver un marché.

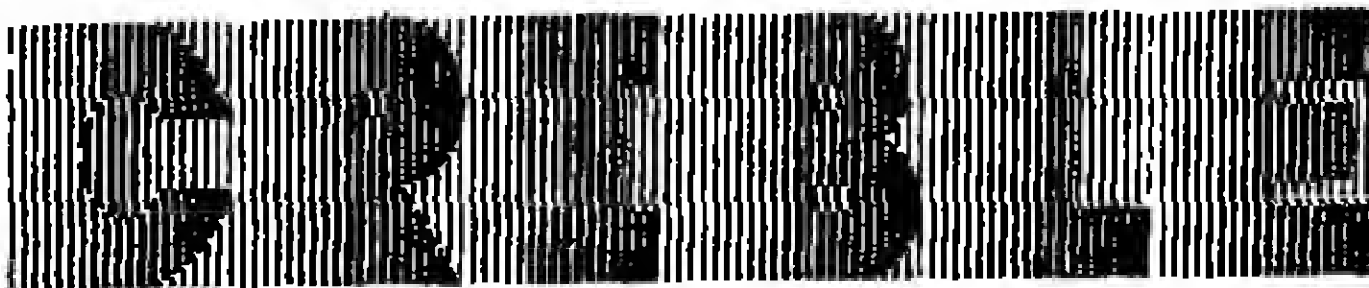
C'est là qu'intervient aujourd'hui l'AFME : pour aider les industriels à cerner le marché et à s'organiser. Elle soutient désormais les initiatives, mais sans prendre les devants, ni tout prendre en charge : « Faire avec les industriels, mais ne pas faire tout nous-mêmes, ni laisser tout faire », dit Louis Drouot. Le marché n'est pas assez large pour permettre à tous de dégager un profit. L'AFME veut dégager les applications du solaire qui ont une valeur économique. « On a abandonné », explique Christian Vauge, tout ce qui ne pouvait économiser qu'un volume négligeable de tonnes d'équivalent pétrole pour se concentrer sur l'eau chaude dans l'habitat et les bureaux, et dans les zones de plus de 2000 heures d'ensoleillement par an. Dans l'habitat collectif, le solaire doit remplacer la chaudière qu'on allume l'hiver seulement pour obtenir de l'eau chaude ».

Les aides à l'industrie obéissent à ces exigences. En 1983, l'AFME a apporté 215 millions de francs à la recherche et à l'industrialisation dans les deux filières. Mais elle ne veut pas se contenter de distribuer des subventions. A la satisfaction des industriels concernés, elle tente d'étendre le chauffage solaire à des opérations importantes : H.L.M., collectivités ou hôpitaux, grâce, notamment, à l'apport du fonds spécial grands travaux (6) ; elle a lancé aussi une campagne auprès de deux mille municipalités possédant une piscine en plein air.

Enfin, elle soutient aussi des installations dans les départements et territoires d'outre-mer. Dans un double but : subvenir aux besoins non satisfaits autrement ; créer dans le Pacifique Sud et les Antilles une « vitrine » de la technologie française. Avec l'espoir de séduire les pays voisins.

MARTINE CHARTIER.

- (1) Le Monde Dimanche du 2 janvier 1983 : « Un soleil pour le petit bœuf ».
- (2) L'AFME s'est substituée en mai 1982 au Commissariat à l'énergie solaire (COMES).
- (3) Selon le Syndicat des fabricants de capteurs solaires, la surface installée se répartit ainsi : chauffe-eau collectif, 50 % ; chauffe-eau individuel, 30 % ; piscines, 10 % ; chauffages et autres, 10 %.
- (4) On peut déduire du revenu imposable 8000 F, plus 1000 F par enfant à charge. Le système doit être remplacé par une réduction d'impôt en 1984.
- (5) Un chauffe-eau solaire comprend généralement 4 m² de capteurs et un ballon d'eau de 200 litres.
- (6) Ce fonds, créé en mai 1982 pour aider les entreprises du bâtiment, comporte un volet « énergie » géré par l'AFME. Une première tranche de 2 milliards de francs a été accordée à l'automne 1982. Une deuxième, de même montant, devrait être débloquée à la fin de 1982.



ANNIE BATLLE

A SUIVRE

Le robot n'est pas une machine à chômage

Les chiffres le confirment... « Seulement » 1,5 % des postes de travail seraient supprimés dans les industries manufacturières pour cause de robotique, au Japon et en Suède, d'ici à 1985. Ce pourcentage serait de 0,4 % en Allemagne fédérale et 0,2 % en France, indique une étude de l'O.C.D.E. sur les robots industriels. Pendant ce temps, la demande de robots se développe à un rythme annuel de 30 à 35 % à l'horizon 1990.

* A.F.R.I., 61, avenue du Président-Wilson, 94230 Cachan. Bulletin n° 11.

Les écrans et les yeux

Les écrans peuvent-ils endommager l'œil ? Une enquête réalisée par le C.L.S.C. Centre-ville de Montréal auprès de 750 employés de bureau se servant de ces appareils révèle que ceux qui utilisent les écrans pendant plus de quatre heures par jour sou-

frent davantage de problèmes oculaires que ceux qui en font un usage modéré. Par exemple, l'utilisateur souffrira de picotements à l'œil, de vue trouble et de maux de tête. Toutefois, les spécialistes de l'œil soutiennent qu'un travail prolongé devant un écran cathodique (8 heures par jour) n'endommage ni les yeux ni la vision des utilisateurs, mais leur cause une fatigue. Ce n'est pas l'appareil lui-même qui crée cette lassitude, croient les ophtalmologistes, mais plutôt la monotonie de la tâche accomplie par les opérateurs et leurs mauvaises conditions de travail (éclairage malsain, posture inadéquate, etc.).

* Science & Technologie. Montréal Inc., C.P. 1800, Succ. Côte-des-Neiges, Montréal (Québec) H3S 2R1.

BOITE A OUTILS

Les squatters de Berlin-Ouest

En 1981, il y avait 170 immeubles totalement ou partiellement abandonnés à Berlin-Ouest qui étaient occupés par des squatters. L'été dernier, un tiers

des occupants ont obtenu des baux. A l'ombre du mur de Berlin, dans le quartier de Kreuzberg, abandonné dans les années 60 au moment de la construction du mur, voisins des immigrés turcs, des vieilles gens et des jeunes à bas revenus, plus de dix mille personnes. Les autorités ont renoncé à l'idée de reconstruire le quartier, et ont décidé de sauver les carcasses existantes et d'essayer d'aider les gens à vivre sans prendre en compte leurs revenus ou leurs conditions de vie. Tous ceux qui occupent les lieux, légalement ou non, et semblent suffisamment motivés pour restaurer leur lieu de vie obtiennent un bail et des aides financières. Ils ont formé une association. Des artisans de la ville viennent trouver les jeunes qui, au bout d'un certain temps, se qualifient.

Des groupes ont créé des fermes, des jardins d'enfants, des maisons pour vieux. Des fabriques ont été réinvesties par des échoppes de « nouveaux » artisans. Des jeunes, des journalistes, des personnalités de la ville s'intéressent à ces expériences et leur apportent leur concours.

Henri Tanner décrit dans l'International Herald Tribune

(10 octobre 1983) ce laboratoire social. « West Berlin social laboratory, quartier expérimental working » (A Berlin Ouest, laboratoire social, des expériences sociales sont en marche.)

* 181, avenue Charles-de-Gaulle, 92521 Neuilly Cedex. Tél. 747-12-65.

PUBLICATIONS

La révolution de l'intelligence

La revue Sciences et Techniques, revue des ingénieurs et scientifiques de France, a édité un numéro spécial en octobre sur « l'état de la technique ». Ce rapport a été réalisé en collaboration avec le centre de prospective et d'évaluation.

L'étude, qui s'appuie sur des enquêtes auprès de 1.200 spécialistes, décrit le changement de système technologique de cette fin de siècle et conclut à la révolution de l'intelligence dans l'industrie.

« La stratégie du développement de l'entreprise doit désormais se fonder sur la valeur, la créativité et la motivation des

hommes, plus que sur les capitaux et les investissements matériels. »

* 19, rue Blanche, 75009 Paris. Tél. : 874-83-56.

Le IX^e Plan en marche

Le n° 5 de la Lettre du IX^e Plan présente le projet de deuxième loi de Plan. Cette loi oriente la dépense publique des cinq prochaines années selon les choix des douze programmes prioritaires d'exécution (qui sont décrits).

Le point sur la préparation du IX^e Plan est également fait ainsi que sur les rapports et documents disponibles à ce jour à la Documentation française.

* Commissariat au Plan, 18, rue de Marmignac, 75007 Paris. Tél. : 556-51-72.

Usages d'un ordinateur domestique

Opérations, services extérieurs « rapides », question de dossiers et de données, exemples de systèmes experts (ou intelligence artificielle), les usages d'un ordinateur du foyer sont récapitulés dans un tableau simple et clair de la Lettre Prospective hebdo n° 154.

* B.P. 27-08 - 75362 - PARIS Cedex 08. Tél. 723-37-50.

هكذا من الأصل

De quelques documentaires

Cette semaine, trois films retiennent l'attention : le premier, *Des grands événements et des gens ordinaires*, de Raul Ruiz, pour son regard à tiroirs sur le quotidien ; le deuxième, *Bibi*, de Philippe Haudiquet, pour ses images silencieuses et son glissement progressif du réalisme à la fiction ; le troisième, *Ailleurs*, de Laurent Dussaux, pour sa reconstruction de l'histoire, mettant face-à-face archives et témoignages sur la guerre de 1914 vue par les combattants africains.

DEUX documentaires, l'un de Paul Ruiz, l'autre de Philippe Haudiquet, traitent du quotidien, du domaine de l'insignifiance, de l'opacité. Il ne se passe rien, presque rien. La lumière diaphane d'un après-midi comme des milliers d'autres semblables, quelques bruits courants dans la rue, l'écoulement d'un jour ordinaire dans un espace clos : un arrondissement de Paris ou un petit village des Yvelines. Une pipe, un verre ou un fer à cheval reposent silencieusement sur la surface plane d'une table. Autour dans le quartier ou à la campagne, les gens vaquent à leurs occupations. Le temps, compact, passe doucement, suspendu à quelque chose qui devrait arriver : un événement infime. Un accident, une élection ou un procès qui bouscule le cours du temps.

Le cinéaste chilien Raul Ruiz, en reportage dans un quartier de Paris en légère effervescence électorale, prospecte, fixe une femme dans une cour intérieure, interroge un passant, un groupe accoudé au bistrot du coin. Après un bref repérage des lieux, une pesée de l'événement électoral, (Raul Ruiz s'aperçoit qu'il ne pèse pas lourd), le documentaire dérive volontairement, passe par le portrait d'une petite communauté hétéroclite et se clot sur des images sur la foire en Nouvelle-Guinée. Le récit se casse, se multiplie, se questionne, puis interroge la question... à l'infini. Que se passe-t-il ? Justement rien ou presque rien. Le metteur en scène est confronté — faute de matière — à l'impossibilité de traiter un sujet. Que faire alors ? *Des grands événements et des gens ordinaires*, à défaut de saisir un pan de réalité tangible, se propose de réfléchir sur son propre déroulement, ses enchaînements, ses liaisons et les personnages qui le peuplent. Et Raul Ruiz conclut avec une certaine dose d'humour que le documentaire est un genre qui convient exclusivement aux pays sous-développés.

Si le reportage de Raul Ruiz est une œuvre un peu bavarde, pour cinéphiles rompus à la dialectique godardienne qui date terriblement (il a été réalisé en 1978), *Bibi*, le court métrage de Philippe Haudiquet est à côté d'une simplicité évidente. Nul doute pour Haudiquet, la réalité existe : toute proche dans un village des Yvelines où un fait divers a eu lieu. Le procès intenté à un cheval. A l'origine de *Bibi* : un thème cher au metteur en scène de *Gardarem lo Larzac*, une obsession : les agressions du monde moderne, le choc de la ville et de la campagne. De ce contraste, le réalisateur — qui se tient à distance — se contente d'épouser au plus près les formes du monde, les gestes contenus du paysan ferrant un cheval, de capter la luminosité ocre d'une matinée bru-

meuse dans une étable ou encore de fixer la respiration soufflante d'un animal. *Bibi* est une série de tableaux dans la plus pure tradition réaliste qui glisse progressivement vers la fiction : le procès rocambolesque d'un cheval auquel on reproche de faire trop de bruit. Tout se passe lentement sans voix off. Le court métrage commence silencieusement, il se poursuit par un opéra de basse-cour pour se terminer en pirouette cocasse.

Precision et beauté grave des images. « Je ne peux faire un film par effraction, le documentaire est une reconstruction de la réalité et la réalité est ludique », dit Philippe Haudiquet. Vrai.

Soldats méconnus

Autre forme de document vif, au ton absolument nouveau pour le genre et le jour — le 11 novembre ! — *Ailleurs*, de Laurent Dussaux sur les Africains pendant la guerre de 14. Ce travail d'intelligence, à cheval entre le reportage et le document historique, le noir et blanc et la couleur, le présent et le passé, rappelle — sans qu'il y ait connivence — un autre document réalisé par deux australiens (*First contact*, de Bob Connolly et Robin Anderson) qu'on avait vu au Festival de Grand reportage de Luchon en juin dernier et qui avait fait sensation. Même façon de « réviser » l'histoire avec ceux qui l'ont vécue ; même façon de faire « bouger » le document historique. Même chaleur, même tendresse teintée d'une ironie sous-jacente.

First contact, de Bob Connolly et Robin Anderson, montrait la découverte, en 1930, dans une vallée inconnue de la Nouvelle-Guinée, de centaines de milliers de Canaques qui n'avaient jamais eu aucun contact avec la civilisation par trois frères, trois chercheurs d'or australiens. Les trois frères qui avaient une petite caméra, avaient filmé cette rencontre : images étonnantes, muettes, tremblées, des uns et des autres, curiosité, frayeur, échanges... L'idée de génie, c'était d'avoir cherché — et trouvé — ceux qui des deux côtés avaient vécu la chose, les frères et les Canaques, cinquante ans plus tard. Leurs commentaires ne constituaient pas seulement la « bande son » d'un document muet, c'était aussi la critique sous-jacente d'une image qui portait la marque de la seule vision du monde des trois frères, amenaient ce que l'image ne disait pas, parfois même le contraire. Ce document étonnant, diffusé par la télévision britannique et qu'on aimerait bien voir ici a été produit par l'Institut d'études de Papouasie-Nouvelle-Guinée (institut consacré à la promotion de la culture de ce pays, le directeur Andrew Strathern est un ethnologue britannique).

Ailleurs, coproduction FR 3, ministère de la culture, productions du Colisée et Cinéfranc (cette dernière, qui est une société de production voltaïque, prépare une version plus longue pour le cinéma) à cette même façon de redonner vie et langue à des images d'archives un peu « momifiées » par le temps et une vision à sens unique.

C'est est un témoignage intense sur la façon dont a été vécue la première guerre mondiale par quelques-uns des 200 000 soldats levés en Afrique de l'Ouest. Laurent Dussaux a visionné beaucoup (il a bénéficié de la levée de la censure qui frappe de nombreuses années les documents de l'armée), il a sélectionné, gardé des images précieuses et souvent inédites comme l'embarquement à Dakar, la traversée jusqu'en France, la vie dans les tranchées, les danses. Il a mêlé et superposé à ces « actualités de guerre » au ton patriotique les témoignages de Sénégalais, de Voltaïques — ils ont quatre-vingt ans aujourd'hui mais se souviennent de tout comme si c'était hier — s'il y en a qui sont partis par amour de la France, d'autres ont été emmenés par force, attachés avec des cordes et ont fait le voyage de Ouagadougou à Dakar avant d'être entassés sur des bateaux. Il y en a qui ont découvert des rapports égalitaires avec leurs camarades français dans les tranchées (« *Clémenceau nous aimait beaucoup, il venait nous voir dans les tranchées, le combat était dur* »), des fiancées à Paris. On perçoit, on saisit, brusquement, par l'intérieur, ce qui a constitué l'attachement à la France, en même temps qu'on saisit, plus brutalement, l'énorme rapport inégalitaire. La petite cérémonie à Fréjus où des militaires de l'armée française remettent au vieux M'Baye Diagne une médaille et un petit souvenir, l'émotion, le discours sur la petite coupe (« *ou vous pourriez mettre vos cacahuètes* ») résumant toute l'ambiguïté des rapports, la très grande affectivité, le paternalisme.

Ailleurs ne correspond à aucun des clichés qui existent dans l'imaginaire des Français, qu'ils soient colonialistes ou anticolonialistes, ce n'est pas un document critique sur l'armée française, c'est un film qui dit certaines vérités, un document filmé de manière très moderne, dans des voitures qui filent, comme au grand cinéma.

CATHERINE HUMBLLOT
et MARC GIANNESINI

* Des grands événements et des gens ordinaires. A2, lundi 7 novembre, à 22 h 20 (soixante minutes) ; Bibi, FR3, dimanche 13, à 21 h 30 (vingt-six minutes) ; Ailleurs, FR3, vendredi 11, 22 h 55 (cinquante minutes).

LES PROGRAMMES RÉGIONAUX DE FR 3

Lyon : des « Ados » très convoités

On sait faire de la bonne télévision à Lyon. Les réseaux suisses nationaux de la télévision sur la Saône, téléfilm de Jean Sagols, prouve que région et création peuvent faire bon ménage. Le constat établi ne peut faire oublier la qualité très moyenne des programmes proposés depuis le 5 septembre, date de l'ouverture d'une fenêtre quotidienne de trois heures.

« La télévision régionale n'est pas un problème de moyens, mais un problème d'idées. Ici, nous tentons une approche, une rencontre avec les téléspectateurs qui ont besoin de voir autre chose », M. Pierre Gout, directeur des programmes, tente de faire partager sa passion. Il reconnaît les faiblesses des émissions actuelles, mais promet « une transformation totale le 1^{er} décembre ».

FR 3 Lyon soigne particulièrement les jeunes. Si les plus anciens se voient proposer chaque mardi un film (généraliste bon du répertoire traditionnel, les tout jeunes sont gâtés le samedi, avec l'inévitable *Belle et Sébastien*, *Ulysse 31* et *Booba* ; les adolescents ont une émission chaque mercredi (*Les Ados*) qui résume bien FR 3 : bouillonnement d'idées et résultats inédits.

Le mieux, dans cette série, c'est la place accordée à la musique « branchée » — le « nouveau rock » est parti de Lyon il y a quelques années — et la sportivité des jeunes qui participent de très près à la réalisation des émissions (quatre garçons ou filles se frottent à l'outil pendant un mois). Le pire, ce sont les fausses découvertes, comme celle d'un « interviewé trois fois », style « Que pensez-vous de la jeunesse d'aujourd'hui ? » D'une façon générale, les apprentis journalistes ou présentateurs rendent une copie habilement très perfectible. Ils ont quelques émissions : les émissions sont enregistrées en une demi-journée ! Mais la télévision est-elle une école où tout doit être montré au public, y compris les brouillons ?

Sans grande unité — malgré un effort des bureaux régionaux d'information, qui commencent à collaborer avec les équipes de production, les programmes alternent le bon (« La magazine des magazines », franchement agréable à voir et le moins bon (« Calligrammes »), « FR 3 questions »). Les speakerines annoncent toujours à l'ancienne : « Madame, Mademoiselle, Monsieur, bonjour ».

Pour l'information, les journalistes régionaux ont passé sans problème majeur le test de l'information nationale et internationale, qui remplace la première édition de « 20 h ». Ils disposent en outre d'un créneau magazine supplémentaire : « V 12 » (V comme vérité, 12 comme le nombre de départements couverts). Une occasion pour traiter localement les sujets d'intérêt général ou pour s'adapter avec souplesse à l'actualité locale. Il restera à améliorer les débats, dont « Face à la presse ».

bien conventionnel, avec un invité politique et six journalistes. Le plateau est grand, les caméras oublient les visages de ceux qui parlent et le contenu des questions est perfectible. Lundi dernier, pendant vingt minutes, on n'a pas pu entendre les questions posées à M. Louis Mermaz : la caméra nous a fait découvrir, en revanche, le visage paniqué d'un ingénieur du son. Quel bricolage !

« Le magazine des magazines », de Jean-Yves Bonnamour. Un modèle de simplicité et d'efficacité. Il se passe beaucoup de choses en peu de temps sur le plateau. Les invités, encouragés par un journaliste venu de R.M.C., sont à l'aise (tel ce pianiste qui commentait en jouant son improvisation). Le 7 novembre, l'invité principal, sera Roger Planchon, directeur du Théâtre national populaire. Jean-Yves Bonnamour, lyonnais d'origine, sortira peut-être de sa ville. Question de moyens financiers. La vie culturelle existe aussi à Valence, Grenoble ou Clermont-Ferrand (lundi 7 novembre, 17 heures).

« FR 3 Questions » : la biologie. Robert Stefinger reçoit un spécialiste de la « médecine de la reproduction ». Les invités arrivent avec leurs diapositives — ce jour-là, des plans de spermatozoïdes — et répondent à des questions de téléspectateurs les plus naïves possibles. Pour compléter l'entretien, « la jeune fille qui sert des rafraîchissements » y va de son interrogation « spontanée ». A éviter (jeudi 10 novembre, 17 heures).

« Dynastie » : sixième épisode. FR 3 Lyon a programmé plus tard que les autres la grande saga familiale américaine. Une série qui semble bien peu alimenter les conversations de M. Toul-le-monde dans la région. « S'il y a dix minutes de retard dans la programmation, le standard saute », assure-t-on à la direction de FR 3. « Dynastie » a donc des supporters cachés, ou alors le standard de la station est particulièrement fragile (jeudi 10 novembre, 18 h 10).

« Calligrammes ». Claude Vaudaux reçoit dans un décor champêtre deux écrivains suisses, Jean Anglade et Christian Moncelet. L'émission « bout de ficelle » type, avec une seule caméra et un enregistrement en continu, qui ne nous épargne pas les ruses des auteurs d'une voiture, puis d'une moto. (La présentatrice nous informe même de leur passage hors caméra !). La direction locale des programmes assure que cette émission va « devenir » bonne. Ce ne doit pas être un compliment (vendredi 11 novembre, 17 h 15).

« V 12 ». profite de la visite de M. Mitterrand à Oyonnax pour nous faire découvrir l'histoire mouvementée de la Résistance dans cette région. Une bonne idée du B.R.T. de Lyon (vendredi 11 novembre, 18 h 15).

CLAUDE RÉGENT.

Les films de la semaine

LUNDI 7 NOVEMBRE

LA VIEILLE DAME INDIGNE*

Film français de René Allio (1984), avec Sylvie, M. Ribowski, V. Lanoux, E. Bierry, F. Maistre, J. Bouise (N.). TF 1, 20 h 35 (95 mn).

« Une nouvelle de Brecht transportée à Marseille. Une femme âgée, qui est toujours sacrifiée aux autres, découvre, après son voyage, la liberté et la joie de vivre à sa guise. Vérité humaine et sociale, merveilleuse composition de Sylvie (décédée), établit tout un jeu de contrastes avec Louis de Funès ».

LA FOLIE DES GRANDIEUX*

Film français de Gérard Oury (1971), avec L. de Funès, Y. Montand, A. Mendoza,

K. Schubert, G. Tinti, A. Sapritch. FR3, 20 h 35 (103 mn).

Ruy Blas, drame romantique de Victor Hugo, transformé en comédie burlesque. Les gags, savamment signalés, fusent dans une reconstitution historique aux attraits spectaculaires. Et Montand, qui remplace Bourvil (décédé), établit tout un jeu de contrastes avec Louis de Funès.

MARDI 8 NOVEMBRE

CROQUE LA VIE

Film français de Jean-Charles Tacchella (1981), avec C. Laure, B. Fossaty, B. Giraud, A. Doutey, J. Serres. A2, 20 h 40 (100 mn).

Les illusions perdues de la génération de 1968. Trois amis se sépa-

rent puis se revoient, de temps à autre, au fil des années. Un peu de mélancolie, beaucoup d'observation cynique.

LES CAVALIERS ROUGES

Film franco-italo-yougoslave de Hugo Fregonese (1984), avec L. Barker, P. Brice, D. Lavi, R. Battaglia, G. Madison. FR 3, 20 h 35 (109 mn).

D'après le romanier allemand Karl May, un épisode des aventures du chef apache Wotanou et de son ami blanc, Longue Carabine. La salade cosmopolite du western européen.

JEUDI 10 NOVEMBRE

LES BELLES FAMILLES

Film italien d'U. Gregorotti (1984), avec A. Girardot,

P. Paoletti, S. Andersen, N. Loy, Toto, S. Milo (N.). A2, 14 h 55 (95 mn).

Trois sketches de « comédie italienne » pousive, avec situations excentriques. A jeter, malgré la présence de Toto.

VENDREDI 11 NOVEMBRE

IVAN LE TERRIBLE*

Film soviétique de S.M. Eisenstein (1945), avec N. Tchekhov, S. Birman, P. Kadotchnikov, A. Abrikosov (v.o. sous-titrée) (N.). A2, 23 h (82 mn).

Comment, devant le complot des boyards, le tsar Ivan devint « le terrible » avec sa garde d'oprichniks massacrés. Cette deuxième partie où, à travers la tragédie shakspéarienne du pouvoir personnel,

apparaît le visage de Staline, le tyran, fut condamnée par le comité central du P.C. soviétique pour « erreurs historiques et idéologiques », pour « formalisme » aussi, et interdite jusqu'en 1958. La grandeur cinématographique de l'œuvre, son accomplissement de l'art total dans la mise en scène, le montage et une séquence tournée en couleurs à titre d'expérience pour la troisième partie (non réalisée) se sont imposés avec une superbe évidence.

DIMANCHE 13 NOVEMBRE

CÉSAR ET ROSALIE*

Film français de Claude Sautet (1972), avec Y. Montand, R. Schneider, S. Frey, U. Orsini, E.-M. Meineke, I. Huppert.

Le charme discret des balancements du cœur, l'analyse contem-

poraine d'un caractère de femme qui ne parvient pas à choisir entre deux hommes qui l'aiment. L'univers de Sautet, avec sa comédienne-fliche : Romy Schneider.

ABSCHIED*

Film allemand de Robert Siodmak (1929), avec B. Hornoy, A. Mög, E. Ueda, K. Mle, F. Günther, W. Sokoloff (v.o. sous-titrée) (N.). FR3, 22 h 30 (109 mn).

La vie quotidienne dans une pension de famille minable de Berlin. Un monde d'épaves et le drame d'amour d'une vendeuse. Le réalisme noir de Siodmak se traduit par des recherches visuelles et sonores, rares pour l'époque des débuts du parlant. Ce film sur une société agonisante dans la misère, le chômage, les frustrations, est à découvrir.

PÉRIPHÉRIE

- **R.T.L.**, 20 h, *Série :*
- *La croisière*
s'amuse : 21 h ;
- *Dallas* : 22 h ;
- *R.T.L.* Plus
- **T.M.C.**, 19 h 35, *Série :*
- *Touttes griffes*
dolores : 20 h 35, *Pa-*
radis hawaiiens, film de
M. Moore.
- **R.T.B.**, 20 h 5, *Antant*
savoir : 20 h 30, *Peu-*
tre sauvage, film de
R. King : 22 h 10, *Car-*
roussel et images.
- **TELE 2**, 20 h 30, *Le*
meilleur des moments :
21 h 5, *Document* :
Loand, attention il est
moins cinq.
- **T.S.P.**, 20 h 5, *Temps*
présent : K. Barbie, un
procès pour quoi
faite ? 21 h 10, *En*
mariage sacré, édition
de P. Meunier : 22 h 4,
Ernst, Anusupret dirigé
c/ Œuvres contempora-
naires.

« L'engouement généralisé ? Ce qui est sûr, c'est qu'il y aura des tas d'extraits des films de Herbert von Karajan dirigés par exemple. L'amour est une fleur rebelle... » Une

مَكْتَبًا مِنَ الْأَصْلِ

TELEVISION

TF 1

A2

FR 3

PÉRIPHÉRIE

PÉRIPHÉRIE

la douze ré-
specteur
s Mon-
teurs, de
a.
La Baule-
Beetho-
monique
la douze ré-
inspec-
accord
rouges.
semi in-
Patrick
glade at-
nt vivre
uter ?
avec la Jar-
m, de
un, bary-
ambles
Jade re-
inspec-
Dardou.
re ciel
tre de
et.
le Buch-
ris
inspec-
s cor-
inspec-
S. L.
Amélie

Téléfilm

Collaboration charnelle

C'EST 14-18. La guerre est à son paroxysme. Thérèse, veuve pulpeuse, à peine son mari mort et enterré au front, s'acquitte avec un bel Allemand en garnison dans un petit village. Sale affaire ! Ces plaisirs charnels — attisés peut-être par le feu des canons environnants — se déroulent à l'écart d'une petite société bien-pensante. Les habitants de cette localité, l'épicier faux-jeu et son armée de bigotes, chuchotent ferme, jurent dans la plus pure tradition puritaine. Le fils de Thérèse aussi. Un enfant, pourtant aimable, commence à regarder sa mère avec des yeux de vipère, la soupçonne et la prend en flagrant délit de collaboration (sensible) avec l'Allemagne.

Pauvre Thérèse, châtée, molestée, rasée. Son histoire, inspirée d'un roman d'André de Richaud, est certes touchante, mais la manière — mi-réaliste, mi-imaginaire — dont Philippe Liard l'a mise en scène souffre de trop d'invasions blanches. Pourtant Martine Chevalier (Thérèse) et Bernd Herberger (l'Allemand) tiennent consciencieusement leur rôle.

M. G.
* HISTOIRE DE THÉRÈSE, A2, mercredi 9 novembre, 20 h 35 (95 minutes).

Misérabilisme agraire

NOUS infliger un tel spectacle la veille d'un jour aussi sombre que le 11 novembre, c'est, de la part du directeur général de FR3, M. Serge Mosté, une invitation élégante à mettre rapidement fin à nos jours. Le dernier téléfilm de la série « Cinéma 18 », le Bois Cormier, est d'une tristesse affligeante. Résumons : Simon, jeune garsiste pauvre et en mauvaise santé (mentale), est aux prises avec le maire du village triche comme Crépus et solide comme un roc pour l'acquisition d'un domaine tenu par deux personnes âgées au bord du gouffre (ils franchiront allègrement le pas). Qui gagnera la partie ? Une précision : le réalisateur de ce téléfilm, un misérabilisme à faire fondre les monuments aux morts, a laissé la morale saute.

M. G.
* LE BOIS CORMIER, FR 3, jeudi 10 novembre, 20 h 35 (95 minutes).

Musiques

Carmen plein les oreilles

RÉCAPITULATION. Bizet toute. Plein les oreilles et droit « au cœur ». Eve Ruggieri a réalisé le rêve de tout un ayant mis le doigt dans l'engrenage. Elle a interviewé tous les responsables de la mode Carmen 1983. Rappelons que le monument datant de 1875 et tiré de Mérimée n'est tombé dans le domaine public qu'en 1975. Mais la folie a vraiment commencé en 1975 quand la voyage gitanes a été chantée par des interprètes chinois, dans leur langue, au théâtre du Pont du ciel, à Pékin. Une première, même si cet opéra est depuis belle lurette la plus exportée des œuvres musicales françaises. 1983 : sortie du film de Carlos Saura avec Antonio Gades, présentation à Venise de Prénom Carmen de Jean-Luc Godard. Comme autrefois Chaplin, et moins que jamais à bout de souffle, il a « réjoué » la destinée de la fante en lui donnant les traits d'une jeune Hollandaise de dix-neuf ans, bleu-jeans serrés et coiffure « branchée ». Tout cela sur fond de quatuors de Beethoven.

1983 toujours : Peter Brook repart à la charge en proposant un film à triple exemplaire : l'adaptation dans les trois versions initiales de sa Tragedie de Carmen, au théâtre des Bouffes-du-Nord.

Et encore, l'été passé, Francesco Rosi, près de Séville, dans des décors naturels, a bloqué les plus grands chanteurs des scènes lyriques internationales pour tourner une version intégrale, fidèle au livret de Meilhac et Halévy (Gades était sur ce coup-là aussi). A se demander si en février 1984, lorsqu'il sortira sur les écrans, ce dernier (7) avarie ne pâtre pas d'un risque de res-le-bol ? Non. Le sujet « Carmen » est populaire entre tous. Dès 1907, le cinéma muet s'en emparait, et encore en 1970 Metzger filme Carmen Baby. Entre-temps, il y avait eu quatorze films inspirés par cette ouvrière d'une manufacture de tabac, dont Carmen Jones, 1955, où Otto Preminger montrait Miss Cindy Lou en roulesse de toile de parachute.

Carmen, un mythe. Les invités analyseront-ils les raisons de l'engouement généralisé ? Ce qui est sûr, c'est qu'on verra des tas d'extraits des films passés ou à venir, et que l'on entendra par exemple Herbert von Karajan diriger la chose à Salzbourg. « L'amour est une fleur rebelle... » Une herbe vivace, plutôt.

MATHILDE LA BARDONNIE,
* MUSIQUES AU CŒUR, A2, jeudi 10 novembre, 21 h 25 (75 minutes).

VENDREDI

11 NOVEMBRE

10 h 45 Armistice 1918.
Cérémonies commémoratives.
12 h Le rendez-vous d'Annik.
12 h 30 Atout cœur.
13 h Journal.
13 h 45 Téléfilm : La main coupée.
D'après Blaise Cendrars, réal. J. Kerobron. Avec P. Préjean, S. Shalor.
La vie du poète Blaise Cendrars, l'homme à la main coupée, engagé en 1914 dans la Légion étrangère.
15 h 25 Trésors des cinémathèques.
De B. Besson : l'illustration ou la mémoire d'un siècle.
16 h 25 Concert.
Don Juan, de R. Stravinsky, par l'Orchestre national de Lille, dir. J.-C. Casadesu.
16 h 45 Téléfilm : Le Dernier des Mohicans, de J. Conway, (Redif.)
En 1757, une armée franco-indienne attaque le fort William-Henry. Trois ans de guerre entre Américains et Français alliés aux Mohicans.
18 h 15 Le village dans les nuages.
18 h 40 Variétés.
18 h 55 Sept heures moins cinq.
19 h Météorologie.
19 h 15 Accordéon-accordéons.
19 h 45 Jeu : Marionnes-les.
20 h Journal.
20 h 35 Variétés : Une belle jeunesse, de M. et G. Carpentier.
21 h 50 Séries : La vie de Berlioz.
Scénario et dialogues de F. Boyer.
Après la vie de Mozart de Marcel Bihwal, celle de Berlioz réalisée par Jacques Trépo, en six épisodes. Daniel Merwig incarne le compositeur.
22 h 50 22, 7/10 le rock.
Duran, Duran, Modern, ZZ Top, Genesis.
23 h 25 Journal et cinq jours en Bourse.

10 h 30 ANTIOPE.
12 h Journal (et à 12 h 45).
12 h 10 Jeu : l'Académie des neuf.
13 h 35 Feuilletton : Les amours romantiques.
13 h 50 Téléfilm : Des rumeurs dans la forêt, d'après T. Keneally, réal. B. Gibson. (Redif.)
La rencontre du maréchal Foch, de l'amiral anglais Wemyss et de quatre porte-parole du haut commandement allemand afin de trouver les accords qui permettront de mettre fin à la première guerre mondiale.
16 h 25 Reprises : Les jours de notre vie.
L'hospitalisation à domicile (diff. le 9 novembre).
17 h 15 Téléfilm : Myriam Makeba.
17 h 45 Récit A2.
18 h 30 C'est la vie.
18 h 45 Des chiffres et des lettres.
19 h 15 Bugs Bunny.
19 h 40 Le théâtre de Bouvard.
20 h Journal.
20 h 35 Feuilletton : Les Brigades du Tigre.
Dernier épisode des aventures du commandeur Valentin et de Terrasson dans une France frappée par la crise de 1929. Terrasson, transformé en candidat au mariage, est aussi candidat à la mort...
21 h 50 Séries : Les deux guerres mondiales.
Sur le thème : « Les deux guerres mondiales », sont invités : Henri Amouroux (l'Impitoyable Guerre civile ; tome VI de « La Grande Histoire des Français sous l'occupation »), Pierre Médal (la Grande Guerre), Jules Roy (Une affaire d'honneur), l'amiral Philippe de Gaulle (pour : « Lettres, notes et carnets — juin 1943-mai 1945 », de Charles de Gaulle).
22 h 50 Journal.
23 h Club « club (cycle Eisenstein) : Ivan le terrible, de S.M. Eisenstein (2^e partie).

17 h Télévision régionale.
Programmes autonomes des douze régions.
19 h 50 Dessin animé : l'inspecteur Gadget.
20 h Les jeux.
20 h 30 D'accord pas d'accord.
20 h 35 Vendredi : Rencontre avec Pierre Mauroy (en direct de Lille).
Magazine d'information de A. Campana.
21 h 50 Journal.
22 h 10 Flash 3.
Magazine de la photo de J. Bardin, P. Dhôtel et J. Egner.
22 h 55 Document : Ailleurs.
Réal. L. Dussaux. Avec la participation du ministère de la culture.
(Lire notre article page VII.)
23 h 45 Prélude à la nuit.
Variations sur un poème d'Apollinaire, de Honneger, par A. Roos, piano.

• R.T.L., 20 h, « Starkey et Hutch » : 21 h, « Dynastie » ; 22 h, le Barreau rouge, film de Roger Corman ; 23 h 40, La caméra de l'étrange.
• T.M.C., 19 h 35, « Dynastie » ; 20 h 35, « Un ami viendra ce soir », film de R. Bernard (avec M. Sologan, M. Simon).
• R.T.R., 20 h 5, A suivre : magazine d'information ; 21 h 10, Dernière séance ; Hommage à James Stewart ; 22 h 20, Document : Les dernières lettres.
• T.S.R., 20 h, Concert : Requiem allemand, op. 45, de Brahms par l'Orchestre de la S.S.R. ; 21 h 15, Théâtre-Club ; les Indifférents, pièce d'Odilon Jean Périot.
• T.S.R., 20 h 05, Requiem de Brahms, par l'Orchestre de la Suisse romande, dir. H. Stein ; 21 h 30, Ernest Ansermet, au jour le jour ; 23 h 10, Je suis Pierre Rivière, film de C. Lippinck.

SAMEDI

12 NOVEMBRE

9 h 30 Vision plus.
10 h Casques et bottes de cuir.
Magazine du cheval.
10 h 30 Le magazine de TF 1.
12 h Bonjour, bon appétit.
12 h 30 La séquence du spectateur.
13 h Journal.
13 h 35 Amuse-gueule.
14 h 5 Séries : Starkey et Hutch.
14 h 55 Le grand ring dingue.
15 h 35 C'est super.
16 h Dessins animés : Capitaine Flam.
16 h 30 Histoires naturelles.
Garde-pêche, éducation d'E. Lalou, J. Barro et J.-P. Fleury.
17 h Séries : Pause-café.
17 h 55 Pépé cédit.
18 h Trente millions d'amis.
18 h 30 Magazine Auto-moto.
19 h 10 D'accord, pas d'accord (J.N.C.).
19 h 15 Émissions régionales.
19 h 40 Jeu : Marionnes-les.
20 h Journal.
20 h 35 Séries : Dallas.
Réal. L. J. Moore.
J.-R. use de tout son charme pour persuader Sue Ellen de revenir à Southfork. Soeur J.-R.
21 h 35 Droit de réponse : L'enseignement de l'histoire.
Émission de M. Polac.
Les nouveaux manuels d'histoire.
22 h 25 Étoiles et toiles.
Le cinéma Maurice Pialat avec des extraits de ses films.
23 h 40 Journal.

10 h 15 ANTIOPE.
11 h 10 Journal des sourds et des malentendants.
11 h 30 Platino 45.
12 h A nous deux.
12 h 45 Journal.
13 h 35 Séries : Ah ! quelle famille.
14 h La course autour du monde.
14 h 55 Les jeux du stade.
17 h Récit A2.
18 h 20 Les carnets de l'aventure.
« La rivière du silence », de Y. Gilles.
18 h 45 Jeu : Des chiffres et des lettres.
19 h 10 D'accord pas d'accord.
19 h 15 Émissions régionales.
19 h 40 Le théâtre de Bouvard.
20 h Journal.
20 h 35 Variétés : Champs-Élysées, de M. Drucker.
Autour d'Enrico Macias.
22 h Magazine : les enfants du rock.
Au sommaire : les clips vidéo de la semaine ; Staxx et Banhees ; rock-ligne, avec : Waterboys, P.U. New Order, Roman Holiday, Tears for Fears, Modern English, Kid Creole ; H. Thieffaine et les autres.
23 h 5 Gymnastique.
23 h 35 Journal.

13 h 30 Horizon.
Le magazine des armées.
14 h Entrée libre.
Une émission du C.N.D.P.
14 h 5, Images d'histoire : 14 h 15, Portraits de la capitale L. Lévy ; 14 h 30, Profession : musiciennes ; 14 h 45, Espace au présent ; 15 h 20, L.-P. Céline : extraits de « Voyage au bout de la nuit » ; 15 h 40, Les jardins du verre.
16 h 15 Liberté 3.
Magazine de J.-C. Courty.
Autour du 11 novembre avec la Croix-Rouge française et trois autres associations.
17 h 30 Télévision régionale.
Programmes autonomes des douze régions.
19 h 50 Dessin animé : l'inspecteur Gadget.
20 h Les jeux.
20 h 35 Séries Agatha Christie : Le mystère du vase bleu.
Réal. C. Colas.
Jack entend des voix, et commence à croire à une histoire de revenant. Mystères occultes, rêve autour d'un vase bleu, clé de l'intrigue.
21 h 35 Séries : Mercat Bernard.
Réal. J.-M. Ribes.
Avec Gédé, Covatta, Claude Piéplu, Ronny Coutureux.
21 h 55 Journal (et à 23 heures).
22 h 15 Magazine : Confrontations.
Réal. H. Chapier et M. Naudy.
Avec J.-M. Le Pen, président du Front National.
22 h 30 Musicclub.
Musique sacrée de Duke Ellington (2^e partie) avec T. Bennett, P. Hyman, J. Loussier, W. Sleep, H. Hall.

• R.T.L., 20 h, Grand-Père à louer, film de J. Lemmon ; 21 h 55, Flash-Back ; 22 h 25, Club-club : Une pièce inachevée pour piano mécanique, film de N. Mikhaluk.
• T.M.C., 19 h 35, « Le Retour du Saint » ; 20 h 35, Accident, film de J. Looney ; 22 h 25, Astronauts.
• T.S.R., 20 h 10, Jeu de l'oie savante ; 21 h 5, Jardins divers, avec A. Cordy, S. Distel... ; 21 h 15, Téléjournal ; 22 h 30, Sport.

DIMANCHE

13 NOVEMBRE

9 h Émission islamique.
9 h 15 A Bible ouverte.
9 h 30 La source de la vie.
10 h Présence protestante.
10 h 30 Le jour du Seigneur.
11 h Messe célébrée à la chapelle du Rostor rouge, à Vannes. Préd. Père Michel Hubert.
12 h Téléfoot 1.
13 h Journal.
13 h 25 Séries : Joyeux Bazar.
13 h 55 Jeu : J'ai un secret.
14 h 30 Champions.
Sports et divertissements.
17 h 30 Les animaux du monde.
18 h Séries : Franck, chasseur de fauves.
19 h Le magazine de la semaine : Sept sur sept.
De J.-L. Burgat, E. Gilbert, F.-L. Boulay.
20 h Journal.
20 h 35 Film : César et Rosalie, de Claude Sautet.
22 h 25 Sports dimanche.
23 h 15 Journal.

10 h Cheval 2-3.
Magazine du cheval.
10 h 30 Gym tonique.
11 h 15 Dimanche Martin.
12 h 45 Journal.
13 h 20 Dimanche Martin (suite).
Si j'ai bonne mémoire : 14 h 25 Séries : Les enquêtes de Remington Steele ; 15 h 15 : L'école des fées ; 15 h 55 : Les voyageurs de l'histoire ; 16 h 25 : Théâtre d'aujourd'hui.
17 h 05 : Séries : L'Ennemi de la mort.
18 h Dimanche magazine.
19 h Stade 2.
20 h Journal.
20 h 35 Jeu : la chasse aux trésors. Aux Philippines.
21 h 40 Documentaire : Sans retour possible.
L'Arménie d'aujourd'hui, réal. J. Kebabian et S. Avetisyan.
Deuxième volet d'une enquête construite sur le rythme des confidences, des souvenirs égrés : de la communauté arménienne en France aux cérémonies et aux rites tels qu'ils sont restés de l'autre côté du rideau de fer.
22 h 30 Concert actualité.
Autour d'un chef d'orchestre : Ernest Ansermet, avec un extrait de la « Symphonie n° 7 », de Beethoven, et d'un compositeur polonais, Alexandre Tansman, avec des extraits de ses œuvres.
23 h Journal.

10 h 30 Musique.
Émission spéciale : à l'occasion de la visite en France, de M. Benjedid Chadli, président de la République algérienne, avec la participation de M^{me} Georgina Dufoix, secrétaire d'État chargée de la famille, de la population et des travailleurs émigrés ; Variétés avec Renaud et José de Tomasa.
12 h D'un soleil à l'autre.
17 h 30 Pour les jeunes.
18 h 45 L'école des bananes.
Émission de rock de V. Lamy.
19 h 40 R.F.O. hebdo.
20 h Fraggie Rock.
20 h 35 Regards sur la France : les voiles bas et en travers.
Saint-Malo et ses grands hommes : Surcouf, J. Cartier, Chateaubriand.
21 h 30 Aspects du court métrage français.
Bibi, de P. Haudiquet.
(Lire notre article page VII.)
22 h 5 Journal.
22 h 30 Cinéma de minuit (Cycle Allemagne 1928-1931) : Abschied, de Robert Siodmak.
23 h 45 Prélude à la nuit.
Mégalières, d'A. Kremski.

• R.T.L., 20 h, Quand la panthère rose s'emmêle, film de B. Edwards (avec Peter Sellers) ; 22 h, Édition spéciale R.T.L. : « Le Monde » ; 22 h 20, Paris si tu veux ; 22 h 50, La lanterne magique (art et tradition).
• T.S.R., 20 h, Séries : « La Chambre des dames » ; 20 h 55, Mi-roux ; 21 h 50, Téléjournal ; 22 h 5, Table ouverte.

RADIO

FRANCE-CULTURE

LUNDI 7 NOVEMBRE

- 7 h 2, Matinales : de l'archéologie au patrimoine industriel ; conférences des régions maritimes péloponnésiennes.
- 8 h, Les chemins de la connaissance : voyageurs au Maghreb du siècle passé ; à 8 h 32, l'Ukraine.
- 9 h 50, Échec au hasard.
- 10 h 7, Les laïcs de l'histoire : pratique de la confession, des Pères du désert à Vatican II.
- 11 h 45, Le texte et la marge : « Ce que je crois », avec le prof. Debray-Rizum.
- 12 h 2, Musique : Une ombre affaiblie, l'assassinat de Jean-Marie Leclair (et à 13 h 30).
- 12 h 45, Panorama : Regard sur les formes.
- 14 h 5, Un livre, des voix : « Dis-moi qui tu es », de V.S. Naipaul.
- 14 h 47, Les après-midi de France-Culture : Le tour de France de l'innovation ; à 15 h 20, Laboratoire ; à 16 h, L'art en France depuis 1945 ; à 17 h, Raison d'être.
- 17 h 32, Instantané, magazine musical.
- 18 h 30, Feuilleton : Encore heureux qu'on va vers l'été.
- 19 h 25, Jazz à l'ancienne.
- 19 h 30, Présence des arts : message biblique Marc Chagall, à Nice.
- 20 h, « Le Jour de l'été », de G. Léautaud, avec G. Comant, H. de Lapparent, J.-P. Tamarit.
- 21 h, L'œuvre, ou les vivants et les défunts : « Les Noces chymiques », de Christian Rosenkruetz, par R. Edighofer et C. Metra.
- 22 h 30, Nuits magiques : Histoires de fous.

MARDI 8 NOVEMBRE

- 7 h 2, Matinales : voir lundi.
- 8 h, Les chemins de la connaissance : Au Maghreb du siècle passé ; à 8 h 32, l'Ukraine ; à 9 h, l'Océan de brume.
- 9 h 7, La matinale des sciences et des techniques.
- 10 h 45, Les tests et la graphologie.
- 11 h 2, Musique : Les lieux de la musique. Toulouse, 24 concours internationaux de chant (et à 13 h 30, 17 h 32 et 21 h 15).
- 12 h 5, Nuits magiques.
- 12 h 45, Panorama.
- 14 h 5, Un livre, des voix : « Mille-voies des arbres », de D. Aproz.
- 14 h 47, Les après-midi de France-Culture : à 15 h 20, Magazine international ; à 16 h 25, Microgram ; à 17 h, Raison d'être.
- 18 h 30, Feuilleton : Encore heureux qu'on va vers l'été.
- 19 h 25, Jazz à l'ancienne.
- 19 h 30, Sciences : Temps et devenir ; structures dissipatives chez les insectes sociaux.
- 20 h, Dialogues : Éthique et liberté, avec Jacques Lacarrière et Breyten Breytenbach.
- 21 h 15, Les lieux de la musique. Toulouse, 24 concours internationaux de chant.
- 22 h 30, Nuits magiques.

MERCREDI 9 NOVEMBRE

- 7 h 2, Matinales : voir lundi.
- 8 h, Les chemins de la connaissance : voyageurs au Maghreb du siècle passé ; à 8 h 32, l'Ukraine.
- 9 h 50, Échec au hasard.
- 10 h 7, Matinale des sciences et des techniques.
- 11 h 45, Le livre, ouverture sur la vie : « L'été où mon père a grandi », avec J. Casabona.
- 12 h 2, Musique : François Michel, musicienologue (et à 13 h 30, 17 h 32 et 21 h).
- 12 h 5, Nuits magiques.
- 12 h 45, Panorama.
- 14 h 5, Un livre, des voix : « Le café du pauvre », de A. Bouvier.
- 14 h 47, L'école des parents et des éducateurs : découvrir l'injustice, le mal, la souffrance, crise capitale pour l'adolescent.
- 15 h 2, Les après-midi de France-Culture : à 15 h 32, les cosmologies (la Mongolie) ; à 16 h 10, Sciences hebdo ; à 17 h, Raison d'être.
- 18 h 30, Feuilleton : Encore heureux qu'on va vers l'été.
- 19 h 25, Jazz à l'ancienne.
- 19 h 30, Perspectives scientifiques : les différents aspects de l'évolution : l'Amérique latine.
- 20 h, François Michel, musicienologue et portraits : les débuts de P. Boulez ; musiques de J.-S. Bach et de Mozart.
- 22 h 30, Nuits magiques.

JEUDI 10 NOVEMBRE

- 7 h 2, Matinales : voir lundi.
- 8 h, Les chemins de la connaissance : voyageurs au Maghreb du siècle passé ; à 8 h 32, l'Ukraine ; à 9 h 50, Les demeures de l'Europe.
- 10 h 7, Matinale de la littérature.
- 11 h 2, Musique : Les lieux de la musique. Toulouse, 24 concours internationaux de chant (et à 13 h 30, 17 h 32).
- 12 h 5, Nuits magiques.
- 12 h 45, Panorama.
- 14 h 5, Un livre, des voix : L'enfance aux troupes, de D. Bony.
- 14 h 47, Les après-midi de France-Culture : à 15 h 20, Débat : l'homophobie dans l'enseignement médical ; à 16 h, L'éducation artistique au lycée ; à 17 h, Raison d'être.
- 18 h 30, Feuilleton : Encore heureux qu'on va vers l'été.
- 19 h 25, Jazz à l'ancienne.

FRANCE-MUSIQUE

LUNDI 7 NOVEMBRE

- 6 h 2, Musique légère.
- 6 h 30, Musique du matin : œuvres de P. Schubert, R. Schumann.
- 7 h 10, Concert : œuvres de Schubert, Webern.
- 7 h 45, Le Journal de musique.
- 8 h 12, Magazine.
- 9 h 2, La matinale des musiciens : les grandes œuvres de Beethoven, Schubert, Brahms, Liszt, Schumann, Wagner.
- 12 h, La table d'écoute.
- 12 h 35, Jazz.
- 13 h 30, Jeunes solistes : œuvres de Liszt, Duparc, Tosti, Rachmaninov, par F. Noyzy, ténor.
- 14 h 4, Musique légère.
- 14 h 30, Les après-midi des musiciens : musique et musique de Nord de la France, Monnaie d'Arras, Alain de la Halle.
- 17 h 5, Répertoire contemporain : Jean-Louis Robert.
- 18 h, L'imprévu (en direct de Lille) : 19 h, Concert (en direct du Palais des congrès de Lille) : œuvres de Stockhausen, Messiaen, Cowell, Webern, Cerrudo, Busoni, Lutoslawski, Szymanowski, Kravtchouk, avec Z. Kravtchouk au piano.
- 20 h 30, Concert (en direct de l'hospice Comtesse) : chants liturgiques orthodoxes par le Chœur Madrigal de Sofia, dir. S. Kravtchouk.
- 22 h 30, Fréquence de nuit : œuvres de Mahler, Wagner.

MARDI 8 NOVEMBRE

- 6 h 2, Musique du matin.
- 6 h 30, Concert : Mozart.
- 7 h 10, Le Journal de musique.
- 8 h 12, Magazine.
- 9 h 2, La matinale des musiciens (voir lundi) : la judaïque : œuvres de Bruch, Ravel, Prokofiev, Rossini, Milhaud, Schoenberg.
- 12 h, Artistes lyriques de Nord : œuvres de Verdi, Messager.
- 12 h 35, Jazz.
- 13 h 30, Les nouvelles musiques en dialogue.
- 14 h 4, Chasseurs de son.
- 14 h 30, Les enfants d'Orphée.
- 15 h, Les après-midi des musiciens : œuvres de Des Pres, Mouton, Combar, Regnaud, Lefebvre, Verdonck.
- 17 h 5, Répertoire contemporain : F. Van den Broeke.
- 18 h, L'imprévu.
- 19 h, Concert (en direct du Palais des congrès de Lille) : « Quorum en la majeure », de R. Schumann, « Quorum en 4 de la majeure », de Schumann, « Quorum en 2 », de Janáček par le Mécène Quartet.
- 20 h 30, Concert : Études de Debussy, « Klavierstücke », de R. Schumann, avec Claude Helffer, piano.
- 22 h 30, Fréquence de nuit : l'Enchaînement du lac ; 23 h 10, Jazz-Club.

MERCREDI 9 NOVEMBRE

- 6 h 2, Musique du matin.
- 6 h 30, Musique du matin : œuvres de Mahler, Debussy.
- 7 h 10, Concert : œuvres de Webern, Dvorak.
- 7 h 45, Le Journal de musique.
- 8 h 12, Magazine.
- 9 h 2, La matinale des musiciens (voir lundi) : Chrétiens d'Orient et traditions orales de l'Occident.
- 12 h, Artistes lyriques de Nord.
- 12 h 35, Jazz.
- 13 h 30, Jeunes solistes : œuvres de Kuhlman, Grieg, Nielsen, avec N. Hansen au piano.
- 14 h 4, Microcosmos : 14 h 10, Dissonance ; 14 h 45, Un conte ; 15 h 30, Répertoire ; 16 h, Vive les vacances ; 16 h 30, Haute infatigable.
- 17 h 5, Histoire de la musique.
- 18 h, L'imprévu (en direct de Lille).
- 19 h, Concert (en direct du Palais des congrès de Lille) : œuvres de Dvorak, Liszt, Schumann, Górecki, Mouton, Liszt, Schumann, Górecki, Mouton, Liszt, Schumann, Górecki, Mouton.
- 20 h 30, Concert (en direct de l'hospice Comtesse à Lille) : « Moins titubants de la communauté Bon-Po ».
- 22 h 30, Fréquence de nuit : les figures du livre ; 23 h, Entre guillemets ; 0 h 5.

JEUDI 10 NOVEMBRE

- 6 h 2, Musique du matin.
- 6 h 30, Musique du matin : œuvres de P. Schubert, R. Schumann.
- 7 h 10, Concert : œuvres de Schubert, Webern.
- 7 h 45, Le Journal de musique.
- 8 h 12, Magazine.
- 9 h 2, La matinale des musiciens (voir lundi) : récitals de mort dans l'Europe catholique à l'âge classique : œuvres de Gossald, Boyvin, Mendels, de Mendels.
- 12 h, Le royaume de la musique.
- 12 h 35, Jazz.
- 13 h 30, Concours international de guitare.
- 14 h 30, Pologne d'été.
- 14 h 30, Musique légère.
- 14 h 30, Les après-midi des musiciens : musique et musique de Nord de la France ; œuvres de Haquart, Lully, Goussier, Goussier.
- 17 h 5, Répertoire contemporain : J. Schmitt.
- 18 h, L'imprévu (en direct de Lille).
- 19 h, Concert (en direct du Palais des congrès de Lille) : œuvres de P. Schubert, R. Schumann, Górecki, Mouton, Liszt, Schumann, Górecki, Mouton.
- 20 h 30, Concert : chants ambrosiens des quatrièmes et huitièmes siècles, Monnaies du Denon, de Bobbio par le Gruppo di Cant Ambrosiano del Duomo di Milano, dir. L. Benedetti.
- 22 h 30, Fréquence de nuit : « La ville d'été » ; 23 h 10, l'Ulysse ; œuvres de Monteverdi, Debussy, Szymanowski, Purcell, Telemann.

VENDREDI 11 NOVEMBRE

- 6 h 2, Musique du matin.
- 6 h 30, Concert : Dvorak.
- 7 h 10, Le Journal de musique.
- 8 h 12, Magazine.
- 9 h 2, La matinale des musiciens (voir lundi) : l'Ulysse.
- 12 h 35, Jazz et jazz plus.
- 13 h 30, Avis de recherche.
- 14 h 30, Les enfants d'Orphée.
- 15 h, Les après-midi des musiciens : Œuvres de Charpentier, Roussel, Lully, Dutilleul.
- 17 h 5, Répertoire contemporain : T. Leduc.
- 18 h, L'imprévu.
- 19 h, Concert (en direct de Lille) : œuvres de Couperin, d'Anglebert, Soler, Balbastre, Marchais avec T. Koopman, T. Mathot, clavecin.
- 20 h 30, Concert (en direct de Baden-Baden) : « Maurische Andante » de Mozart, Grande Andante de Mahler, six pièces de Weber, Symphonie de chambre n° 1, op. 9 de Schoenberg, par l'Orchestre du Sudwestfunk, dir. H. Klees, sol. R. Fabriciani, flûte, H. de Vries, hautbois.
- 22 h 30, Fréquence de nuit : Le chœur de la ville ; 23 h 10, l'Ulysse ; 23 h 30, Raison d'être ; vers 23 h 10, Radio la Jungie.

SAMEDI 12 NOVEMBRE

- 6 h 2, Samedi matin : œuvres de Franz Schubert, Poulenc, Dvorak.
- 6 h 30, Avis de recherche : Bach.
- 7 h 10, Concert : œuvres de Schubert, Webern.
- 7 h 45, Le Journal de musique.
- 8 h 12, Magazine.
- 9 h 2, La matinale des musiciens (voir lundi) : Chrétiens d'Orient et traditions orales de l'Occident.
- 12 h, Artistes lyriques de Nord.
- 12 h 35, Jazz.
- 13 h 30, Jeunes solistes : œuvres de Kuhlman, Grieg, Nielsen, avec N. Hansen au piano.
- 14 h 4, Microcosmos : 14 h 10, Dissonance ; 14 h 45, Un conte ; 15 h 30, Répertoire ; 16 h, Vive les vacances ; 16 h 30, Haute infatigable.
- 17 h 5, Histoire de la musique.
- 18 h, L'imprévu (en direct de Lille).
- 19 h, Concert (en direct du Palais des congrès de Lille) : œuvres de Dvorak, Liszt, Schumann, Górecki, Mouton, Liszt, Schumann, Górecki, Mouton.
- 20 h 30, Concert (en direct de l'hospice Comtesse à Lille) : « Moins titubants de la communauté Bon-Po ».
- 22 h 30, Fréquence de nuit : Le chœur de la ville ; 23 h 10, l'Ulysse ; 23 h 30, Raison d'être ; vers 23 h 10, Radio la Jungie.

DIMANCHE 13 NOVEMBRE

- 6 h 2, Concert promenade : œuvres de Diabelli, Waldteufel.
- 6 h 30, Concert : œuvres de Schubert, Webern.
- 7 h 10, Concert : œuvres de Schubert, Webern.
- 7 h 45, Le Journal de musique.
- 8 h 12, Magazine.
- 9 h 2, La matinale des musiciens (voir lundi) : Chrétiens d'Orient et traditions orales de l'Occident.
- 12 h, Artistes lyriques de Nord.
- 12 h 35, Jazz.
- 13 h 30, Jeunes solistes : œuvres de Kuhlman, Grieg, Nielsen, avec N. Hansen au piano.
- 14 h 4, Microcosmos : 14 h 10, Dissonance ; 14 h 45, Un conte ; 15 h 30, Répertoire ; 16 h, Vive les vacances ; 16 h 30, Haute infatigable.
- 17 h 5, Histoire de la musique.
- 18 h, L'imprévu (en direct de Lille).
- 19 h, Concert (en direct du Palais des congrès de Lille) : œuvres de Dvorak, Liszt, Schumann, Górecki, Mouton, Liszt, Schumann, Górecki, Mouton.
- 20 h 30, Concert (en direct de l'hospice Comtesse à Lille) : « Moins titubants de la communauté Bon-Po ».
- 22 h 30, Fréquence de nuit : les figures du livre ; 23 h, Entre guillemets ; 0 h 5.

À écouter

Intéressant et drôle : François Michel

On risque de bien s'amuser. L'homme est de ceux qui savent et peuvent en sortir de vertes et de pas mûres au sujet des dessous du petit monde musical au temps où les salons avaient leur importance. Non que les mondanités aient disparu mais elles sont moins... drôles. Les gens que François Michel, du temps de sa splendeur, côtoyait quotidiennement gâpelaient Cortou, Garret, Grothuyen, Paulin ou, encore avant, Stravinski, Diaghilev... c'étaient ses amis, et tous recherchaient la compagnie de ce conteur unique, de ce bouffon trop cultivé. Les Rothchild, les Polignac et d'autres gens de bien connaissent de l'appeler parfois au téléphone, mais uniquement pour le divertir à des entretiens. (Il ricane beaucoup et fait rire en toutes circonstances « pom-pom-pom ».) Qui est François Michel, moqueur professionnel, esprit libre aujourd'hui gaillardement âgé de soixante-sept ans ? Un sybarite aux yeux malins ? Si l'on veut. Un scénariste travaillant ? Oui, est, n'oublions pas, le « scénariste » jusqu'à présent inconnu d'une Encyclopédie de la musique publiée en trois volumes chez Fasquelle. Il avait commencé un Atlas historique de la France, monument inachevé d'érudition tout acrobatique. Et les fonds manquaient... Les fonds...

Les fonds aujourd'hui, en 1983, lui font tellement défaut que ses poches n'ont plus de fonds justement... Avec sa silhouette de petit magot chinois, il ne pèse que dans des chaussettes écarlates. Un seigneur quand même : rien d'un retraité personnel. Il raconte, insaisissable, amoncelant — en artichaut — parfois très mal tout ce qu'il a vu — des anecdotes dignes de Kafka ou de Charles. Et, de temps en temps, lorsque Jacques Drillon, nouvel ami, éme clairvoyante, l'invite chez lui, il joue du piano (et il n'a plus de piano) et se livre des journées entières aux délices pour lui or-

fantins du déchiffrement. Ses doigts furent entraînés par Nadia Boulanger. Cela reste. Drillon, justement, a obtenu — tant mieux — que l'espace d'une journée place soit faite à cet « obscur » prodigieux, trop sincère pour être adulé, trop impatient pour le établissement, trop délectable (au sens du huitième siècle du mot) pour avoir fait une quelconque carrière. François Michel, plus encore qu'un grammairien de la musique, est un témoin de l'avant-contemporain, de ce siècle.

M. L. B.

* Rencontre avec un bourgeois. François Michel, mercredi 9 novembre. France-Culture, 11 h 2, 13 h 30, 17 h 32 et 20 h.

En pays chrétien

Entamée le samedi 5 novembre, la semaine « France-Musique en direct de Lille » (dix-neuf heures par jour) se poursuit. Pour ceux que les « grandes églises » — thème de la manifestation — fascinent, les matinales de Jean-Pierre Derrien font des chants liturgiques de la guerre de Trente ans à ceux de l'islam, en passant par le judaïsme, l'orthodoxie et les rituels de la mort dans l'Europe catholique au dix-septième siècle.

Les autres, chaque après-midi, entendent parler, avec Jacques Marlet, d'Édouard Lalo ou d'Henry Dutilleul, et encore de l'école des polyphonistes franco-flamands, et surtout d'une tradition bien lilloise et toujours vivante : celles des fanfares, harmonies et carillons. L'intéressante série « musique à la scène » sera consacrée à Gilles Bourdès, directeur du Théâtre national du Nord (à la Salmandre). Trois autres « nuits » sont consacrées à « mythes » et à Jazz-Club se transportent dans les locaux des « Dessous de Louise ».

M. L. B.

* France-Musique au festival de Lille, du 7 au 11 novembre, de 6 heures à 1 heure du matin.

Radios locales

● L'Opinion : C'est le nom du magazine d'information proposé par Fréquence Gaie chaque samedi de 18 h à 20 h. Au sommaire, plusieurs rubriques : « Compte à rebours », avec des éditoriaux sur l'actualité de la semaine écoulée ; « L'invité » (un général ou journaliste d'un grand média — presse ou audiovisuel) ; « Le Journal », celui du jour ; « La revue de presse » et « Les lauriers de l'Opinion », sorte de palmarès des meilleurs spectacles ou expositions du moment.

* Fréquence Gaie, 97,2 MHz Paris.

● Info : la carte : Radio 7 (radio décentralisée de Radio France, plus spécialement destinée aux jeunes) fait appel elle aussi aux grands noms des médias pour commenter l'actualité. Le 11 novembre, ce sera le tour de Patrick Poivre d'Arvor de répondre aux questions des auditeurs sur les faits marquants de la semaine. Aux fans !

* Tous les vendredis, de 19 h à 20 h, sur Radio 7, 99,8 MHz.

● Spécial Moyen Âge : « Tous avec Maitland », l'émission littéraire de Cité 96, consacre son numéro du 9 novembre au Moyen Âge. Des spécialistes feront le point sur la connaissance actuelle de cet âge qui ne fut pas aussi moyen qu'on le prétendit longtemps. A ne pas manquer la « Radio Romance », une fiction dramatique réalisée par les producteurs de l'émission, avec des interviews imaginaires et un feuilleton d'époque intitulé « Les Aventures livrées de Gued Carrar »...

* Le mercredi 9 novembre de 18 h à 19 h, sur Cité 96, 92,8 MHz.

Stations nationales

France-Inter

Il y a vingt ans disparaissait J.-F. Kennedy. Pour commémorer cet anniversaire, Eve Ruggieri entreprend d'entretenir, à sa façon personnelle, le mythe d'un président aussi familier qu'une vedette de cinéma. Au fil des jours, Eve raconte l'histoire, le vie de cet homme comblé par la fortune naturelle — familiale et politique — et dont le destin fut, à sa façon, tout aussi exceptionnel.

R.T.L.

Musique classique avec Pierre Petit, qui présente chaque dimanche l'émission « l'Orchestre symphonique de R.T.L. ». Au programme du 13 novembre, nous pourrions écouter : Petite Musique de nuit, de Mozart ; Concerto pour harpe et Water Music, de Haendel ; Ouverture de Mirailles, de Gounod, par l'Orchestre symphonique de R.T.L. sous la direction de Louis de Froment.

* L'Orchestre symphonique de R.T.L. dimanche 13 novembre, de 21 heures à 22 heures.

NOUVEAUX MÉDIAS EN AMÉRIQUE

La presse

New-York, 6 novembre 1983. Les médias américains d'experts par le contenu par le contenu P.T.T. qui mène développement. Elles aident, les possibles, édités qui s'intéressent média. L'adm cause, exemple va jusqu'à offrir aux usagers du programme « La Presse » (4).

Canada : l'impact des pouvoirs

Outre-Atlantique, les médias américains ont un impact sur les pouvoirs. L'adm cause, exemple va jusqu'à offrir aux usagers du programme « La Presse » (4).

Les résultats... Les médias américains ont un impact sur les pouvoirs. L'adm cause, exemple va jusqu'à offrir aux usagers du programme « La Presse » (4).

Les résultats... Les médias américains ont un impact sur les pouvoirs. L'adm cause, exemple va jusqu'à offrir aux usagers du programme « La Presse » (4).

Les résultats... Les médias américains ont un impact sur les pouvoirs. L'adm cause, exemple va jusqu'à offrir aux usagers du programme « La Presse » (4).

Les résultats... Les médias américains ont un impact sur les pouvoirs. L'adm cause, exemple va jusqu'à offrir aux usagers du programme « La Presse » (4).

Les résultats... Les médias américains ont un impact sur les pouvoirs. L'adm cause, exemple va jusqu'à offrir aux usagers du programme « La Presse » (4).

Les résultats... Les médias américains ont un impact sur les pouvoirs. L'adm cause, exemple va jusqu'à offrir aux usagers du programme « La Presse » (4).

ÉTATS

Radio

Robert Cobb... Les médias américains ont un impact sur les pouvoirs. L'adm cause, exemple va jusqu'à offrir aux usagers du programme « La Presse » (4).

Tranquillité

Étant de plus... Les médias américains ont un impact sur les pouvoirs. L'adm cause, exemple va jusqu'à offrir aux usagers du programme « La Presse » (4).

مكتبة من الأصل

COMMUNICATION

NOUVEAUX MÉDIAS EN AMÉRIQUE DU NORD

I. — La presse américaine parie sur la télématique

New-York, fin juin 1983 : quelques centaines d'experts représentant le monde de l'information et de la communication se sont donné rendez-vous à l'hôtel Hilton pour la conférence Vidéotex 83, la plus importante convention consacrée à ce média sur le continent nord-américain. D'un côté, les grands groupes de presse Knight-Ridder, Time-Life, Times-Mirror, et les réseaux de télévision, N.B.C., C.B.S. De l'autre, les « petits » fabricants de micro-ordinateurs : Commodore, Tandy...

Au centre : A.T.T., le géant du téléphone, discret chef d'orchestre de la télématique aux États-Unis. Tout le monde est réuni pour l'annonce de la grande nouvelle : c'est cette année que le vidéotex démarre aux États-Unis (1) et (2).

Les faits sont là. A.T.T. dévoile son terminal télématique grand public Spectre, qu'il va commercialiser au prix de 900 dollars. En Floride, Knight-Ridder lance ce mois-ci Viewtron, un service commercial qui permettra à tout abonné équipé de ce terminal Spectre d'accéder à des pages vidéotex (3). Une cinquantaine de fournisseurs d'informations et une centaine d'annonceurs (les deux étant soigneusement distingués aux États-Unis) fournissent les données : nouvelles brèves, informations financières et boursières très actualisées, résultats sportifs.

Les banques et les sociétés de vente par correspondance offrent aux usagers la possibilité de commander des marchandises et d'effectuer des opérations financières à partir de leur terminal (téléachat et télépaiement). L'abonné pourra également envoyer ou recevoir des messages écrits sur son écran (messagerie électronique) et accéder à des jeux. Les promoteurs de Viewtron sont optimistes : « Nous espérons atteindre cinq mille abonnés dès la première année, affirme le directeur du marketing. D'ici à 1990, nous étendrons notre service aux principales villes américaines dans lesquelles nous possédons des quotidiens en commençant par Detroit et Philadelphie. Ailleurs, nous passerons des accords avec la presse locale ».

A l'autre bout des États-Unis, en Californie, Times-Mirror va ouvrir son service de vidéotex Gateway. Le projet, moins avancé, ne démarrera qu'en 1984. On ne connaît pas encore le nombre de fournisseurs d'informations ni le constructeur de terminaux, mais on sait que le Washington Post participera à l'expérience. La compagnie espère trouver quelques milliers d'abonnés dès la première année. Le réseau de télévision C.B.S. vient, lui, de terminer une importante expérimentation dans le New-Jersey avec A.T.T., mais n'a encore rien décidé pour l'avenir. D'une part, il attend les résultats de ce test, baptisé « Venture One ». D'autre part, il ouvre son service de télétexte Extravision.

L'Amérique se lance donc à l'assaut du vidéotex. Après l'Europe. Dès 1980, en effet, les Britanniques ont commercialisé un service grand public, Prestel. Ce fut un demi-échec. A partir de 1981, les Allemands ont expérimenté leur système Bildschirmtext. Mais ce sont les Français qui sont allés le plus vite. Dans l'espoir de prendre de vitesse tous les autres pays industrialisés, l'administration des télécommunications s'est proposée — en 1979 — d'installer, en dix ans, quelque 20 millions de terminaux vidéotex dans les foyers français.

Ces chiffres ont été depuis révisés en baisse : les P.T.T. n'installeront « que » 3 millions de Minitel d'ici à la fin de 1986. Nous serons néanmoins, de très loin, le pays le plus équipé du monde en terminaux vidéotex.

Partis après les Européens, les Américains sont aussi plus prudents. Leurs ambitions pour les années 1983-1984 se limitent à trouver quelques milliers d'usa-

gers. Cette prudence s'explique par le contexte. En Europe, ce sont les administrations des P.T.T. qui mènent le jeu dans le développement du vidéotex. Elles aident, par tous les moyens possibles, éditeurs et industriels qui s'intéressent au nouveau média. L'administration française, exemple unique au monde, va jusqu'à offrir les terminaux aux usagers dans le cadre de son programme « Annuaire électronique » (4).

Canada : l'aide des pouvoirs publics

Outre-Atlantique, naturellement, les terminaux sont payants. L'administration fédérale n'intervient pas ou a peu d'influence sur les industriels, comme c'est le cas au Canada, ce sont les éditeurs qui lancent le mouvement, soutenus quelquefois par les compagnies de téléphone, qui sont privées. Les constructeurs de matériel et les usagers font le reste. Les premiers en décidant ou non de produire des terminaux. Les seconds en s'abonnant.

Les résultats des tests menés auprès de centaines d'usagers pendant des années ont été jugés suffisamment satisfaisants par les éditeurs américains pour s'engager dans la voie de la commercialisation des services vidéotex. Mais les tests étaient gratuits, alors que des services comme Viewtron ou Gateway sont payants (5). Dans ces conditions, l'industrie américaine doit attendre les premières réactions du marché avant de généraliser ces systèmes.

Les éditeurs canadiens y ont pour l'instant renoncé. Ils étaient pourtant partis plus vite que leurs homologues américains et bénéficiaient au départ de l'aide du gouvernement. Dès 1979, deux des principaux groupes de presse canadiens, Southam et Torstar, transformèrent Infomart, une filiale informatique qui végétait, en société de services pour le vidéotex. Bras du gouvernement fédéral, Infomart va rapidement devenir une des plus importantes entreprises nord-américaines dans le secteur de la télématique. La presse québécoise, moins puissante que son homologue de langue anglaise, ne sera pas en reste : le « petit » quotidien de Québec le *Soleil* crée une filiale télématique, Edimedia, alors que le quotidien de Montréal *la Presse* s'essaye à l'édition électronique sur les réseaux câblés.

Sous l'égide d'Infomart, expériences et techniques vont se

multiplier. Vista est une importante expérimentation de vidéotex, menée dans les banlieues de Québec et de Toronto auprès de plusieurs centaines de foyers ; cent cinquante fournisseurs d'informations offrent près de 65 000 pages vidéotex, dont les deux tiers en anglais (6). Téléguide et Cantel sont deux banques de données vidéotex. La première est consacrée aux informations touristiques et la seconde fournit des données administratives. Ces deux services sont accessibles à partir de quelques centaines de terminaux disséminés dans les lieux publics à Ottawa et à Toronto. Grassroots est un service de télématique domestique payant qui s'adresse à quelque trois cents agriculteurs de la province du Manitoba.

Mais aucune de ces expériences n'est commerciale. Toutes ou presque ont été financées par le gouvernement fédéral ou les gouvernements provinciaux et par les compagnies de téléphone. La consultation de Téléguide et de Cantel est gratuite. Son contenu est financé par le gouvernement de l'Ontario. L'abonnement à Grassroots a beau être coûteux (50 dollars par mois), il ne couvre que la location du terminal et les communications de base. C'est le gouvernement du Manitoba qui finance le contenu.

Vista a été pris en charge par Bell Canada, l'importante compagnie de téléphone du pays, et par le ministère fédéral des communications. L'expérience prend fin ce mois-ci. Aucune extension de ce service, lui aussi gratuit pour l'utilisateur, ne semble prévue. Infomart espère commercialiser un service regroupant la plupart de ses banques de données au prix de 150 dollars par an. Mais ce n'est qu'un projet. Au bout du compte, aucune perspective de développement de la télématique domestique à grande échelle ne se dégage ; il n'existe pas au Canada de projets équivalents à Viewtron et Gateway.

La puissance des groupes de presse

De multiples facteurs liés au contexte canadien expliquent la réticence des éditeurs de ce pays à suivre la voie choisie par les confrères américains. Le marché canadien est limité : dix fois moins important que celui du grand voisin. Les groupes qui contrôlent Infomart sont certes puissants : Southam, le premier éditeur du Canada, contrôle quatre publications, dont le quotidien *The Gazette* ; Torstar, qua-

trième groupe de presse canadien, possède le *Toronto Star*. Mais ils n'ont pas les moyens des groupes américains.

Ces éditeurs n'ont pu trouver de partenaires qui puissent réellement les aider à entrer sur ce nouveau marché. L'importante aide fédérale (45 millions de dollars) a surtout permis de financer le matériel, et à un moindre degré le contenu. Aussi certains éditeurs ont-ils baissé les bras : « Produire chaque jour trente à quarante pages d'informations électroniques coûte cher, explique Gilles Daoust, directeur du développement du journal *la Presse* : nous avons investi près de 200 000 dollars sans le moindre retour. Nous espérons une aide fédérale pour développer les contenus. Malgré les promesses, rien n'est venu et nous avons dû arrêter ». Ce quotidien a abandonné, en 1981, le magazine d'informations électroniques qu'il proposait aux usagers du câble. Le ministère des communications n'a convaincu que récemment le gouvernement de débloquer quelques millions de dollars supplémentaires pour aider les éditeurs. Mais, quoi qu'il arrive, toute aide fédérale prendra fin en 1985.

Les compagnies privées devront alors prendre leurs responsabilités. Bell-Canada — qui s'était engagé « du bout des pieds » dans Vista — a déjà décidé d'abandonner l'expérience. Quant à Infomart, il tente d'élargir son marché en faisant alliance avec le groupe américain Times-Mirror. Les deux entreprises ont fondé une alliance commune (Vidéotex America) pour développer la télématique domestique aux États-Unis.

C'est là, en effet, que le marché semble « porter ». C'est du moins ce qu'affirment d'importants groupes de presse qui n'ont pas l'habitude d'agir à la légère dans le domaine des médias. Times-Mirror est le premier groupe de presse américain par son chiffre d'affaires. Il édite le *Los Angeles Times* (1 million d'exemplaires) et plusieurs autres quotidiens. Knight-Ridder est le second. Outre le *Miami Herald* (400 000 exemplaires), il possède quarante autres quotidiens aux États-Unis. Propriétaires de plusieurs dizaines de publications, d'immenses domaines forestiers, de maisons d'édition, d'imprimeries, ces groupes ont de plus largement pris le tournant de l'audiovisuel : Times-Mirror possède la sixième compagnie de câble du pays et près d'une dizaine de stations locales de télévision, tout comme Knight-Ridder.

Cette diversification est surtout motivée par la crainte de voir fondre leur principale source de revenus : la publicité dans la presse écrite. C'est elle qui fournit à Knight-Ridder les trois quarts de ses ressources. Bien qu'embryonnaire, le vidéotex n'échappe pas à l'attention de ces sociétés. M. Morrison, président de la filiale télématique de Knight-Ridder (Viewdata Corporation of America) ne s'en cache pas : « Si les technologies interactives doivent se développer jusqu'au point où elles « siphonneront » les recettes publicitaires de la presse, autant les contrôler ».

Et les éditeurs disposent pour ce faire de puissants atouts. Ils bénéficient d'un réseau de quotidiens affiliés qui sont prêts à développer Viewtron, et ces réseaux peuvent se multiplier à travers des accords entre grands groupes. Ainsi, en concluant un accord avec Newhouse Newspapers (troisième groupe de presse américain), Knight-Ridder vient de porter à soixante-dix le nombre de quotidiens impliqués dans son projet Viewtron. Autre atout non négligeable, pour ce même éditeur, le soutien d'A.T.T., qui fournit les terminaux permettant d'accéder au service.

Enfin, les annonceurs publicitaires sont là : plus de cent, d'après Knight-Ridder, pour

Viewtron. Ils estiment que le vidéotex peut être un bon support pour les petites annonces, la publicité locale et le « marketing direct » (7). Mais « être présent » ne signifie pas « investir ». L'attitude des annonceurs reste en fait une inconnue. Elle dépendra de la capacité des promoteurs à trouver des abonnés...

Comme le disent les experts financiers, « l'offre se constitue d'une façon satisfaisante ». Les partenaires des groupes de presse sont puissants. L'argent ne manque pas (Knight-Ridder a investi jusqu'à présent 26 millions de dollars dans cette opération). Reste à trouver la demande. Faut-il sa recherche, certains groupes de presse sont revenus bredouilles : « Nous avons été les pionniers de l'édition électronique en 1969, et nous avons aussi été les premiers à y perdre de l'argent. Depuis, nous sommes prudents », lance ironiquement Leonard Foreman, du *New York Times*, qui ajoute : « Nous préférons investir en rachetant d'autres journaux et des réseaux câblés (8) ». Cette prudence n'empêche tout de même pas la compagnie de préparer activement une expérience de vidéotex sur le réseau câblé qu'elle vient d'acquérir. On ne sait jamais...

Cet échec du *New York Times* n'ébranle pas l'optimisme de Knight-Ridder ou de Times-Mirror, qui pensent réussir sur ce marché grand public en « ciblant » leur produit. Un produit haut de gamme, destiné à un homme jeune (entre vingt-cinq et quarante-quatre ans), chef de famille, fortuné (pas moins de 25 000 francs par mois). Curieux et pressé, cet « homme » est avide d'informations financières et boursières très actualisées, de services de transactions rapides et efficaces et de jeux. Le Stanford Research Institute l'a baptisé *l'Achiever*, celui qui réussit...

Pour faire partie de ces heureux élus, les clients de Viewtron devront accepter de payer environ 25 dollars par mois pour ce service et 600 dollars pour acheter le terminal. Mais, à ce prix-là, ils disposent déjà des services fournis par un autre terminal nommé micro-ordinateur.

EDDY CHERKI (*) et RICHARD CLAVAUD.

(*) Sociologue au C.N.R.S.

(1) Le vidéotex est un système de communication entre un ordinateur et des terminaux qui permet à l'usager de recevoir des informations sur un écran de télévision ou sur un terminal spécialisé et d'effectuer des transactions à distance.

(2) Malgré la récente « dérégulation » d'A.T.T., le groupe n'a pas le droit d'intervenir directement sur le marché de l'édition électronique avant la fin des années 80. En attendant, il soutient un groupe de presse (Knight-Ridder) et un réseau de télévision (C.B.S.) en fournissant terminaux et équipements pour leurs services de vidéotex.

(3) Il s'agit d'un décodeur qu'on branche sur un poste de TV couleur ; ce terminal vendra au prix promotionnel de 600 dollars en Floride.

(4) L'administration des télécommunications propose aux abonnés de certains départements un service de renseignements téléphoniques sous forme électronique, d'où son nom d'« Annuaire électronique ». Ce service est accessible grâce à un terminal télématique, le Minitel, que l'administration distribue gratuitement aux abonnés des départements concernés qui en font la demande. Ce terminal permet d'accéder à tous les services.

(5) Le prix de l'abonnement à Viewtron est de 12 dollars, auquel s'ajoute le coût des communications téléphoniques, estimé en moyenne de 12 à 14 dollars par mois. L'abonnement au service Gateway coûtera 30 dollars à l'utilisateur. La location du terminal est comprise dans ce prix.

(6) C'est Edimedia, la filiale télématique du quotidien *le Soleil*, qui gère l'expérimentation Vista dans la banlieue de Québec.

(7) Le fabricant ou le commerçant touchent personnellement leurs clients grâce à un prospectus, un appel téléphonique ou, ici, un service de messagerie électronique.

(8) Le *New York Times* a revendu sa banque de données au groupe Head.

La semaine prochaine : LES «MICROS» À L'ASSAUT DU VIDÉOTEX

VIDEOCASSETTES SELECTION

« L'Explosion vidéo »

La vidéo traite des sujets les plus divers, de la coiffure au cinéma, de l'érotisme à l'apocalypse. La vidéo parle de tout sauf d'elle-même. Curieuse prouesse pour un média qui envahit aujourd'hui aussi bien les loisirs que la vie professionnelle ou l'éducation. A moins qu'écartelée entre ses différentes utilisations, la vidéo n'ait perdu son identité ? Le document produit par le Monde et la maison de la culture d'Orléans s'efforce de répondre à cette question. Au-delà de l'explosion actuelle du marché grand public, il tente de restituer les lignes de force de ce nouveau média, ses enjeux culturels et économiques.

On ne saurait être exhaustif en trente minutes sur un tel sujet. L'« Explosion vidéo » se contente, à travers une série de témoignages, de poser les questions essentielles et renvoie, pour leur analyse, à un document écrit : le numéro de juillet des *Dossiers et Documents du Monde*. L'ensemble constitue un outil de réflexion, de formation ou d'animation.

Tentative d'édition multimedia. L'« Explosion vidéo » est aussi une expérience pédagogique. Le numéro des *Dossiers et Documents* a été pour la première fois entièrement réalisé par les élèves d'une classe de 1^{er} B du lycée Jean-Zay d'Orléans, dans le cadre d'un projet d'action éducative (P.A.E.). De novembre 1982 à 1983, ils ont rassemblé les textes, confronté leur vision du phénomène à celle des journalistes. C'est dans ce dialogue entre des lycéens et la presse écrite qu'est venue s'inscrire la réalisation vidéo.

★ L'« Explosion vidéo » : une cassette V.H.S. et un numéro de *Dossiers et Documents*. Prix 400 F. Distribué par le Monde (service des ventes) et la maison de la culture d'Orléans.

Le fils de Donkey Kong

Donkey Kong, le célèbre star des jeux vidéo, n'a pas de chance. Pour avoir séquestré la fiancée de Mario, c'est lui qui se retrouve prisonnier. Fort heureusement, son fils va grimper aux lianes, éviter tous les pièges pour délivrer son père. Cette cassette est l'une des six nouveautés éditées par C.B.S. pour la console Colecovision. On ne reviendra pas sur l'exceptionnelle qualité graphique des jeux C.B.S., dus aux performances de la console. On notera simplement que cette nouvelle collection est, sur le plan strictement ludique, bien plus captivante que la première série.

Certains titres donnent naissance à des univers quasi-surrealistes. Ainsi *Pepper II*, variante de *Pepper Man*, navigue dans un univers de fermature à glissière pour composer des patchworks étonnants. L'avion de *Looping* erre dans des labyrinthes interminables, détruit des balles multicolores et évite d'innombrables grottes vertes au son d'une fugue de Bach. La juxtaposition de tableaux et de niveaux de difficulté successifs renforce encore l'intérêt de ces jeux drôles et spectaculaires.

★ Donkey Kong Junior, *Looping*, *Pepper II*, *Space Panic*, *Space Fury* et *Black Jack*. Édité par C.B.S. Electronics/Colecovision. Distribué par Ideal Loisirs.

FILMS

L'Usure du temps, d'Alain Parker avec Diane Keston et Albert Finney. Édité et distribué par R.C.V. *Rus Casse-Mémoire*, d'Euzhan Palcy avec Daring Legitim et Carry Cadenot. Édité et distribué par Cinéthèque. *Brizama Hospital*, de Lindsay Anderson avec Leonard Rossiter et Graham Crowden. Édité et distribué par Thom Emi. *Cartlow*, de Sam Wanamaker avec Yui Brynner et Richard Crenna. Édité et distribué par R.C.V.

Classiques

Les Enfants terribles, de Jean-Pierre Melville, d'après Jean Cocteau. Avec Nicole Stéphane et Edouard Dermithe. Édité et distribué par Cinéthèque. *Barbe Noire le pirate*, de Raoul Walsh avec Robert Newton et Linda Darnell. Édité et distribué par Cinéthèque. *Psauts rouges*, de Miklos Jancso avec Andrea Drahota. Édité par F.M. Vidéo et distribué par Warner-Filipacchi. Version originale sous-titrée. JEAN-FRANÇOIS LACAN.

MÉDIAS DU MONDE

ÉTATS-UNIS

Radio-Rire

Robert Cobbin collectionne depuis dix-huit ans les histoires drôles. Cet Américain de la région de Washington met son savoir au service de ses concitoyens : ils peuvent se distraire vingt-quatre heures sur vingt-quatre grâce à une nouvelle station de radio, dont le seul but est d'amuser. Les histoires sont racontées notamment par des vedettes de la chanson ou du cinéma. Robert Cobbin affirme que son stock lui permettra de faire rire sans interruption pendant dix-huit mois, sans répéter deux fois la même histoire. A rapprocher du numéro de téléphone parisien (« Allo rire », 554.97.77) où sont diffusés des histoires drôles.

Tranquillisants

Ébats de poissons exotiques dans un aquarium, raseur sur une plage, fou de cheminée ou promenade en forêt, un nouveau type de programme apparaît dans les catalogues vidéo américains. Ces images répétitives accompagnées d'une bande son appropriée ont, selon les ex-

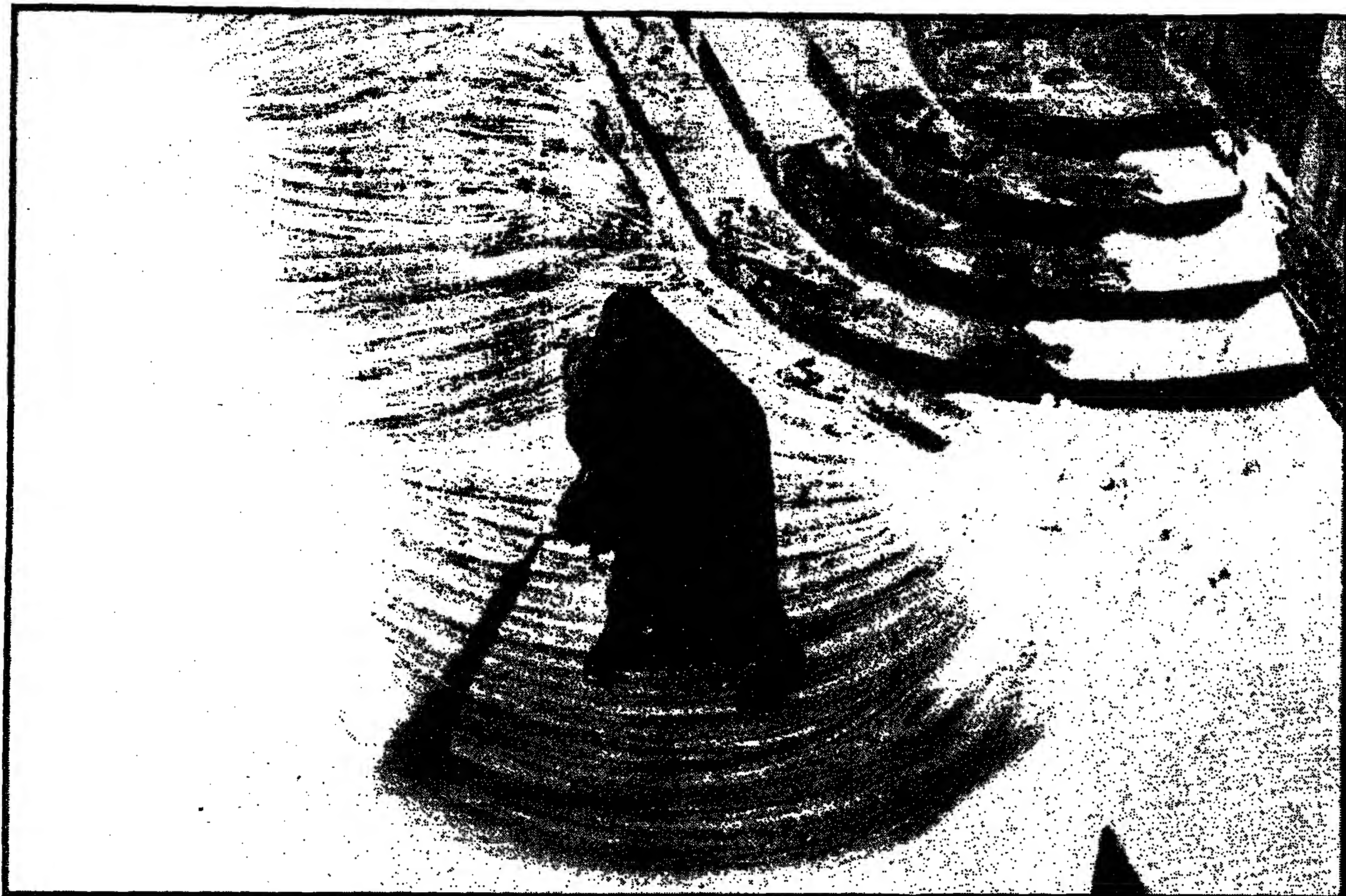
posés, un effet hypnotique sur les spectateurs. Elles sont déjà utilisées dans les hôpitaux, les salles d'attente de médecins ou de dentistes, les banques et les hôtels. Plusieurs éditeurs envisagent de vendre ces vidéoscassettes sur le marché grand public où les tranquillisants vidéo remplaceraient peu à peu la chimiothérapie et le yoga...

AUSTRALIE

Taxes sur la vidéo

Les vidéophiles français n'ont rien à envier à leurs homologues australiens. Les autorités fédérales de ce pays viennent en effet d'augmenter considérablement la taxe sur les cassettes enregistrées et celle sur les cassettes enregistrées. La première passe de 20 % à 32 %, la seconde de 7,55 à 32,5 %. Ces mesures rapporteront plus de 200 millions de dollars à l'État australien. En effet, le marché de la vidéo est en pleine expansion aux antipodes : un parc d'un million de magnétoscopes, soit 20 % des foyers équipés, et un marché de 850 millions de dollars australiens pour la vente de cassettes vierges et pré-enregistrées.

مَكْنَزٌ مِنَ الْأَصْلِ



MARC PAYGNARD

ENTRETIEN

L'effritement du mouvement communiste international

Lilly Marcou analyse la nouvelle configuration du mouvement communiste international, après la mort de Mao et celle de Brejnev — et quarante ans après la dissolution de l'Internationale communiste par Staline.

DEPUIS la dissolution de l'Internationale communiste par Staline, il y a tout juste quarante ans, le mouvement communiste a constamment tenté de s'organiser sur le plan international. Selon les périodes, cette structuration a été plus ou moins lâche. Ainsi, la dissolution du Komintern en 1943, en raison de la guerre, et la création du Kominform — le bureau d'information des partis communistes — en 1947, due à la guerre froide, illustrent l'influence des relations internationales sur le mouvement communiste. Depuis le vingtième congrès du P.C.U.S., les liens entre les partis communistes se sont distendus, pour aboutir au schisme chinois. La mort de Mao, puis celle de Brejnev, ainsi que les crises qui déferlent dans le monde, ont déterminé une nouvelle configuration du mouvement communiste international.

Chercheur au Centre d'études et de recherches internationales de la Fondation nationale des sciences politiques, Lilly Marcou est l'auteur de nombreux livres sur le mouvement communiste, en particulier *Le Komintern* (Presses de la Fondation nationale des sciences politiques) et *L'Internationale après Staline* (Grasset). A paraître bientôt, un recueil d'entretiens avec Santiago Carrillo : le

Communisme malgré tout (Presses universitaires de France).

« L'Internationale communiste n'existe plus depuis quarante ans. Les liens entre les partis communistes et l'Union soviétique se sont relâchés, mais n'ont pas disparu. Comment subsistent-ils aujourd'hui ? »

— Il faut distinguer trois niveaux à partir desquels le parti communiste d'Union soviétique maintient des contacts avec les autres partis communistes. D'une part, des réunions bilatérales ou trilatérales se tiennent, en août de chaque année, en Crimée, à la résidence d'été du secrétaire général du parti communiste d'Union soviétique. A cette occasion, sont reçus les secrétaires généraux des P.C., surtout ceux au pouvoir.

« D'autre part, depuis les événements de Tchécoslovaquie en 1968, ont lieu des conférences idéologiques, qui réunissent les secrétaires des comités centraux des P.C. au pouvoir. Généralement, ces réunions ont lieu à Moscou et se tenaient sous la présidence de Michel Souslov ; parfois elles se déroulent aussi dans les capitales est-européennes. A l'issue de chaque rencontre sont publiés des communiqués, mais on ne sait jamais ce qui a été débattu. Ne réunissant au départ

que les partis communistes d'Europe de l'Est et de Mongolie, ces assemblées se sont ouvertes au fur et à mesure à Cuba, au Vietnam et au Laos.

« Enfin le troisième niveau correspond aux conférences organisées par la revue de Prague *Problèmes de la paix et du socialisme*, qui ont plutôt un caractère théorique. Elles sont ouvertes à tous les P.C. Les cérémonies d'anniversaire, de deuil ou les congrès nationaux constituent aussi des moments privilégiés de rencontres et de prises de contacts entre les P.C.

Plus de conférence mondiale

— Quel bilan tirez-vous de la dernière conférence mondiale des P.C. qui s'est tenue à Berlin-Est en octobre 1980 ? Et croyez-vous qu'une nouvelle conférence soit aujourd'hui possible ?

— Depuis la dissolution du Komintern en 1943, il y a eu trois grandes conférences mondiales : en 1957, 1960, 1969. Après cette date, les Soviétiques ont tenté de refaire une nouvelle conférence mondiale, appuyés par la grande majorité des P.C. d'Europe de l'Est. Comme l'organisation d'une conférence à l'échelle de la planète devient de plus en plus difficile, le parti communiste d'Union soviétique et certains partis proches de lui ont œuvré à l'organisation d'une conférence paneuropéenne. Ce fut la conférence de Berlin de juin 1976. Elle fut la dernière réunion ayant rassemblé des dirigeants comme Brejnev, Tito et tous les secrétaires généraux des P.C. occidentaux.

« Les deux conférences qui ont suivi étaient moins représentatives. En avril 1980 pour la réunion européenne, Boris Ponomarev était présent, mais pas Leonid Brejnev ni Michel Souslov. Le seul secrétaire général qui a participé à la conférence fut Georges Marchais, en tant qu'hôte et uniquement pour clôturer les travaux. L'appel adopté pour la paix n'a eu aucun impact, même dans la presse communiste. On en a à peine parlé le lendemain. Les partis eurocommunistes étaient absents de la conférence, mis à part les Belges et les Suisses, venus en observateurs.

« Pour la réunion internationale de Berlin-Est en 1980, les pressions soviétiques ont été plus fortes, afin que la participation soit plus grande. Les Italiens ont décidé d'envoyer une délégation, ce qui fait que tout le monde est venu, sauf les Yougoslaves. De même, les mouvements de libération nationale du tiers-

monde étaient largement représentés. Ce fut une première. La conférence a donc eu un large éventail international, mais les délégations n'étaient pas conduites par les secrétaires généraux, et aucun document commun n'a pu être adopté, les eurocommunistes s'y refusant. De toute façon, les conférences des P.C. depuis 1969 ne font que marquer davantage les clivages entre un grand nombre de P.C. C'est pour cela que je pense qu'une nouvelle conférence mondiale n'est plus possible aujourd'hui.

— La Chine est-elle restée à l'écart de toutes ces rencontres ?

— Oui. A Berlin-Est elle a été encore sur la sellette. La grande majorité des délégués l'ont critiquée, sauf, bien sûr, les eurocommunistes.

— Qu'en est-il aujourd'hui des relations sino-soviétiques ?

— Je pense que les relations étatiques sino-soviétiques sont en train de se normaliser. Mais cette normalisation s'arrête au seuil des problèmes idéologiques. C'est le prix de l'indépendance. Les Chinois ont toujours deux fers au feu : de bons rapports avec les pays d'Europe de l'Est et les eurocommunistes ; et ils ont envie de s'ouvrir à une culture marxiste occidentale, en particulier auprès des communistes italiens.

Ni la guerre ni la paix

— Vous parlez beaucoup de l'eurocommunisme, il semble pourtant qu'il soit aujourd'hui moribond...

— Au premier abord, on a l'impression qu'il s'agit d'un phénomène de mode dont se sont emparés les médias. La réalité est plus complexe. L'eurocommunisme n'a été perçu qu'en 1975-1978. Il a mis du temps à se cristalliser, mais il est sous-jacent depuis le vingtième congrès du P.C. d'Union soviétique en 1956. Depuis quelques années, l'eurocommunisme est en vogue pour des raisons propres aux P.C. concernés, mais aussi à cause du climat international. Les ouvertures dans le mouvement communiste se développent toujours dans les périodes de détente. Ce n'est évidemment pas le cas aujourd'hui. La tension mondiale permet plus difficilement l'expression d'une troisième voie.

« D'autre part, les pressions soviétiques sur les P.C. restent constantes, n'excluant pas les potentialités de scissions.

C'est ce qui explique que les communistes italiens préfèrent pratiquer l'eurocommunisme dans leur propre pays, plutôt que créer un nouveau pôle international. La rupture est consommée entre l'Union soviétique et l'eurocommunisme, mais, si cela se traduit par le biais d'un organisme international, cela deviendrait un schisme, ce que les eurocommunistes cherchent à éviter.

« La rupture opérée par le seizième congrès du P.C. italien, en mars 1983, s'est faite en douceur. La polémique a cessé avec les Soviétiques. Chacun est resté sur ses positions. Ce n'est ni la guerre ni la paix. Le P.C. autrichien a été le seul à faire une autocritique en 1971, revenant ainsi sur sa condamnation de l'intervention soviétique en Tchécoslovaquie. Les autres P.C. critiques sont restés sur leurs positions. Aujourd'hui, ces P.C. évoluent en solitaires. Il n'y a pas de conférences eurocommunistes, chaque parti fait son eurocommunisme chez lui.

— Après l'eurocommunisme, on a beaucoup parlé de l'eurogauche. Quel est son avenir ?

— L'eurocommunisme est aussi une tentative de repli entre le mouvement communiste et le mouvement socialiste, séparés après la révolution russe. En Europe, la France est le seul pays où le P.C. et le P.S. gouvernent ensemble. En Espagne et en Grèce, les socialistes ont refusé de gouverner avec les communistes. L'eurogauche a été une démarche inaugurée notamment par François Mitterrand dans la période qui a précédé son élection à la présidence. Elle fut marquée par des rencontres des dirigeants sociaux-démocrates et eurocommunistes.

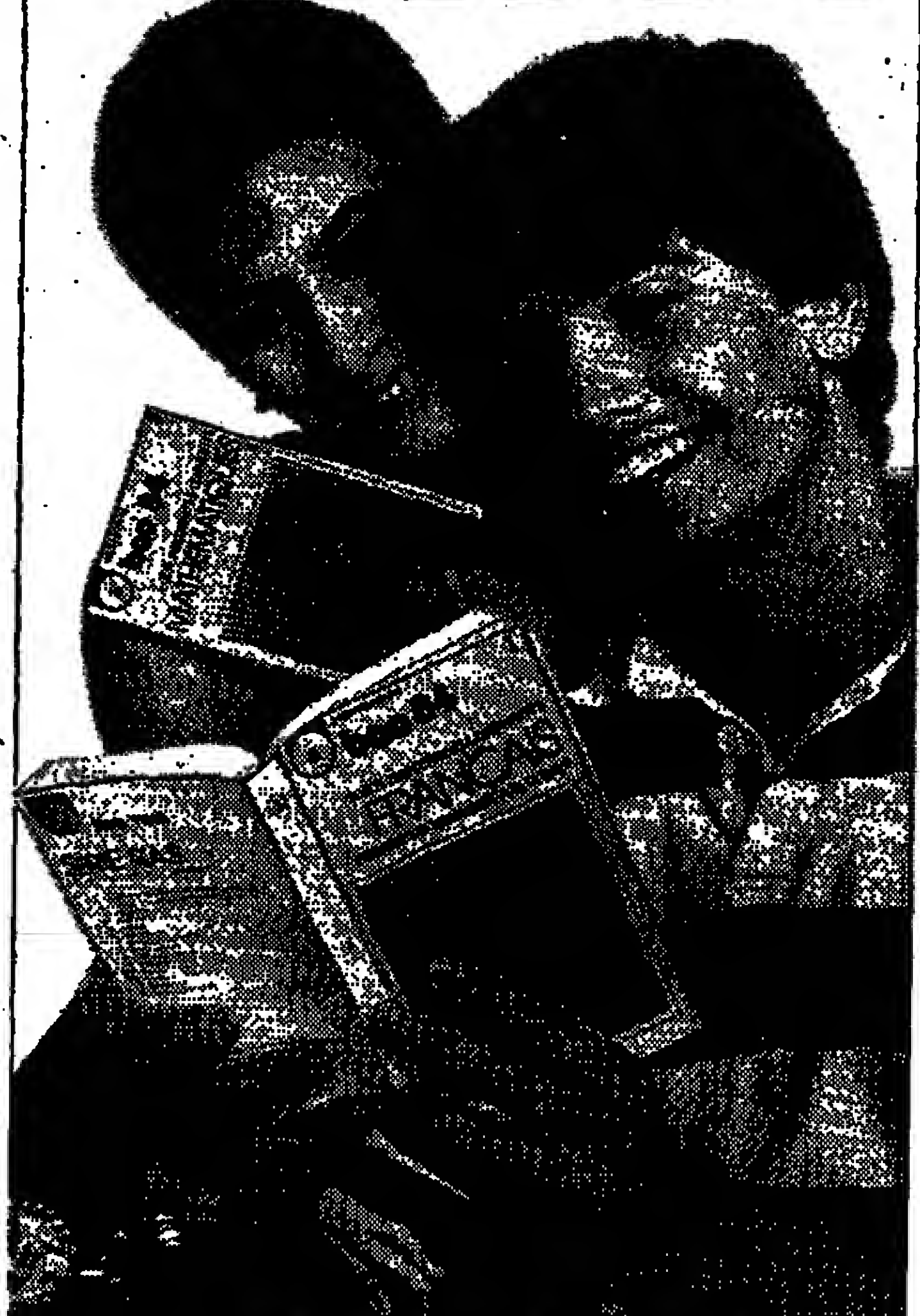
— On aurait pu penser que la crise polonaise accroît la marge de manœuvre des eurocommunistes...

— Il ne faut pas mettre sur un pied d'égalité les événements de Prague de 1968 et ceux de la Pologne des dernières années. La Tchécoslovaquie, en 1968, a symbolisé l'espoir des communistes occidentaux. En revanche, la crise polonaise a débuté en dehors du parti communiste, le POUP. L'Eglise catholique a joué un grand rôle et le programme de l'opposition ne prend pas ses racines dans le communisme. Ce qui fait que la base des P.C. eurocommunistes a beaucoup de mal à comprendre le soutien à Solidarité apporté par leur direction. Cela s'est vu en Italie comme en Espagne.

GÉRARD GRZYBEK

(Lire la suite page XIV.)

FEU VERT POUR LE BAC 84



série **R.A.S.**

SUJETS DU BAC
COMMENTÉS, EXPLIQUÉS,
CORRIGÉS

Aux quatre coins
de France

Vacances et loisirs

COTE D'AZUR-MENTON
Hôtel CELINE-ROSE
57, avenue du Général, 06500 Menton.
Tél. (93) 35-74-69 - 28-28-38.
Chambres et cft, climats et ensoleillement, cuis.
ferme, piscine, jardin. Pension compl.
autisme-iv. 83-84: 152 à 172 F T.T.C.

**CORRÈZE
en LIMOUSIN**
Vacances scolaires
en Gîte d'enfants
Des familles rurales sélectionnées
accueillent vos enfants à la ferme.
A partir de 840 F la semaine
en pension complète
incluant activités de loisirs
(poney, randonnée, tissage, etc.).
Documentation gratuite.
Loisirs-Accueil
Maison du Tourisme - Quai Bahuze
19000 TULLE
Téléphone: (55) 26-46-88

Vins et alcools

CHATEAU DU VERGEL
Grand cru Minervois
Direct du vigneron au consommateur
Bernard MAZARD, 1128 GINESTAS

Vins de **SANCERRE A.O.C.**
Bernard BONNARD, viticulteur,
Les Chailloux, Rte de Chavignol,
18300 SANCERRE. Tarif sur demande.
Vins de **BOURGOGNE** - Demandez tarif
spécial à J.-C. BOISSET, viticulteur
Bouvier, 21700 NITS-SAINT-GEORGES.

CHATEAU LA TOUR DE BY
Cru Grand Bourgogne du Médoc
Bégadan, 33340 Lesparre Médoc
Tél.: (59) 41-50-03

Documentation et tarif sur demande
Château Marquisat de Birat
Montagne Saint-Émilion
Mise en bouteilles au Château
Documentation et tarif sur demande
33570 PARSAC
Commande urgente: (1) 723-69-69

GRANDS VINS DE BORDEAUX

A.O.C. Fronsac - Tarifs
GUILLLOU-KEREDAN, Propriétaire
CHATEAU LES TROIS-CROIX, 33128 FRONSAC
Se recommander du journal

Découvrez un **HAUT-MÉDOC**
LE CHATEAU DILLON
Vente directe - Prix franco
LYCÉE AGRICOLE, DÉPARTEMENT
33290 BLANQUEFORT - Tél. 35-02-27

CHATEAU ANNICHE - COTES DE BORDEAUX
Vignobles MICHEL PION
HAUX 33550 LANGOIRAN.
Tarif 16 F départ, rouge 81.

1^{er} CRU SAUTERNES
LA TOUR BLANCHE
Ecole de viticulture et d'œnologie
BOMMES
33210 LANGON - (56) 63-61-55.

CHAMPAGNE 1977
La bouteille: 55 francs t.t.c. franco à
partir de 15 bouteilles. Tarif spécial par
quantité C.E. (Comité d'entreprise).
BON DON Jean-Luc, récoltant,
51260 REULY, Epernay, C.C.P. Chalon
1846-61 R. 12 (25) 50-32-10.

VINS FINE D'ALSACE mémoires
Charles SCHLÉRET, propriétaire-
viticulteur à 68230 TURCKHEIM.

CRUS du BEAUJOLAIS
BROUILLY - COTE DE BROUILLY
MOULIN A VENT - Médailles d'or.
Vente directe - Prix franco.

Benoît TRICHARD & FILS
VITICULTEURS-EXPLOITANTS
68630 ODERNAY (74) 03-40-87.
PORT GRATUIT pour la FRANCE
à partir de 300 BOUTEILLES

BEAUJOLAIS-VILLAGES, Expéd.
direct propriété R. MARTIN et Fils,
Viticulteurs à Fy-de-Buillat
69430 REGNIE-DURETTE.

BEAUJOLAIS-VILLAGES, bout.
cub. Maurice JONCQ, prop. vign.,
Les Trilles, 69430 QUINCÉ-en-BEAUJOLAIS

APPRÉHIEZ MA CUVÉE COTES-DE-ROUGE
Rge 1978, 12 bout. 375 F, franco.
Maurice GRANIER, 1^{er} avéme,
84700 SORGUES (tarif sur demande).

CHRONIQUES

NUMISMATIQUE

La chasse aux dénéraires

IL ne vous vient pas à l'idée, aujourd'hui, de peser les pièces de monnaie pour être sûr de l'exactitude de leur valeur, il s'en fut pas de même pendant de longs siècles durant lesquels le pesage monétaire était une nécessité tenant à trois raisons principales.

Tout d'abord la monnaie ancienne n'était pas, comme la monnaie contemporaine, une monnaie fiduciaire; sa valeur était réellement liée au poids de métal fin qu'elle contenait. La seconde raison tient au fait que, jusqu'au dix-septième siècle environ, les techniques de frappe monétaire ne permettaient pas une protection suffisante contre l'industrie délictueuse du rognage c'est-à-dire contre la découpe d'infimes parties des fins disques de métal ou des pièces plus épaisses au contour irrégulier.

Enfin, il ne fallait pas sous-estimer la nécessité de se prémunir contre les monnaies de poids faibles fabriquées avec indolence par des maîtres de monnaie prenant le risque de descendre au-dessous de la tolérance officielle. Toutes ces raisons obligèrent banquiers, changeurs et commerçants à peser les monnaies à l'aide d'instruments spécialisés: balances monétaires, trébuchets et poids monétaires.

Le pesage monétaire remonte à l'Antiquité et l'on connaît de nombreux poids monétaires romains et byzantins, dénommés *exagia* (exagium au singulier). Les *exagia solidi*, poids étalons du sou d'or (d'environ 4,50 grammes) créés par Constantin I^{er} sont très rares, mais on en connaît des exemplaires pour les empereurs Gratien, Valentinien II, Théodose, Honorius, etc.; ce sont de petits objets de bronze, ronds ou carrés, portant à l'avant l'effigie de l'empereur et au revers, le plus souvent, une représentation de la déesse Moneta tenant une balance d'une main et une corne d'abondance de l'autre. L'Empire byzantin utilisera les *exagia* de bronze, mais aussi de très curieux et très jolis poids en pâte de verre, unifiés et monétiformes, dont il

transmettra plus tard l'usage aux Arabes.

En Europe, l'usage du poids monétaire apparaît, selon Dieudonné, vers 1330, sous la forme des *dénéraires* (*dénari*, au singulier). Le mot *dénari* se rencontre pour la première fois dans un document de 1350 adressé par le comte de Flandre, Louis de Mâle, au maître de la monnaie de Bruges, Perceval du Porche. Nécessaires en premier lieu lors de la fabrication même des monnaies (tant pour la préparation des flans que pour les vérifications finales), les *dénéraires* vont très vite être utilisés par le commerce et la banque. Cet usage est attesté aussi bien par de nombreuses preuves iconographiques (tableaux de Quentin Metsu, de Corneille de Lyon, etc.) que par les trouvailles de *dénéraires* faites au cours de dragages dans la Seine à proximité du pont au Change de Paris. Par ailleurs, il nous est parvenu un assez grand nombre de *boîtes de changeurs* ou *boîtes de balancier* (du nom des fabricants de ce type d'appareils) comprenant une balance monétaire et des séries de *dénéraires* et datant des dix-septième et dix-huitième siècles.

Obligation de marquage

Le *dénari*, destiné à peser la monnaie de métal précieux, est lui-même en métal commun, en général du bronze. Il est le plus souvent rond, mais on en rencontre quelquefois à forme polygonale, et il porte sur la face supérieure l'image - souvent simplifiée - de la monnaie correspondante tandis que sa face inférieure est lisse ou porte de simples poinçons de fabrique. Il n'y avait pas à proprement parler de corporation de fabricants de *dénéraires* mais la coutume en réservait la production aux *balanciers* ou fabricants de balances, dont les maîtres prêtaient serment à la cour, c'étaient les *maîtres balanciers jurés*. Les *dénéraires* devaient être ajustés et étalonnés à la Cour des monnaies et porter la marque du fabricant.

Une ordonnance de François I^{er}, en date du 1^{er} mars 1541, prévoit qu'afin « que toutes personnes qui ont besoin de poids et balances en leurs négociations et affaires... soient certains des poids dont ils useront être justes... », il sera fait défense d'en vendre « qui ne soient ajustés, étalonnés et marqués en une de nos Monnaies établies en notre dit Royaume par les gardes d'icelles ou l'un d'eux, du poinçon dont ils devront user, arrêté et imprimé par figure au registre de la Chambre de nos monnaies à Paris... ».

La marque dont il est question consistait généralement en une fleur de lys couronnée à laquelle était adjointe la

marque monétaire ou l'initiale de la ville. Mais cette réglementation fut peu respectée et les *dénéraires* des villes de France - y compris Paris - sont rarement marqués. Seuls les poids monétaires de Lyon suivent à la lettre l'obligation du marquage. Aussi le classement des *dénéraires* est-il bien plus ardu pour la France que pour d'autres États comme les Pays-Bas où marques et documents les concernant sont abondants.

D'une manière générale, l'identification des *dénéraires* aux monnaies n'est pas toujours évidente et c'est ce qui fait la difficulté, mais aussi le charme, de ce type de collection. Les difficultés sont de deux ordres: d'une part, le poids du *dénari* peut être déconcertant, ne correspondant ni au poids légal (poids de taille des monnaies), ni au poids trébuchant, ni même au « poids de circulation » qui est un poids de tolérance tenant compte du « frai » ou usure des espèces au cours de la circulation monétaire.

D'autre part, les images ou les types représentés sur les *dénéraires* peuvent paraître ne pas correspondre à des monnaies dont ils ont pourtant le poids! Ainsi l'effigie de Louis XIII figure sur des poids de testons alors que ce roi n'en a jamais frappé; en fait ces *dénéraires* fabriqués sous Louis XIII étaient destinés à peser des testons faits sous les règnes précédents. Il faut bien se représenter que la circulation monétaire sous l'Ancien Régime était plus complexe qu'actuellement, car le commerce acceptait aussi bien les pièces étrangères que les pièces nationales et les pièces récentes que les pièces de siècles passés. Il y a même des *dénéraires* à double usage destinés à peser deux monnaies contemporaines de même poids mais de nationalités différentes, comme le louis français et la pistole d'Espagne.

Encore utilisés à la fin du dix-huitième siècle, les *dénéraires* vont perdre de leur utilité avec l'avènement de techniques de frappe rendant inutile la vérification du poids des monnaies. L'usage du pesage monétaire s'éteindra peu à peu tout au long du dix-neuvième siècle pour disparaître complètement au début du vingtième. Témoins de l'importance et de la complexité des échanges financiers et commerciaux des siècles passés, les *dénéraires* - mais aussi les *boîtes* et *balances* de changeurs dont nous aurons peut-être l'occasion de reparler - constituent un thème de collection numismatique aussi varié que passionnant.

ALAIN WEIL

Sources bibliographiques:

- A. Dieudonné, *Manuel des poids monétaires*, Paris, 1925.
- J. Forien de Rochesnard et J. Lagan, *Catalogue général des poids*, Avers, 1955.
- F. Lavagne et J. Forien de Rochesnard, Divers articles dans la revue *Archénumis*, 1972 et 1973.

L'effritement du mouvement communiste

(Suite de la page XIII.)

D'autre part, les eurocommunistes n'ont pas abandonné leur référence au marxisme. Souvenons-nous que certains craignaient que ces P.C. ne perdent toute identité au profit de la social-démocratie. En réalité, ils restent attachés au centralisme démocratique. Malgré la transparence des débats propres aux P.C. italiens et espagnols, le droit de tendances est interdit. Néanmoins, ces partis ont abandonné la référence au mouvement communiste. C'est aussi ce que vient de faire récemment le parti communiste français.

Enfin, la polémique entre le P.C. d'Union soviétique et le P.C. italien a été très forte de janvier à avril 1981. Pendant cette période, seize P.C. se sont solidarisés avec l'Union soviétique, puis les choses se sont tassées. En octobre 1982, Vadim Zagladine - chef-adjoint de la section internationale du comité central du P.C. soviétique - s'est rendu à Rome. Cela confirme que la rupture ne s'effectue plus en termes d'excommunication.

Les « bons » pays du tiers-monde

Vous avez parlé d'une présence massive de représentants du tiers-monde à la conférence de Berlin en octobre 1980. S'agit-il d'un tournant dans la politique soviétique?

Depuis les années 70, l'Union soviétique aide en priorité les pays du tiers-monde qui ont pris le tournant de l'« orientation socialiste ». Elle tire le bilan, notamment, de sa politique en Egypte, qui lui a coûté si cher. Ces pays du tiers-monde, proches de l'Union soviétique, ne peuvent pas être comparés au glacié des pays de l'Est européen. Même si certaines démarches sont les mêmes, la situation locale est moins stable. La paix civile n'est pas acquise, surtout en Afrique. On peut sans doute y voir une raison des difficultés à constituer des P.C. dans ces pays, surtout en Ethiopie, où la révolution n'est pas finie.

Dans tous ces pays africains, l'idéologie d'Etat fonctionne bien, mais la crise économique les pousse à chercher ailleurs une aide que l'Union soviétique a de plus en plus de mal à leur fournir.

Peut-on dire la même chose des nouveaux pays communistes asiatiques?

Les régimes communistes asiatiques sont sans doute plus stables que les pays d'« orientation socialiste » africains et plus durs que l'Union soviétique d'aujourd'hui.

A partir de ce que vous venez de dire, on reste sur l'impression que l'Union soviétique n'est plus le centre de gravité du mouvement communiste international, et éventuellement qu'elle n'est plus à la tête des mouvements de libération nationale.

Comme le mouvement communiste est de plus en plus effrité et en quête d'une nouvelle légitimité, il est certain que le vieux schéma du centre dirigeant, où tout converge vers Moscou et part de Moscou, n'existe plus. Mais les relations interparties et surtout celles liées à l'Union soviétique restent complexes, chargées encore du lourd héritage de l'internationale et de la forme des mythes. Quant aux mouvements de libération nationale, l'Union soviétique constitue, malgré tout, pour eux, un dernier rempart et une source d'aide concrète.

GÉRARD GRZYBEK

La Défense » d' à Charles d'

La réalisation du plan d'urbanisme
d'une longue rec
et politique qui remon

Le 15 novembre 1983, le conseil municipal de Paris a voté le plan d'urbanisme de la ville. Ce plan, qui a été élaboré par le conseil municipal, est le fruit d'un long processus de consultation et de débat. Il vise à définir les orientations générales de l'urbanisme de la ville pour les dix prochaines années.

Le plan d'urbanisme de Paris est un document complexe qui définit les orientations générales de l'urbanisme de la ville. Il est le fruit d'un long processus de consultation et de débat. Il vise à définir les orientations générales de l'urbanisme de la ville pour les dix prochaines années. Le plan d'urbanisme de Paris est un document complexe qui définit les orientations générales de l'urbanisme de la ville. Il est le fruit d'un long processus de consultation et de débat. Il vise à définir les orientations générales de l'urbanisme de la ville pour les dix prochaines années.

Nanterre, la ville de la Défense est géographiquement située dans un méandre de la Seine. Elle est traversée par le fleuve dont le lit est à 50 mètres de l'empla-

Le plan d'urbanisme de Paris est un document complexe qui définit les orientations générales de l'urbanisme de la ville. Il est le fruit d'un long processus de consultation et de débat. Il vise à définir les orientations générales de l'urbanisme de la ville pour les dix prochaines années.

Le plan d'urbanisme de Paris est un document complexe qui définit les orientations générales de l'urbanisme de la ville. Il est le fruit d'un long processus de consultation et de débat. Il vise à définir les orientations générales de l'urbanisme de la ville pour les dix prochaines années.

Le plan d'urbanisme de Paris est un document complexe qui définit les orientations générales de l'urbanisme de la ville. Il est le fruit d'un long processus de consultation et de débat. Il vise à définir les orientations générales de l'urbanisme de la ville pour les dix prochaines années.

Le plan d'urbanisme de Paris est un document complexe qui définit les orientations générales de l'urbanisme de la ville. Il est le fruit d'un long processus de consultation et de débat. Il vise à définir les orientations générales de l'urbanisme de la ville pour les dix prochaines années.

Le plan d'urbanisme de Paris est un document complexe qui définit les orientations générales de l'urbanisme de la ville. Il est le fruit d'un long processus de consultation et de débat. Il vise à définir les orientations générales de l'urbanisme de la ville pour les dix prochaines années.

Le plan d'urbanisme de Paris est un document complexe qui définit les orientations générales de l'urbanisme de la ville. Il est le fruit d'un long processus de consultation et de débat. Il vise à définir les orientations générales de l'urbanisme de la ville pour les dix prochaines années.

Le plan d'urbanisme de Paris est un document complexe qui définit les orientations générales de l'urbanisme de la ville. Il est le fruit d'un long processus de consultation et de débat. Il vise à définir les orientations générales de l'urbanisme de la ville pour les dix prochaines années.

HISTOIRE

« La Défense » d'Henri IV à Charles de Gaulle

La réalisation du plan d'urbanisme de la Défense est l'aboutissement d'une longue recherche esthétique et politique qui remonte au XVII^e siècle

DEPUIS le milieu du dix-neuvième siècle, le développement de Paris a conditionné celui de la banlieue. Il n'en a pas toujours été ainsi ; au cours de l'histoire, les événements politiques ou le caprice des rois ont souvent infléchi le rythme de croissance de la capitale.

Aussi, le 12 août 1883, l'installation de la statue de la Défense sur un modesto rond-point situé à la limite de Courbevoie, de Nanterre et de Puteaux allait marquer l'une des étapes du développement de Paris. Cent ans presque jour pour jour après cette inauguration, voulue par le régime républicain comme un symbole de sa ferveur patriotique, la statue de la Défense a repris sa place dans un cadre bien différent. Mais peu de visiteurs ou de familiers de ce quartier connaissent l'origine du nom de cet ensemble architectural, et encore moins son histoire.

Celle-ci se présente d'abord comme l'aboutissement d'un axe prestigieux, prenant son départ dans la cour du Louvre et traversant, par un cheminement symbolique, les étapes des grandes réalisations monumentales parisiennes : les Tuileries, la place de la Concorde, les Champs-Élysées, la place Charles-de-Gaulle-Etoile, la Porte Maillot, pour aboutir au-delà du pont de Neuilly, sur le site d'une ancienne colline naturelle située à 9 kilomètres de Notre-Dame.

L'histoire de cette perspective débute en réalité au début du dix-septième siècle, avec la décision d'Henri IV de remplacer le bac du port de Neuilly par des ponts de bois. Elle se continue par le projet de Louis XIV et de Colbert de prolonger l'allée partant des Tuileries par une avenue rectiligne se dirigeant vers le château de Saint-Germain. Cependant, il fallut attendre la fin du règne de Louis XV pour que se concrétise, avec la construction du pont de pierre de Neuilly, une véritable perspective. A partir de la fin du dix-neuvième siècle, des promoteurs et des hommes politiques tentèrent, en vain, de réaliser une liaison directe entre le cœur de Paris et la forêt de Saint-Germain ; mais c'est en 1958 seulement que se matérialisera, par la création de l'Etablissement public d'aménagement de la Défense (EPAD), l'un des projets d'urbanisation les plus ambitieux du vingtième siècle.

L'époque actuelle aura ainsi puissamment marqué de son empreinte une région habitée par l'homme depuis des millénaires, mais dont le modelage urbain est, en fait, l'aboutissement d'une longue recherche esthétique, due à une constante volonté politique.

La route de Nanterre

Le site de la Défense est géographiquement compris dans un méandre de la Seine, appelé boucle de Gennevilliers, le long d'un coteau parallèle au fleuve dont l'altitude, qui est de 57 mètres à l'emplacement de l'ancien rond-point, culmine à 127 mètres au Mont-Valérien. L'homme y a été installé il y a plusieurs milliers d'années, à l'époque de Neandertal (ou paléolithique moyen) : les pierres taillées dont il se servait pour la chasse, la pêche ou la cueillette portent le nom d'outil de débitage Levallois, du nom de la principale découverte faite dans la région parisienne.

L'époque néolithique a fourni, en Ile-de-France, des vestiges moins impressionnants qu'en Bretagne, mais qui ont laissé des traces dans la toponymie locale. A Nanterre ont été également retrouvés d'importants vestiges de l'âge des métaux, provenant de la civilisation de la Tène II (troisième et deuxième siècles avant Jésus-Christ). A cette époque s'installa dans le centre du Bassin parisien la peuplade celtique des Parisii, qui fait de Nanterre sa capitale religieuse.

La sépulture de Nanterre, découverte en 1899, et dont le mobilier est aujourd'hui conservé au Musée des antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye, est la seule tombe européenne d'un chef gaulois, inhumé avec son char de guerre, ses armes et ses chevaux, qui ait été retrouvée. Cette découverte permet de dater l'occupation du site de Lutèce, ville qui deviendra la

métropole d'une cité gallo-romaine, capitale d'un royaume franc puis de la monarchie capétienne.

Le trésor des Parisii, découvert à Puteaux en 1950, composé d'environ soixante statères d'or datant de l'époque de la conquête romaine, prouve la richesse de ce peuple gaulois, sa volonté de lutter contre les dévaluations nécessitées par les dépenses militaires et son hostilité à l'invasion, que César châtiât d'ailleurs avec une sévérité exemplaire.

Fortement attestée par de nombreuses trouvailles archéologiques, la civilisation gallo-romaine l'est tout autant par le tracé des routes, dont la création est bien antérieure à la conquête de César : de Lutèce partaient une dizaine de voies gauloises, menant aux principales cités de la confédération : Orléans, Sens, Méaux, Senlis, Beauvais, Rouen, Dreux et Chartres. Ces itinéraires, améliorés par les Romains, subsisteront pendant tout le Moyen Age ; l'un d'eux, qui desservait la future Normandie par le sud de la Seine, partait de Lutèce sur la rive droite, préfigurant la rue Saint-Honoré, qui sera l'une des artères principales de Paris médiéval ; il se prolongeait ensuite à travers la plaine de Villiers et le futur chemin du Roule jusqu'à la Seine, où un grue permettait de franchir le fleuve. Sur l'autre rive, la route s'infléchissait vers l'ouest, d'où l'origine du nom de Courbevoie (*Curva-Via*), pour atteindre Nanterre, à la limite de la cité des Parisii, et rejoindre Saint-Germain ; en période de crise, la route était déviée par « le bord de l'eau », c'est-à-dire par Neuilly et Boulogne.

Nanterre, la vieille cité celtique, deviendra également un haut lieu du christianisme lorsqu'en 429 l'évêque saint Germain d'Auxerre, en route pour la Grande-Bretagne, remarqua une très jeune fille, Geneviève, et la consacra à Dieu. Geneviève vint ensuite s'installer à Paris, où sa vie contemplative ne l'empêcha pas de se dévouer au salut de ses concitoyens : elle raffermait le courage des habitants, assiégés par Attila en 451, et, plus tard, organisa le ravitaillement de la ville, menacée par les troupes franques de Childéric, père de Clovis. La dévotion populaire fit donner à l'église des Apôtres, où sa vie était enterrée, le nom de la sainte, devenue patronne de Paris. Les processions de ses reliques étaient encore suivies avec ferveur par les Parisiens jusqu'à la Révolution.

Au seizième siècle, les Valois puis les Bourbons firent du château de Saint-Germain-en-Laye leur résidence favorite hors de Paris, et la route de Nanterre par Neuilly connut une fréquentation nouvelle : simple chemin de terre, peu entretenu, souvent inondé par les crues de la Seine, cette route ne convenait plus à ce surcroît de circulation, d'autant que les bacs de Chatou et de Neuilly, lents et dangereux, étaient l'objet de plaintes continuelles. Henri IV, qui avait créé pour Sully la charge de grand voyer de France (1599), conçut le tracé d'une chaussée directe de Paris à Saint-Germain, mais il fallut attendre l'aboutissement de la construction des ponts, et le roi ne s'y résolut qu'en 1606, après avoir échappé de peu à la noyade, son carrosse s'étant renversé en passant le bac de Neuilly !

Le premier pont de bois reliant Neuilly à Courbevoie fut construit par l'entrepreneur Marie — qui a laissé son nom à un pont parisien — de 1609 à 1611 ; il y eut en fait deux ponts, car la chaussée traversait une île de la Seine aujourd'hui disparue. Cette construction en deux parties fut loin de faire l'unanimité : si elle améliorait la circulation routière, elle gênait considérablement, par ses dix-huit arches, la navigation fluviale ; de plus, le roi y établit un nouveau péage, en remplacement de celui du bac supprimé qui appartenait en fief à l'abbaye de Saint-Denis. Enfin, le nouveau pont était loin d'être solide. Le jour de la naissance du futur Louis XIV, il avait été emporté par les glaces et, faute de pouvoir passer le bac, les messagers venant de Saint-Germain étaient convenus d'un signal : si c'était une fille, ils arriveraient « mornes et le chapeau enfoncé, les bras croisés » ; si c'était un garçon, « ils arriveraient en dansant et en jetant leurs chapeaux en l'air » ! C'est ainsi que la nouvelle de la naissance de

Louis XIV fut connue au Louvre une demi-heure plus tard, malgré les inconvénients du passage de la Seine !

Le tracé millénaire de la route de Paris à Rouen ne fut guère modifié par la construction des ponts de bois : à la sortie de la porte Saint-Honoré, elle traversait les plaines du Roule et de Villiers, franchissait la Seine par les ponts de Neuilly et de Courbevoie, puis remontait vers Puteaux, alors annexe de la paroisse de Suresnes, pour se diriger vers la plaine de Nanterre, et, au-delà, soit vers Chatou, soit vers Neuilly.

Tout porte à croire que les Bourbons, ardents chasseurs comme l'on sait, ne se satisfaisaient guère de ce parcours malaisé vers la forêt de Saint-Germain et cherchèrent à la relier au Louvre par une voie plus directe. Henri IV y songea peut-être, mais n'eut guère que le temps de faire aménager le bois du Vésinet ; il existe également un projet de Louis XIII, envisageant de remplacer tous les bacs de la Seine, en aval de Neuilly, par des ponts de pierre ou de bois. La création par Colbert du corps des ingénieurs des ponts et chaussées donna plus de vigueur à l'aménagement de l'Ile-de-France ; de nouvelles routes royales remplacèrent progressivement les anciens itinéraires vers les forêts proches de la capitale et surtout vers Versailles et Marly.

Louis XV inaugure le pont de Neuilly

La nouvelle route vers Saint-Germain fut conçue de façon plus ambitieuse et coïncida avec l'acte de naissance des Champs-Élysées : en effet, c'est en 1667 que Le Nôtre fut chargé de planter une allée d'ormes dans le prolongement de l'allée centrale du jardin des Tuileries, jusqu'à la colline de Chaillot ; la future place de l'Etoile fut elle-même dotée de cinq autres avenues radiales, l'une d'entre elles descendant le versant ouest jusqu'à la plaine des Sablons. L'installation de la cour à Versailles et la mort de Colbert ne permirent pas la fin de cette réalisation, alors unique en Europe par son extraordinaire longueur : la perspective rectiligne partant du Louvre s'arrêta avant la Seine, aux premières maisons du port de Neuilly ; ce nouveau tracé, attesté par des cartes de l'époque, servit de route plus commode pour se rendre au château de Madrid et à l'abbaye de Longchamp, dans le bois de Boulogne.

Il fallut attendre la nomination du marquis de Marigny comme directeur général des bâtiments du roi, en 1746, pour redonner une impulsion au projet ; il confia à Gabriel le décor de la place Louis-XV (place de la Concorde), fit planter les quinconces des Champs-Élysées et chargea l'architecte Perronet de reprendre le tracé de la voie partant de la butte de Chaillot. Perronet construisit, en cinq ans, le célèbre pont de pierre de Neuilly, dans l'alignement des Champs-Élysées, et prolongea l'avenue de Neuilly jusqu'à la butte de Chantecoq par une allée de quatre rangs d'arbres. Il fit tracer sur la colline une place ronde, avec six avenues en étoile, dont l'une devait relier l'ancienne route de Saint-Germain à l'actuel rond-point des Bergères. On conserve aussi de Perronet un dessin autographe montrant que la nouvelle route partant de Chantecoq devait, par un parcours légèrement incurvé, rejoindre la façade du château de Saint-Germain.

Malheureusement, ce dernier projet ne fut jamais réalisé : après le fameux déclinement du pont de Neuilly, célébré avec faste en présence du roi Louis XV, la nouvelle route passa bien par l'avenue de Neuilly, puis, à partir de 1777, par l'étoile de Chantecoq, devenue au dix-neuvième siècle le rond-point de Courbevoie ; mais tous les projets, fort nombreux, en vue de poursuivre la perspective ont été voués à l'échec... Le pont de Perronet, chef-d'œuvre de la technique de l'époque — il avait été, pour la première fois, construit avec un tablier droit et des arches minces — fut modifié en 1894 pour permettre le passage des tramways, mais dut être finalement démoli en 1936 pour faire place au pont actuel.

Une avenue démesurée et plate

L'axe tracé depuis le château des Tuileries jusqu'à Courbevoie et Puteaux s'urbanisa en moins d'un siècle : l'avenue de la Grande-Armée fut aménagée par Haussmann, tandis que Neuilly, né du morcellement de l'immense propriété de la maison d'Orléans, devenait une véritable ville. En 1873, Emile Zola décrit, dans le *Ventre de Paris*, cette avenue démesurée et plate, partant du pont de Neuilly, « avec ses lignes de grands arbres et de maisons basses, ses larges trottoirs grisâtres... et les bacs de gaz, droits, espacés régulièrement, mettant seuls la vie de leurs courtes flammes jaunes dans ce désert de mort » ; en fait, elle devint très vite l'une des principales

voies de ravitaillement de Paris, parcourue dès l'aube par les maraîchers, les blanchisseurs et les ouvriers venus de la proche banlieue, que les chevaux, familiers du parcours, voituraient sur des pavés cabotants.

En 1878, le conseil général de la Seine décida l'érection, au rond-point de Courbevoie, d'un monument sculpté commémorant la défense de Paris en 1870. Après un concours fort disputé, le jury choisit une maquette de Louis-Ernest Barrias, sculpteur injustement oublié aujourd'hui mais dont l'œuvre reste d'un académisme de bon aloi.

Le 12 août, la statue de la Défense fut solennellement inaugurée en présence de Waldeck-Rousseau, alors ministre de l'Intérieur, et d'une foule immense estimée à plus de cent mille personnes ; par décision du conseil municipal de Puteaux, le rond-point porta désormais le nom de « place de la Défense ».

Cette manifestation patriotique et républicaine redonna vigueur aux projets de liaison entre Paris et la forêt de Saint-Germain abandonnés depuis un siècle ; des hommes politiques, des ingénieurs, des financiers s'y intéressèrent successivement avec l'appui constant du département de la Seine. Un promoteur, Léon Franco, faisant passer pour une opération philanthropique ce qui n'était en réalité qu'une habile spéculation, suscita de 1902 à 1927 plusieurs sociétés pour construire une route de 70 mètres de large reliant la Défense à la forêt de Saint-Germain, afin de « mettre l'air pur à la portée des Parisiens ». Des lignes de tramways, puis de chemins de fer, furent également envisagées, préfigurant en quelque sorte le R.E.R.

En 1931, le conseil municipal de Paris proposa de créer une « voie triomphale », dédiée aux héros de la Grande Guerre, le long de la perspective allant du rond-point des Champs-Élysées à la Défense. Le concours organisé à cette occasion est resté un classique, parce qu'il permit à de nombreux architectes d'affirmer un style nouveau, allié à un certain goût du spectaculaire et à un lyrisme ornemental un peu échevelé. Mais l'heure n'avait pas encore sonné pour la reconstruction du quartier de la Défense ; malgré des travaux préparatoires qui se poursuivirent jusqu'à l'occupation, les projets d'urbanisation, confiés à une société d'aménagement et étudiés par différents architectes, comme Auguste Perret ou Charles Nicod, ne furent pas réalisés.

En 1950, le conseil général de la Seine accepta que le quartier de la Défense soit transformé en centre d'affaires, et le CNIT fut autorisé à construire un bâtiment d'exposition, devenu célèbre pour la hardiesse de ses lignes et qui fut inauguré en 1958 par le général de Gaulle.

Les premiers plans de l'EPAD, créés la même année, sont encore marqués par l'influence antérieure et il ne fut prévu

que des immeubles de moyenne hauteur placés le long d'une route allant vers la plaine de Montesson. Très vite, cependant, on s'orienta vers une densification de l'espace urbain et un plan de circulation à trois niveaux. Le secteur dévolu à l'EPAD, d'une superficie totale de 742 hectares, fut divisé en deux zones ; la zone A, la plus connue, est devenue un centre d'affaires unique au monde ; une dalle de béton de 1 kilomètre de long, réservée à la circulation piétonne, a remplacé l'avenue de la Défense, tandis que la circulation automobile reste au niveau du sol. Cette transformation spectaculaire du site est encore accentuée par les vertigineuses envolées verticales des tours, qui poussèrent comme des champignons à partir de 1967.

En 1969, l'Etat donna une nouvelle impulsion au projet en doublant le chiffre de l'urbanisation, porté de 50 000 à 100 000 habitants et à 1 million de mètres carrés de bureaux.

Le projet Tête Défense, récemment sélectionné, devra couronner la superstructure du triangle formé par ce quartier d'affaires.

La Défense d'aujourd'hui marque-t-elle la fin de l'idée de perspective née de la volonté royale mais poursuivie par tous les régimes politiques ?

L'axe rectiligne imaginé au dix-septième siècle et réalisé à la fin du dix-huitième siècle par Perronet s'inspirent de l'art ornemental des jardins ; cette perspective n'avait aucun caractère urbain et ne visait qu'à améliorer les abords d'une route. Les projets de la III^e République ne faisaient que prolonger vers une zone champêtre un axe de pénétration, amorcée de lotissements futurs.

C'est avec le projet de voie triomphale que naquit l'idée d'une expansion urbaine rationnelle le long d'un axe monumental liant l'histoire de Paris à celle de la proche banlieue.

En fait, les constructions de la Défense ont sensiblement modifié la notion de perspective telle que la concevaient les visionnaires du passé. Mais la route des druides, des légionnaires, des pélerins, des marchands et des hommes d'affaires passe toujours par Nanterre...

Seule une autoroute inachevée à l'ouest de l'horizon des tours témoigne que l'ancien rêve des architectes reliant le cœur de Paris à la forêt de Saint-Germain n'est peut-être pas complètement oublié.

GEORGES WEILL, directeur des services d'archives des Hauts-de-Seine.

BIBLIOGRAPHIE

- Bénédicte Lemaire, *Genèse et étapes de l'opération urbaine de la Défense*, Thèse de troisième cycle, Nanterre, 1973.
- Norma Evenson, *Paris, A Century of Change, 1870-1970*, New-Haven-Londres, 1979.
- *La Perspective de la Défense dans l'art et l'histoire*, par V. Magnol-Malache, P. Riché, Ph. Commines, P. Chamouard, D. Lavallée, J.-P. Lacaze, sous la direction de G. Weill, Nanterre, 1983.

POESIE

DIDIER COSTE

Né en 1946, Didier Coste a vécu en Espagne, en Belgique et en Australie. Il a notamment publié *La Lune avec les dents*, *Environ d'un temps*, *Je demeure en Sylvia* (Éditions de Minuit), *Journal exemplaire*, *Pour mon herbe* (Seuil) et *Vita Australis* (Flammarion). Il se consacre en ce moment à l'étude du récit amoureux. Il fut également traducteur de Reinhold Arenas, de Manuel Puig, d'Ernesto Sabato, d'Herbert Marcuse et de Lawrence Durrell. Sa recherche se tient au point de rencontre du sujet et du monde. Ici, le vêtement dix-neuvième s'écrit une relation du désir et de l'écriture.

CHRISTIAN DESCAMPS.

Le principe de réalité

Aurore te renvoie à la saison froide
Tes grands yeux passaient dans la vieille après-midi
Quatre rangs de fausses perles au poignet rouge
Des ruelles droites où l'amour assourdit.
Une robe noire un pull blanc et la prose
Sera-t-elle jamais assez nue pour laisser
Sur la chaise ton sac et ta culotte rose
Pendant que le baiser sans nous fait son essai ?
Tel oisif peut-être dirait qu'ici commence
La collection nostalgique de tes instants
Mais le jour qui nous fuit déchire sa créance
Et le baiser du soir est un autre en partant.
Retour et principe tu es ici nommée
Comme si tu n'étais le sujet du poème
La chambre de mon histoire en est parvenue
L'ajoute des chaussettes un tube de crème,
L'ajoute des souhaits des questions mal comprises
Ta veste pour te garantir de l'inclémence :
La langue découvre des marches dans la brise
Un très petit sein, une parole qui pense.
On entend la flamme du gaz tu parles bas
Les deux mains de l'an nouveau sont sur mes épaules
Je sais que tu m'aimes quand tu fies tes bas
Je ne connais rien de plus vrai que notre rôle.
ENVOI :
L'œil encore sourit, il est bon que tu vires
Jour réel commençant, prends notre deuil en gage
Comme si des récoltes (agrumes, olives)
Mûrissaient pour nos corps le terme du voyage.

NOUVELLE

Nuit blanche

par GUYETTE LYR

ELLE est assise les mains serrées entre les genoux. On l'a toujours vue se tenir comme ça. Quand elle était petite, on disait qu'elle était sage, après, qu'elle était pudique, maintenant on dit qu'elle est vieille fille.

Ses jambes sont bien droites dans des mocassins neufs. Elle les a achetés ce matin avec les bas 30 deniers. « J'aurais dû prendre 15 deniers, se dit-elle, tant qu'à faire, on se trompe toujours. »

La lumière vient sur le bord de la fenêtre. La tête va blanchir. Quand elle sera chaude, la demoiselle y posera une orange. Une fois tiède, elle la mangera, cela lui permettra de penser à quelque chose de précis : la peau d'une orange à défaire, au lieu d'imaginer des choses.

Il y a longtemps que Marie Dervaux sait comment se comporter avec son imagination. La remettre en place, la chasser du revers de la main comme elle chasse les mèches qui glissent de ses poignets et dérangent son air propre. Lui faire peur avec des projets précis comme celui de visiter le Tarn avec sa belle-sœur, d'aller au marché de Daume, un samedi pour les volages, un autre pour les géraniums, la contraindre avec une agitation ordonnée entre le ménage, les commissions. Recommencer, et quand elle s'assoit devant la fenêtre, prendre son ouvrage pour se défendre des idées que le soleil porte en douce.

Mais aujourd'hui, l'ouvrage ne sert à rien, elle a bien essayé après les côtes un point difficile pour ne s'intéresser qu'à la laine, rien à faire, le tricot futur de son beau-frère a glissé. Elle le laisse où il est, sur le carrelage, et ses mains reviennent paume contre paume, entre ses genoux. Elle se balance d'avant en arrière. En avant son visage rejoint le soleil, en arrière la fraîcheur de la pièce.

Elle dit : « Un homme, qu'est-ce que c'est, après tout ? Toutes les femmes en passent par là : toutes ou presque. Elles ne s'en portent ni mieux ni plus mal. Le bonheur, le malheur, c'est aussi bien pour elles que pour moi, Marie, qui n'ai personne. Les hommes font du mal, les hommes font du bien, ça dépend. Le soir, ils occupent la place du Marché, leurs voix montent jusqu'ici. Et puis, ils s'enferment avec leurs femmes, il n'y a plus que des rires ou des cris qui passent la fenêtre, qu'est-ce que ça veut dire, après tout ? »

Le soleil est plus fort, Marie Dervaux se penche pour qu'il chauffe son cou, descende. Elle a mis son corsage bleu, « bleu comme vos yeux », disent ceux qui la regardent. Mais qui sait la regarder depuis que Jean Dastien l'a fait, qu'il s'est assis à la terrasse du Majorque, y est resté des heures pour ça : la regarder comme il faut ?

Trente ans depuis qu'il est parti faire sa vie. Loin ? Pres ? Réussie ? Ratée ? Ces mots autrefois la faisaient pleurer ou rire, avec le temps ils sont devenus pareils. Aucun amour depuis n'a pu leur redonner un sens. On s'habitue, pense-t-elle, le cœur est intelligent.

Alors, Jean Dastien, qu'est-ce que c'est aujourd'hui, sinon une histoire pour en avoir au moins une, y revenir de temps en temps pour que les idées s'y frottent, une façon de ne pas s'endormir.

Jean Dastien ça allait avec Marie Dervaux quand Marie Dervaux a voulu dire quelque chose pour l'amour, mais, depuis trente ans, l'amour et Marie n'ont plus rien à voir ensemble. Ni l'un ni l'autre n'ont fait ce qu'il fallait pour s'entendre, ni l'un ni l'autre les premiers pas. Alors ! « Je suis folle », pense Marie. Elle se penche tout à fait cette fois, ramasse le papier tombé près du tricot, une lettre, le délie, lit pour la dixième fois, y croit, n'y croit pas, a envie de pleurer, de rire. Replie le papier, le jette, le ramasse, le chiffonne,



PATRICIA MAVROMATIS

rit pour de bon. « Je serai demain soir à Coronne, je monterai chez toi vers 8 heures. » Signé : Jean Dastien. »

Hier, le facteur a mis dans la boîte le journal, comme tous les jours, un imprimé, comme tous les deux ou trois jours, et cette lettre : une enveloppe jaune, une écriture couchée, à peine lisible : Mademoiselle Marie Dervaux, place du Marché, 17353 Coronne.

La journée d'hier, Marie l'a occupée comme il faut, aujourd'hui elle n'en vient pas à bout. Il est 7 heures, le soleil ne quitte pas encore le jardin : l'orange au bord de la gouttière, elle l'a oubliée. Elle se lève, regarde le brillant de ses souliers en avant d'elle, le mouvement de sa jupe. « Ce n'est pas la peine d'aller devant la glace, dit-elle à voix basse, on ne peut plus rien changer. Il entrera, s'assoira, s'en ira. La porte fermée derrière lui, il ne restera que de l'amitié, plus d'amour. Et puis, qu'est-ce, après tout, quelqu'un qui vous regarde comme il l'a fait et qui s'en va ? Quelqu'un qui prend, qui ne donne rien. Je m'en moque, je m'en moque de Dastien. » Elle dit ça comme le chapelet, et au bout de la dizaine, les mots ne veulent plus rien dire, ils sont automatiques comme ses gestes. Elle va dans la cuisine où son chat ressemble à tous les chats, le monde a perdu ses repères.

Tout à l'heure, il va sonner. Aller ouvrir sans se dépêcher, dire bonjour comme on dit bonjour aux voisins, et puis : « Vous désirez ? »

Après tout, elle ne le connaît pas, Dastien, elle ne connaît que ses yeux, aigus, noirs, des vrilles qui restent enfoncées dans la tête.

A 7 heures elle décide de ne pas ouvrir : il faut que Dastien reste ce qu'il est, un désir sans queue ni tête.

A 8 heures, elle ouvre.

« Marie Dervaux ? »

« Entrez. »

« C'est moi, Dastien. »

« Oui. »

« Je viens de Bremmes, j'ai pris le train, après le car, c'était long. »

« Oui. Tu veux boire ? »

« Non. »

« Manger ? »

« Non. »

« Qu'est-ce que tu veux ? »

« Je voulais venir. Je vais m'asseoir. Ici il fait bon. A Bremmes, l'été n'est pas encore là. Il ne vient jamais comme ici. Tu as des mains blanches. C'est bien, ça. Tu ne voulais jamais que je les prenne. Tu les mettais dans la poche de ton tablier. »

Elle a fait du café, il le boit sans détacher les yeux de l'endroit où elle s'est assise, en retrait de la lumière. Elle regarde d'un air têtu le brin de laine qui donne, à lui seul, un air négligé au tapis. Comment l'a-t-elle oubliée ce matin en faisant comme il faut la propreté des pièces ? Il faudrait se lever, le jeter à la corbeille. Non, rester tranquille : l'ombre vient sur ses genoux, après sur ses bras, tout à l'heure on ne verra presque plus son visage.

Il propose de l'emmenant dîner au Canal, le meilleur endroit : elle refuse à cause de ceux qu'elle connaît sur le chemin et qui trouveraient ça drôle. Il lui propose d'aller chercher de quoi manger. Elle n'a pas faim, et puis elle ne veut pas se lever, pas se mettre droite, ni de profil ni de face. Elle veut que ce qui reste de jour soit pour Dastien, qu'elle puisse, de sa cachette, le regarder à son aise.

Vers 10 heures, il veut allumer, mais, d'un geste, elle lui fait comprendre que ça va bien comme ça.

« Nous n'avons besoin ni de lire ni d'écrire. »

« C'est vrai. »

Maintenant la place de Coronne est éteinte. Les femmes et les hommes sont dans leur secret. On ne les voit plus, à peine si on les entend derrière les volets.

Marie Dervaux et Jean Dastien veillent, trente ans passés en dehors l'un de l'autre. Un trou noir et eux de chaque côté à s'épier, à essayer d'apprivoiser l'élan qui revient, se fatigue, prend peur.

« Il ne faut pas avoir peur, Marie. On a peur de ceux qui ont quelque chose. Quand je vais partir, tout à l'heure, je n'aurai plus rien. »

Sans se lever, elle pousse la fenêtre, elle l'ouvre grande pour avoir les arbres tout près. Elle espère le bruit d'une moto, d'un radio, d'une horloge, pour lui rappeler la vie comme elle est, mais il n'y a que leur respiration qui s'entend, il n'y a que la vie comme elle n'est pas, dans la chambre.

« Tu étais sage. »

Maintenant elle ne l'est plus. Elle a rejoint la terrasse du Majorque. Il est midi, le soleil lui donne de l'audace et des couleurs. Elle approche du garçon, lève les yeux, ne les baisse plus, lui tient tête.

« J'habite la maison des Granges. Je t'attendrai lundi soir à 8 heures en face du Silo. Si tu n'y es pas, j'irai où je dois aller. »

« J'y serai. »

« On verra. »

A 8 heures, ils prennent le sentier, d'un côté la rivière, de l'autre le champ, ils le traversent. C'est elle qui pousse le garçon dans l'abri des cheveux.

« Je ne suis pas le seul à t'aimer, Marie, ça se voit à tes manières. Je me croyais le premier. »

« Les hommes se croient toujours. Tu me fais peur, tu mets tes yeux si profond dans les miens. Tu es venu pour qu'on se regarde comme il faut, oui ou non ? Tu serres trop fort. »

Tais-toi, si tu cries on va nous entendre : tu l'as voulu, oui ou non, qu'on se serre ! Quand tu es assis au Majorque, tes yeux ne me lâchent pas et après ils me tiennent partout où je vais, ils m'empêchent de regarder ailleurs qu'à l'endroit où tu vas venir, quand je les dépasse je les ai dans le dos. La nuit ils reviennent. Jamais plus ils ne me laissent comme j'étais avant, libre de choisir, de penser à rien si je le voulais. A personne. »

Elle porte une robe rouge ce jour-là pour que tout le monde l'ait vue venir au Silo, et s'en souviendra, une écharpe en soie noire. Elle la met sur la tête pour les deuils, autour des épaules pour la fête. Avant que Dastien n'ait le temps de se reprendre, elle la défait de son cou, la noue au sien.

« Ferme les yeux, je vais t'embrasser comme personne. »

« Moi qui me croyais le premier... On voit que tu as l'habitude ! L'écharpe nouée est fine comme une corde. »

« Laisse-toi faire ! »

Dastien ouvre les mains, se laisse aller, s'en va. La tête roule de côté, la robe rouge autour de lui comme une vague, il la voit et ne la voit plus. Marie a dénoué le foulard, le remet sur ses épaules, ne le mettra plus jamais sur sa tête comme une vieille. Et le bar de Majorque, ce sera n'importe quel café.

UNE odeur chaude monte du jardin. Cet après-midi, pour le nettoyer, Marie a fait brûler des herbes, il doit rester des brisures qui tiennent le feu, Marie en a le goût dans la bouche. Et puis voilà la porte du réduit qui claque, vlan ! et vlan ! dès qu'elle s'arrête, c'est le bruit de l'eau. Elle n'a pas dû fermer le robinet de la source, ou alors, c'est l'orage, ou alors, rien ; le silence dehors et tout le bruit dans sa tête. « Il faut que je me lève, dit-elle, que j'aille voir. Non, il vaut mieux rester, ne rien déranger, se tenir tranquille. »

Ceux des autres maisons restent derrière les persiennes.

L'imagination de Marie fait le tour de la place, prend la rue Haute, la rue des Granges. Chez Lambert on s'aime, chez Belmont on dort, chez Thuillier on s'aime, chez Vergez on dort. Elle fait le compte à voix basse. Restent les autres maisons, celles où on ne dort pas, où s'aime n'est pas facile. Celles où on attend, où il faut que le lendemain vienne trop vite ou ne vienne pas, celle où le goût des cendres du jardin est dans la bouche.

« Il faudrait une longue nuit d'hiver, de la pluie pour venir à bout du feu », pense Marie.

Il faudrait le temps de s'habituer à Dastien tout près d'elle. Il faut que ses yeux deviennent ceux de n'importe qui ou qu'ils aillent avec le reste, le corps tassé, les cheveux blancs, qu'ils s'usent.

Le matin les trouve où ils étaient. Elle, dans le coin de la cheminée, lui, en face. Elle a sorti les mains de ses poches, elle les lui a tendues. « Maintenant, il faut laisser venir la lumière où elle veut, pense Marie. D'abord sur les sourcils, puis les genoux, les mains, enfin le visage. » Elle ne se cache plus, elle se donne à Dastien comme elle est, et ses yeux à lui se donnent à elle comme ils sont, fatigués.

Elle va lui offrir du café encore une fois, puis l'accompagnera jusqu'à la porte. Il dit sans se retourner :

« Il fallait que je vienne. »

Quand elle l'a entendu marcher dehors, elle a remis le fichu sur ses épaules. Plus jamais serré sur la tête comme une vieille. Quand le soleil est venu à la verticale de la place, elle est allée s'asseoir à la terrasse du Majorque. Elle a commandé une glace double avec une ombrelle de papier, ce que la maison a de plus cher. Après l'avoir mangée, elle s'est remis du rose sur les joues. Elle a regardé un à un les gens autour d'elle, puis les chaises vides, sans avoir peur.

Comédienne et écrivain, Guyette Lyr a publié quatre romans et Mémoires de France : la Fuite en douce (1976), l'Herbe des Jours (1978), Adèle Ripois ou le portrait (1979) et Retour à Elina, qui vient de paraître.

Le dollar : 16 F à Paris

les généraux turcs

M. Arafat dans

Les dissidents de l'un des

En attendant toujours, le 7 novembre en fin de semaine le camp de Badkhan, dernier bastion, depuis le samedi, de ses partisans. M. Arafat pourrifier le dans la ville toute proche. Toutefois, le porte-parole des dissidents qui s'assurent avec des unités et libérées à déclaré que, dans ce cas, ses adversaires ne cherchent pas de F.O.L.P. dans la grande Nord-Libane.

Tripoli. Au terme de jours d'affrontements, un bilan effrayant : plus de 100 morts, dont plus de 200 blessés, le nombre de libanais qui se trouvent autour de M. Arafat et les dissidents F.O.L.P. s'élève à 100. M. Arafat est entré le 6 novembre dans une phase de négociation.

Il ne faut plus de doute, que la porte, servie dans le camp de Badkhan, l'un des deux secteurs armés restés sous le contrôle F.O.L.P. entrainera dans les prochains jours la chute du camp de Badkhan. Mais la seconde phase de négociation, M. Arafat ne devrait pas la dépasser. Car selon toute vraisemblance, il ne s'agit pas d'une négociation, mais d'un échange de prisonniers. M. Arafat ne renonce pas à la ville même de Badkhan (4500 habitants) que s'achève le dernier chapitre de la lutte armée. M. Arafat ne laisse pas d'acquiescer à tout ce que M. Yasser Arafat a déclaré ces derniers jours : la résistance à plusieurs reprises, que c'est à Tripoli que se jouent les combats, le refus de chercher un refuge dans la ville. Une milice de jeunes miliciens fondamentalistes du mouvement d'unité islamique, M. Arafat, ont pris l'initiative de plusieurs semaines l'appui des F.O.L.P. se peut compter. Déjà, l'annonce d'attaques sérieuses s'étendait dans la journée, entre les F.O.L.P. et les forces armées syriennes dans la ville de Kobbe.

L'importance des moyens mis en œuvre par les assaillants avait observé depuis l'attaque de la ville.

Le 6 novembre, à la veille de la prise de la ville, le ministre de la Défense, M. Arafat, a déclaré que les militaires ont pu remettre en cause les positions de M. Arafat, mais qu'il n'y avait pas de négociation politique.

Le 6 novembre, le message de M. Arafat n'est pas très clair. M. Arafat, bien qu'il ait déclaré qu'il n'y avait pas de négociation, a déclaré qu'il n'y avait pas de négociation.

Le 6 novembre, le message de M. Arafat n'est pas très clair. M. Arafat, bien qu'il ait déclaré qu'il n'y avait pas de négociation, a déclaré qu'il n'y avait pas de négociation.

Prix Geor

"Catégorie sciences humaines"

